

n° 13

ROME

Carthage
guerre(s) punique(s)
ET

18 OCT 2004

A Rome

CARTHAGE

BIBLIOTHEQUE DIOCESAINE

N.F.M. 29416
B.P. 16088

PAR GUIBOUT

EDVIA
BIBLIOTHEQUE LIBRE
MARIE
RUE D'ALGERIE
TUNIS
BELFORT



961
12
Gui
ROM
SC.

961.
12

GUI
ROM

ROUEN

ÉGARD ET C^{ie}, IMPRIM.-LIBRAIRES

1859

BIBLIOTHEQUE DIOCESAINE
7, Rue Sidi Saber - 1008 TUNIS
BAB MENARA

Propriété des Éditeurs,

Mégaribus

Les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale
de la Jeunesse** ont été revus et admis par un
Comité d'Écclésiastiques nommé par MONSEIGNEUR
L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

L'Ouvrage ayant pour titre : **Rome et Carthage**,
a été lu et admis.

Le Président du Comité,

Licard J

Archip. de la Métrog

Avis des Éditeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

ROME ET CARTHAGE.

1. I
Origine de Carthage.

Avant de mettre aux prises Rome et Carthage, il importe de les bien connaître dans les principaux événements de leur vie extérieure et aussi dans leur constitution. Sans cela, comment comprendrions-nous la violence du choc, la longueur et l'opiniâtreté de la lutte?

La première guerre punique n'a commencé qu'en

264 av. J.-C. Or, Carthage existait depuis 880 environ. Qu'était-elle devenue? Qu'avait-elle fait pendant tout ce temps? Disons d'abord quelques mots de son origine et de sa fondation.

Au commencement du ix^e siècle av. J.-C., Pygmalion régnait sur la ville de Tyr. Sa sœur, Élixa ou Didon, avait épousé son oncle Sichée, prêtre d'Hercule, et, à ce titre, second dignitaire de l'État. Sichée avait d'immenses trésors; comme il craignait l'avarice de Pygmalion, il renfermait son or dans le sein de la terre. Pygmalion, tourmenté par sa cupidité, fit assassiner, au mépris des droits de la nature, un homme qui était à la fois son oncle et son beau-frère.

Longtemps pleine d'horreur pour le crime de son frère, Élixa dissimule son ressentiment, compose son visage, et prépare en secret sa fuite; elle s'associe quelques-uns des principaux citoyens, qu'elle croit animés de la même haine pour le roi et disposés à s'exiler et à fuir; puis, abordant son frère et s'armant de la ruse, elle lui dit qu'elle veut se fixer près de lui, pour ne pas habiter plus longtemps le palais d'un époux qu'elle veut oublier, et n'avoir plus sous ses yeux des objets dont la présence importune renouvelle incessamment sa douleur. Pygmalion accueille avec plaisir le projet de sa sœur, espérant qu'elle apporterait avec elle les trésors de Sichée. Mais le soir même, Élixa fait embarquer avec toutes ses richesses les gens envoyés par le roi pour aider aux préparatifs de son départ, gagne la haute mer, et les force à

lancer dans les flots des sacs pleins de sable et liés avec soin comme s'ils eussent contenu de l'argent. Puis, versant des larmes, elle appelle Sichée d'une voix lamentable, et le prie d'agréer les richesses qu'il a laissées et d'accepter en sacrifice cet or qui avait été la cause de sa perte. S'adressant ensuite aux mandataires du roi, elle leur dit que si elle est menacée de la mort, à laquelle elle aspire depuis si longtemps, ils le sont, eux aussi, des tourments et des supplices les plus cruels, pour avoir dérobé les trésors de Sichée à la cupidité d'un tyran que la soif de l'or a rendu parricide. Tous, épouvantés, consentent à s'exiler avec elle; et dans le même temps un grand nombre de sénateurs, dont la fuite était préparée pour cette nuit même, viennent la rejoindre. Ils sacrifient à Hercule, dont Sichée avait été le pontife, et vont chercher une autre patrie.

Arrivée sur les côtes d'Afrique, Élixa recherche l'amitié des habitants; elle achète ensuite autant de terrain qu'en peut couvrir la peau d'un bœuf, pour y faire, jusqu'au moment de son départ, reposer ses compagnons des fatigues d'une longue navigation; elle fait couper cette peau en bandes très-étroites, et embrasse ainsi une plus grande étendue de terrain qu'elle n'avait paru en demander. C'est ce qui fit donner dans la suite à cet emplacement le nom de *Dyrsa* (cuir). Attirés par l'espoir du gain, les populations voisines affluèrent pour vendre à ces nouveaux hôtes des denrées de toute nature, et, se fixant elles-

mêmes dans ces lieux, elles contribuèrent par leur nombre à donner à la colonie l'aspect d'une ville. Des députés d'Utique vinrent leur offrir des présents comme à des frères et les exhorter à bâtir une ville dans le lieu que le sort leur avait assigné. Les Africains eux-mêmes témoignaient un vif désir de les retenir. Ainsi, du consentement de tous, une ville fut fondée, à la condition de payer un tribut annuel pour le sol qu'elle occupait. C'était Carthage.

En commençant à creuser ses fondements, on trouva une tête de bœuf, présage d'un terrain fécond, mais laborieux, et d'un éternel asservissement. On transporta donc les travaux dans un autre endroit. La découverte d'une tête de cheval, symbole d'une nation belliqueuse et puissante, consacra enfin l'emplacement de la cité nouvelle. La renommée y attira bientôt une foule d'habitants qui vinrent la peupler et l'agrandir.

Ce qui fit surtout le bonheur de Carthage, ce fut sa position géographique. Elle était située dans le fond du golfe qui s'étend du promontoire Hermès (cap Bon) au promontoire d'Apollon (cap Zébid). Au fond de ce golfe était une presqu'île formée d'un rocher au haut duquel s'élevait la citadelle appelée Byrsa, et au sommet de la citadelle le temple d'Esculape. Audessous de la presqu'île descendait une langue de terre appelée Tænia, qui séparait les deux ports, le port de guerre et le port marchand. (Elle fut coupée en 146 par les Carthaginois eux-mêmes.) Enfin, au S. E. s'ouvrait un troisième port appelé Cothen.

Ainsi fortifiée par la nature, la nouvelle ville était, de plus, située au centre de l'Afrique, au milieu du bassin de la Méditerranée, voisine de la Sicile, de la Corse et de la Sardaigne, et servait de lien entre les trois continents.

Les rois indigènes, à la vue d'une colonie d'étrangers qui s'établissaient en Afrique, éprouvèrent un vif sentiment de jalousie et de haine. Iarbas, roi de Gétulle, fit appeler près de lui dix des principaux Carthaginois, et leur demanda la main d'Élisa, en les menaçant de la guerre, s'ils refusaient. Les députés, n'osant rapporter cette nouvelle à la reine, usèrent avec elle de toute l'astuce carthaginoise. Ils dirent : que le roi demandait quelqu'un pour venir les civiliser, lui et ses Africains. Mais est-il un seul Carthaginois qui puisse consentir à quitter ses proches pour aller chez des barbares partager leur vie sauvage ? La reine alors leur reprochant de refuser une condition possible dans l'intérêt de cette patrie à laquelle ils doivent au besoin le sacrifice de leur vie, ils lui déclarèrent les volontés du roi, ajoutant qu'elle doit faire elle-même ce qu'elle prescrit aux autres, si elle veut sauver Carthage. Surprise par cet artifice, Élisa invoque longtemps le nom de son mari, en répandant des larmes et en poussant des cris de désespoir. Elle répond enfin qu'elle ira où l'appellent les destins de Carthage. Elle demande un délai de trois mois, fait dresser un bûcher aux portes de la ville, sous prétexte d'apaiser les mânes de son époux et de

lui offrir un sacrifice avant son nouveau mariage, immole un grand nombre de victimes et monte sur le bûcher, un fer à la main. Se tournant alors vers le peuple, elle lui dit que, puisqu'il le veut ainsi, elle va se joindre à son époux; puis elle se perce le sein et meurt.

II.

Expéditions des Carthaginois en Afrique et dans les îles de la Méditerranée.

L'histoire de Carthage avant les *guerres puniques* se divisera naturellement en deux parties : 1^o depuis son origine jusqu'au commencement de la guerre avec Syracuse (880-480); 2^o depuis le commencement de la guerre avec Syracuse jusqu'au commencement de la guerre avec Rome (480-264).

La première guerre que Carthage entreprit fut pour se délivrer du tribut qu'elle s'était engagée à payer tous les ans aux Africains. Magon, général des Carthaginois, qui, le premier de tous, dit Justin, avait organisé la discipline militaire, fondé l'empire, et cimenté, autant par sa politique que par sa valeur, la

puissance de sa patrie, laissa, en mourant, deux fils, Asdrubal et Amilcar, qui marchèrent sur les traces de leur père et firent revivre avec son sang sa gloire et son génie. Sous leurs ordres, Carthage combattit les Africains, qui réclamaient depuis plusieurs années le tribut pour le sol que cette ville occupait. La cause des Africains était juste; la fortune se déclara pour eux, et Carthage, déposant les armes, termina la guerre en acquittant sa dette.

Malgré ce mauvais succès, une seconde guerre recommença environ dix ans après. Amilcar, tué dans la guerre de Sicile, laissa trois fils : Himilcon, Hannon et Giscon (479 av. J.-C.). Asdrubal avait le même nombre d'enfants : Annibal, Asdrubal et Sappho. C'étaient eux qui dirigeaient alors les affaires de Carthage. Ils firent déclarer la guerre aux Maures, combattirent les Numides, et forcèrent les Africains à renoncer au tribut que payait Carthage.

Affranchie de tout tribut, cette ville put dès lors songer à conquérir. Elle se trouvait en rapport avec trois sortes de peuples : 1^o avec les indigènes à l'E. et à l'O; 2^o avec les autres colonies de Tyr, sa métropole; 3^o avec la république indépendante de Cyrene.

Pour soumettre les indigènes, elle suivit l'exemple de Tyr et répandit l'excédant de sa population dans des colonies. Les principales étaient, dans l'intérieur, Vacca; au S. O., Madaure, patrie d'Apulée, Sicca, Zama, Sufetula, Capsa, où étaient les trésors de Ju-

gurtha, tenues toutes dans une étroite dépendance. Les barbares de l'Est se firent facilement aux mœurs de leurs vainqueurs; séduits par les richesses du sol, ils prirent des demeures fixes comme eux et avec eux, adoptèrent leur langue et se confondirent bientôt en un seul peuple, sous le nom collectif de Liby-Phéniciens. Tout ce territoire fertile qui s'étendait depuis le cap Hermès jusqu'au lac Tritonis, fut ainsi, au bout de peu de temps, entièrement soumis. C'étaient : au N. de la petite Syrte (golfe de Gabès), la Byzacène; villes : Byzacium, Thapsus (Demsas), Leptis la Petite (Somp), Clypea ou Aspis (Aklibia); dans le golfe même de Carthage : Tunesium (Tunis), Hippo-Zarytos (Ben-Zerp); contrées arrosées par le Bagradas (Medjerda), qui prend sa source dans l'Atlas, coule du S. O. au N. E. et se jette dans le golfe de Carthage.

Les tribus de l'Ouest furent plus rebelles. Carthage y possédait seulement une série de comptoirs. En Numidie (Algérie) : Hippo-Regius (Bone), Cirta (Constantine), Sitifis (Sétif), Igilgili (Gigeri), Icosium (Cherchel), Murustoga (Mostaganem), Portus magnus (Oran ou Mar-el-Kebir); rivières : Ampsagas, qui passe à Cirta, Sorbotès, près d'Alger. En Mauritanie (Maroc) : Taula longa (Targa), Septa (Ceuta), Tingis (Tanger). Le cap Ampelusis (cap Spartel) était la limite extrême sur la Méditerranée. Mais au delà, dans l'Océan, se trouvaient encore deux comptoirs : Zilis (Zilia) et Lixus; peut-être même les îles Canaries et Madère.

À l'égard des anciennes colonies phéniciennes et surtout d'Utique, la nouvelle colonie se mit seulement à la tête de la confédération qu'elles formaient, sans s'arroger aucune domination arbitraire. Souvent cependant cette suprématie dégénéra en oppression, et Adrumète, par exemple, fut entièrement conquise.

Restait Cyrène, république indépendante, fondée par Battus le Lacédémonien. Carthage et Cyrène, raconte Valère Maxime, se faisaient une guerre opiniâtre pour leurs limites respectives. On convint enfin de faire partir des jeunes gens de chaque côté, à la même heure, et de regarder comme la frontière commune aux deux peuples l'endroit où ils se rencontreraient. Mais du côté des Carthaginois, deux frères, nommés Philènes, violèrent la convention : devançant l'heure désignée et précipitant leur marche, ils gagnèrent pour leur patrie une grande étendue de territoire. La fraude n'échappa point aux Cyrénéens, qui s'en plainquirent, contestèrent longtemps, et enfin tentèrent de déjouer l'injustice par l'offre d'une condition terrible. Ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à reconnaître cet endroit pour limite, si les Philènes s'y laissaient enterrer vivants. L'événement ne répondit pas à leur attente : les deux frères se remirent, sans hésiter, entre leurs mains, pour être enfouis sous terre. Plus jaloux de reculer les bornes de leur patrie que celles de leurs jours, ils ont conquis une glorieuse sépulture, où leurs mânes et leurs ossements servirent à marquer l'agrandissement de l'empire carthaginois. »

Dès lors les Carthaginois possédèrent tout l'espace compris entre les deux Syrtes, la grande Syrte à l'E. (golfe de Sidre) et la petite Syrte à l'O. (golfe de Gabès) : Leptis la Grande, *Aea*, Subatra, réunion de trois villes qui forment aujourd'hui la régence de Tripoli ; l'île Meninx ou Ile des Lotophages. Les Lotophages et les Nasamons continuèrent de mener la vie nomade ; mais à raison de leur commerce avec l'intérieur de l'Afrique, ils leur firent d'une grande utilité en transportant leurs denrées jusqu'au Niger et en leur servant de barrières contre d'autres barbares.

Ils étaient maîtres de toute la côte d'Afrique, depuis la grande Syrte à l'E. jusqu'au cap Ampelusis à l'O. Ils cherchèrent alors à soumettre à leur domination toutes les îles voisines. Dans une suite de guerres mêlées de triomphes et de revers, mais dont le détail ne nous est pas connu, ils s'emparèrent, vers 550, de la capitale de la Sardaigne, Caralis (Cagliari), au N. ; mais ne purent guère s'avancer au delà, les habitants s'étant retirés dans les montagnes du nord, d'où l'on ne put les faire sortir. Ils attachaient à cette île, d'où ils tiraient de l'or, de l'argent et du blé, une si grande importance, qu'au témoignage de Strabon, ils faisaient noyer les étrangers qu'on surprenait naviguant sur ses côtes. Plus tard, dans un traité avec Rome, ils s'opposent formellement à ce que les vaisseaux romains y abordent. Les habitants de l'île étaient eux-mêmes traités avec la plus grande rigueur, à ce point qu'au témoignage d'Aristote, on leur avait

interdit la culture du blé et des arbres fruitiers, afin qu'ils fussent, selon la remarque de Montesquieu, dans la dépendance de Carthage même, leur métropole, pour les choses les plus nécessaires à la vie.

La Corse, séparée de la Sardaigne seulement par un détroit de trois lieues, fut aussi conquise vers 556, à la suite d'un grand combat naval, où les Carthaginois, réunis aux Étrusques, battirent les Phocéens.

« Les Phocéens, rapporte Hérodote, le plus ancien des historiens grecs, surnommé le Père de l'histoire, demandèrent à acheter les îles Ænusses, îles voisines du Péloponèse; mais, voyant que les habitants de Chios ne voulaient pas les leur vendre, dans la crainte qu'ils n'y attirassent le commerce et que leur île n'en fût exclue, ils mirent à la voile pour se rendre en Cyrne (Corse), du nom de Cynrus, fils d'Hercule, où vingt ans auparavant ils avaient bâti la ville d'Alalie pour obéir à un oracle. Ayant donc mis à la voile pour s'y rendre, ils allèrent d'abord à Phocée et égorgèrent la garnison qu'Harpage y avait laissée. Faisant ensuite les plus terribles imprécations contre ceux qui se sépareraient de la flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer ardent, et firent serment de ne retourner jamais à Phocée que cette masse ne revînt sur l'eau. Tandis qu'ils étaient en route pour aller en Cyrne, plus de la moitié, touchés de compassion et regrettant leur patrie et leurs anciennes demeures, violèrent leur serment et retournèrent à Phocée. Les autres, plus religieux, partirent des îles

Ænusses et continuèrent leur route. Lorsqu'ils furent arrivés en Cyrne, ils élevèrent des temples et demeurèrent cinq ans avec les colons qui les avaient précédés; mais comme ils ravageaient et pillaient leurs voisins, les Tyrrhènes et les Carthaginois mirent en mer, les uns et les autres, d'un commun accord, six cents vaisseaux. Les Phocéens, de leur côté, ayant équipé pareil nombre de vaisseaux, allèrent à leur rencontre sur la mer de Sardaigne. Ils remportèrent la victoire; mais ils perdirent quarante vaisseaux, et les vingt autres ne purent servir dans la suite, les équipages ayant été faussés. Ils retournèrent à Alalie, et, prenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils purent emporter du reste de leurs biens, ils abandonnèrent l'île de Cyrne et firent voile vers Rhégium. Les Carthaginois et les Tyrrhènes ayant tiré au sort les Phocéens qui avaient été faits prisonniers sur les vaisseaux détruits, ceux-ci en eurent un beaucoup plus grand nombre. Les uns et les autres, les ayant menés à terre, les assommèrent à coups de pierres. »

Déjà maîtres de la Sardaigne et de la Corse, les Carthaginois s'emparèrent aussi des îles Baléares, Majorque, cap. Palma, et Minorque, cap. Port-Mahon. Ce dernier port, encore aujourd'hui un des plus importants de la Méditerranée, avait été pour la première fois fortifié et défendu par Magon, frère d'Annibal, qui lui laissa son nom.

« Magon se dirigea sur les Baléares, raconte Tite-Live, il y a deux îles de ce nom. La plus grande est

aussi la plus belliqueuse et la plus peuplée ; elle a un port qui parut excellent à Magon pour y passer l'hiver. On était alors à la fin de l'automne. Mais comme si cette île n'eût été peuplée que de Romains, les habitants s'opposèrent au débarquement. La fronde, qui est aujourd'hui l'arme la plus ordinaire de ces peuples, était alors la seule qu'ils connussent ; dans aucune autre nation, personne n'excelle à la manier autant que les Baléares parmi les autres peuples. Ils firent pleuvoir sur la flotte qui cherchait à prendre terre une grêle si épaisse de pierres, que, n'osant entrer dans le port, elle regagna la pleine mer. Elle alla aborder à la plus petite des deux îles, terre fertile, mais moins peuplée et moins belliqueuse. Magon y débarqua, établit son camp au-dessus du port, dans une forte position, et, devenu, sans coup férir, maître de la ville et du territoire, il y leva 2,000 auxiliaires, qui furent envoyés à Carthage, et fit tirer ses vaisseaux à sec pour passer l'hiver. »

Ces îles avaient été appelées par les Grecs Baléares et Gymnasiæ, parce que les habitants s'exerçaient de bonne heure à lancer des pierres avec leurs frondes. On accoutumait les enfants à manier la fronde ; pour cela, les mères plaçaient sur une branche d'arbre élevée le morceau de pain destiné au déjeuner des enfants, qui demeuraient à jeun jusqu'à ce qu'ils l'eussent abattu. Ainsi exercés dès le jeune âge, une fois devenus grands, ils lançaient de grosses pierres du poids de plus d'une livre, et quelquefois même

des balles de plomb, avec une telle force et une telle rapidité, qu'ils perçaient les casques, les boucliers, les cuirasses les plus fortes. Leurs balles, au frottement de l'air, se fondaient comme au feu, et presque jamais ils ne manquaient l'endroit qu'ils avaient dessein de frapper. Les Carthaginois s'en servirent donc avec beaucoup d'avantage et dans les batailles et dans les sièges de ville. De pareilles conquêtes leur rendirent les autres plus faciles.

Vers la même époque, ils s'emparèrent aussi de toutes les îles de la Méditerranée occidentale, Melita, Gaiulos et Cercina, aujourd'hui Malte, Gozzo et Kerkeni. Dans l'île de Malte étaient un grand nombre de manufactures d'étoffes tissées, qui faisaient la richesse de ses habitants, les deux autres servaient seulement de station aux vaisseaux.

Telles étaient les possessions des Carthaginois dans le bassin de la Méditerranée. Ils explorèrent aussi le grand Océan et envoyèrent deux navigateurs, Hannon et Himilcon, à la découverte des contrées occidentales. Hannon, que les uns font vivre vers 600, les autres vers 500 av. J. C., laissa une relation de son voyage, qu'il fit graver sur des tables d'airain dans le temple de Moloch, à Carthage. La traduction en grec nous en est parvenue sous le nom de *Périphe d'Hannon*. Parti du cap Ampelusius il se dirigea vers le Sud avec soixante navires de cinquante rames chacun, montés par 50,000 colons, qu'il devait disséminer sur la côte d'Afrique. Après avoir doublé le cap Blanc,

il traversa avec peine un golfe rempli d'herbes marines et dont le rivage était infesté d'hippopotames. Les cinq villes qu'il fonda au sud de ce golfe ont péri et leur position nous est inconnue, par suite des soins que prenaient les Carthaginois, comme plus tard les Phéniciens, pour dissimuler leurs découvertes. Au sud de cette côte, il trouva des Éthiopiens (Séné gambiens), et fixa à l'île de Cerné le terme des colonies qu'il fonda. « Il dit, observe Montesquieu, que ce lieu est aussi éloigné des Colonnes d'Hercule que les Colonnes d'Hercule le sont de Carthage. » Cette position est très-remarquable, elle fait voir qu'il borna ses établissements au 25° latitude N., c'est-à-dire deux ou trois degrés au delà des îles Canaries, vers le Sud. Après avoir déposé sur cette côte 30,000 colons, il poussa plus avant vers le Sud pendant vingt-six jours, et il est vraisemblable qu'avant d'être forcé de revenir par le manque de vivres, il passa l'équateur et arriva en Guinée. Il décrit un volcan qui paraît être Ténériffe, et les détails qu'il donne sur les côtes, silencieuses pendant le jour et retentissant la nuit du son des instruments et des danses, ont été confirmés par les voyageurs anciens et modernes. « Nos relations confirment ceci, écrit Montesquieu. On y trouve que le jour ces sauvages, pour éviter l'ardeur du soleil, se retirent dans les forêts; que la nuit ils font de grands feux pour écarter les bêtes féroces, et qu'ils aiment passionnément la danse et les instruments de musique. » Pline nous dit la même chose en parlant du mont Atlas.

Ainsi, les Carthaginois étaient sur le chemin des richesses. S'ils avaient été plus loin, ils y auraient trouvé des trésors qui n'auraient pu leur être enlevés par les Romains.

Maîtres du commerce de l'or et de l'argent, ils voulurent l'être encore de celui du plomb et de l'étain. Ces métaux étaient volturés par terre depuis les ports de la Gaule sur l'Océan jusqu'à ceux de la Méditerranée. Ils voulurent les recevoir de la première main, et envoyèrent Himilcon pour former des établissements dans les îles Cassitérides, qu'on croit être celles de Scilly (Scorlingues). Ces voyages de la Bétique en Angleterre ont fait croire à quelques historiens qu'ils connaissaient la boussole; mais il est certain qu'ils suivaient les côtes.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins curieux de voir les Carthaginois précéder de tant de siècles les navigateurs modernes qui devaient au xv^e siècle découvrir de nouveaux mondes.

Ils ne s'établirent pas seulement le long des côtes et dans les îles, ils pénétrèrent aussi dans l'intérieur des terres et allèrent fonder des colonies sur le continent. L'Espagne, abondante en mines d'or et d'argent et peuplée d'habitants belliqueux, avait de quoi pliquer en même temps leur avarice et leur ambition.

Ce qui donna occasion aux descendants de Didon d'y aborder fut le secours qu'ils envoyèrent aux habitants de Cadix, attaqués par les Espagnols, et qu'ils virent défendre comme leurs compatriotes, Cadix



étant une colonie de Tyr aussi bien qu'Utique et Carthage, et même plus ancienne qu'elles. Mais ils ne se contentèrent pas de venger leurs alliés, ils subjuguèrent pour eux-mêmes la plus grande partie du pays.

On ne sait point précisément jusqu'où s'étendirent leurs premières conquêtes. Il y a de l'apparence que dans les commencements elles furent fort lentes, parce qu'ils avaient affaire à des peuples très-belligueux, qui se défendaient avec beaucoup de courage. Ils n'en seraient même jamais venus à bout, si les Espagnols, réunis tous ensemble, eussent formé un corps d'État et se fussent prêté un mutuel secours; mais chaque canton, chaque peuple, étant entièrement séparé de ses voisins, sans avoir avec eux ni commerce ni liaison, il leur fallut les dompter les uns après les autres; ce qui rendit leur marche plus difficile et plus lente.

Au rapport de Diodore, ils trouvèrent tant d'or et d'argent dans les Pyrénées, qu'ils en mirent aux ancres de leurs navires. « Il ne faut point faire de fond sur ces récits populaires, observe Montesquieu; mais voici des faits précis : on voit dans un fragment de Polybe, cité par Strabon, que les mines d'argent qui étaient à la source du Bétis, où 40,000 hommes étaient employés, donnaient au peuple romain 25,000 drachmes par jour. » Cela peut faire environ 5,000,000 livres par an, à 50 fr. le marc. On appelait les montagnes où étaient ces mines, les montagnes

d'argent (*mons argentarius*); ce qui fait voir que c'était le Potosi de ces temps-là. C'était donc pour les nouveaux vainqueurs une riche proie. Cependant avant Amilcar, Asdrubal et Annibal, il leur restait encore beaucoup de pays à subjuguier; mais, dans l'espace de vingt ans, ils achevèrent de s'en rendre presque entièrement maîtres.

Quand Annibal partit pour l'Italie, ils étaient maîtres de toute la côte occidentale, le long de l'Océan jusqu'aux Pyrénées, et aussi jusqu'à l'Èbre de la côte orientale, où ils avaient bâti Carthagène, ou la nouvelle Carthage (*Carthago nova*).

Ainsi, de 840 à 480, soumission de toute la côte d'Afrique, depuis les Autels des Philènes, le long de la grande Syrte, jusque vis-à-vis les Colonnes d'Hercule; conquête de presque toutes les îles de la Méditerranée; fondation de colonies sur la côte occidentale de l'Afrique d'un côté, de l'autre sur les côtes occidentale et orientale d'Espagne; tels avaient été leurs premiers exploits. C'était comme une vigoureuse jeunesse qui promettait de grandes choses.

De 480 à 204, ils tournèrent leurs efforts contre la Sicile, qui leur avait toujours résisté, du moins en partie, et où ils devaient, dans les Romains, rencontrer de terribles adversaires.

clue entre Rome et ses alliés, Carthage et ses alliés, à ses conditions : Les Romains et leurs alliés ne navigueront point au delà du Beau Promontoire, à moins qu'ils n'y soient forcés par la tempête ou par la poursuite de quelque ennemi. En ce cas, il ne leur sera permis de rien acheter et de rien prendre que ce qui leur sera nécessaire pour radouber leurs vaisseaux ou faire leurs sacrifices. Ils seront tenus de s'éloigner après cinq jours. Les marchands qui se rendront à Carthage ne pourront achever aucune affaire commerciale sans le concours du crieur public et du greffier. Tout ce qui sera vendu en Afrique ou en Sardaigne, en présence de ces deux témoins, sera garanti au vendeur par la foi publique. Les Romains qui viendront dans la partie de la Sicile soumise à Carthage trouveront bonne justice. Les Carthaginois s'engagent à respecter les Ardiates, les Antiates, les Laurentins, les Circéens, les Terraciniens, enfin tous les peuples latins sujets de Rome; à s'abstenir même de toute attaque contre les villes non soumises aux Romains; et, s'ils en prenaient quelque-une, à la rendre. Ils promettent de n'élever aucun fort dans le Latium, et, s'ils descendent dans le pays à main armée, de ne pas y demeurer la nuit.

Le Beau Promontoire, ajoute Polybe, est celui qui borne Carthage au nord. Les Carthaginois ne veulent pas que les Romains poussent au delà vers le Midi sur de grands vaisseaux, afin de les empêcher, sans doute, de connaître les campagnes voisines de

III.

Guerres des Carthaginois en Sicile.

Les Carthaginois avaient commencé à porter leurs armes en Sicile, et possédaient déjà une partie de cette île, lorsque, l'année même où les rois furent chassés de Rome (509 av. J.-C.), ils firent avec les Romains un traité qui nous a été conservé par Polybe.

« Le plus ancien traité entre Rome et Carthage eut lieu à l'époque de ce Lucius Junius et de ce Marcus Horatius qui furent les deux premiers consuls élus après l'abolition de la royauté, et qui consacèrent le temple de Jupiter Capitolin. Ce double fait se rattache à la vingt-huitième année avant l'invasion de Xerxès en Grèce. Voici les clauses de ce traité : Amitié est con-

Byzace et de la petite Syrte, campagnes qu'ils appellent Empories (c'est-à-dire marchés, par allusion à leur fertilité). Remarquons encore que si quelque navire, forcé par la tempête ou les ennemis, franchit cette barrière, Carthage permet à l'équipage de ne prendre que les choses nécessaires pour la réparation du vaisseau ou pour les sacrifices, et le contraint à quitter ces parages dans l'espace de cinq jours. Mais Carthage, mais la côte d'Afrique en deçà du Beau Promontoire, la Sardaigne, la Sicile carthaginoise, tous ces pays, enfin, sont ouverts aux Romains pour le commerce. Et les Carthaginois promettent, sous la garantie de l'État, de rendre justice à qui de droit. Seulement ils parlent en maîtres de la Sardaigne et de l'Afrique, tandis que, dès qu'il s'agit de la Sicile, ils établissent une distinction expresse et ne déclarent le traité valable que pour la portion de la Sicile soumise à leurs lois. »

On voit qu'ils étaient dès lors attentifs à ne donner aux Romains aucune entrée dans les pays de leur obéissance, ni aucune connaissance de ce qui s'y passait, comme si déjà ils eussent pris ombrage de la puissance naissante des Romains. Quant à la Sicile, ils n'en possédaient encore évidemment qu'une partie.

Bientôt après ils eurent occasion de l'attaquer de nouveau en s'alliant avec les Perses contre les Grecs. Ils étaient ennemis des Grecs, leurs rivaux d'ailleurs, qui, dans une guerre précédente sous Léonidas, frère du roi de Sparte, avaient secouru les Siciliens. Cette

intimité les rendait donc les alliés naturels des Perses. Dès 495, il était venu à Carthage des ambassadeurs de Darius, qui apportaient un décret de ce prince, par lequel il leur défendait d'immoler des victimes humaines et de se nourrir de chiens. Il leur ordonnait, en outre, d'enterrer leurs morts, au lieu de les brûler, et leur demandait en même temps du secours contre la Grèce, où il allait porter ses armes. Ayant sans cesse à se défendre contre leurs voisins, ils refusèrent alors le secours; mais ils se soumièrent avec empressement aux autres injonctions, pour ne point paraître désobéir en tout à Darius.

Plus tard, quand Xerxès voulut renouveler cette alliance, leur puissance étant plus affermie, ils n'hésitèrent plus. Un traité fut conclu. On convint qu'ils attaqueraient avec toutes leurs forces les Grecs établis dans la Sicile et dans l'Italie, pendant que le roi de Perse en personne marcherait contre la Grèce même. Ils firent alors d'énormes préparatifs qui ne durèrent pas moins de trois ans. Leur armée de terre montait à 300,000 hommes, leur flotte était composée de 2,000 vaisseaux et de plus de 5,000 petits bâtiments de charge. A la tête de ce formidable appareil était Amilcar, le capitaine le plus estimé de son temps. Il aborda à Palerme, et, après y avoir fait prendre quelque repos à ses troupes, il marcha contre la ville d'Himère, et en forma le siège. Théron, gouverneur de la place, se voyant fort serré, députa à Syracuse vers Gélon, qui s'en était rendu maître. Celui-ci accourut

aussitôt à son secours avec une armée de 50,000 hommes de pied et 5,000 chevaux. Son arrivée rendit le courage et l'espérance aux assiégés, qui, depuis ce temps, se défendirent très-vigoureusement.

Gélon était fort habile dans le métier de la guerre, surtout pour les ruses. On lui amena un courrier chargé d'une lettre des habitants de Sélinonte, ville de Sicile, pour Amilcar, par laquelle ils lui donnaient avis que la troupe de cavaliers qu'il leur avait demandée arriverait un certain jour. Gélon en choisit dans ses troupes un pareil nombre, qu'il fit partir vers le temps dont on était convenu. Ayant été reçus dans le camp des ennemis comme venant de Sélinonte, ils se jetèrent sur Amilcar, le tuèrent ou le forcèrent à se tuer, et mirent le feu aux vaisseaux. Dans le moment même de leur arrivée, Gélon attaqua avec toutes ses troupes les Carthaginois, qui se défendirent d'abord fort vaillamment; mais quand ils apprirent la mort de leur général et qu'ils virent leur flotte en feu, le courage et les forces leur manquèrent, et ils prirent la fuite. Le carnage fut horrible; il y eut plus de 150,000 tués! Les autres, s'étant retirés dans un endroit où ils manquaient de tout, ne purent pas s'y défendre longtemps et se rendirent à discrétion. Le même jour, en Grèce, Xerxès était vaincu à Salamine.

C'était le caractère des Carthaginois de perdre courage dans les grands revers. Quand ils apprirent cette défaite, ils crurent déjà voir l'ennemi à leurs portes, et députèrent aussitôt vers Gélon pour lui demander

la paix, à quelque condition que ce fût. Gélon les secourut avec bonté; la victoire si complète qu'il venait de remporter, loin de le rendre fier et intraitable, n'avait fait qu'augmenter sa modestie et sa douceur, même à l'égard des ennemis. Il leur accorda la paix, exigeant seulement d'eux qu'ils payassent pour frais de la guerre 2,000 talents (42 millions de notre monnaie). Il demanda aussi qu'ils bâtissent deux temples où l'on exposât en public et où l'on gardât comme en dépôt les conditions du traité. Les Carthaginois crurent que ce n'était pas acheter trop cher une paix qui leur était si nécessaire et qu'ils n'avaient presque pas osé espérer. Hannon, fils d'Amilcar, selon la coutume injuste qu'ils avaient d'imputer aux généraux les mauvais succès de la guerre et de leur en faire porter la peine, fut puni du malheur de son père et envoyé en exil. Il passa le reste de sa vie à Sélinonte. Gélon, au contraire, à son retour, loin d'être traité comme un tyran, fut regardé comme le bienfaiteur et le libérateur de sa patrie. Il avait convoqué le peuple et invité tous les citoyens à venir à l'assemblée avec leurs armes. Pour lui, il y entra sans armes et sans gardes, et rendit compte de toute la conduite de sa vie. Son discours ne fut interrompu que par des témoignages publics de reconnaissance et d'admiration. Tous, d'un consentement unanime, le proclamèrent roi; et cette dignité, après lui, fut conférée à deux de ses frères, Hannon et Thrasybule, à la mort duquel on essaya de la démocratie pendant soixante ans.

Pendant ce temps, les attaques des Carthaginois recommencèrent. Ils avaient été appelés par les Ségestains, qui, après la défaite des Athéniens devant Syracuse, où périt Nicias, s'étant déclarés pour eux contre les Syracusains, se voyaient déjà attaqués par les habitants de Sélinonte. Ils hésitèrent et délibérèrent quelque temps sur le parti qu'il fallait prendre. D'un côté, ils désiraient fort se rendre maîtres d'une ville qui était tout à fait à leur bienséance; mais, de l'autre, ils craignaient la puissance et les forces des Syracusains, qui venaient d'exterminer l'armée nombreuse des Athéniens, et qu'une si grande victoire rendait plus formidables que jamais. La passion de s'agrandir l'emporta, et ils se résolurent à la guerre.

On en confia le soin à Annibal, alors suffète. Il était petit-fils d'Amilcar, qui avait été défait par Gélon et tué devant Himère, et fils de Giscon, qui avait été condamné à l'exil. Il partit, animé du désir de venger sa famille et sa patrie et d'effacer la honte de la dernière défaite, à la tête d'une armée et d'une flotte très-nombreuses. Sa première entreprise fut le siège de Sélinonte. Il s'en empara, malgré une longue résistance, dans laquelle les femmes montrèrent elles-mêmes un courage beaucoup au-dessus de leur sexe, y exerça les dernières cruautés et la détruisit, après 242 ans d'existence. Himère, qu'il assiégea ensuite et qu'il prit d'assaut, après avoir été traitée avec encore plus de cruauté, fut entièrement rasée. Il fit souffrir toutes sortes d'ignominies et de supplices à

à 3,000 prisonniers, et les fit égorger tous dans l'endroit même où son grand-père avait été tué par les cavaliers de Gélon, pour apaiser et satisfaire ses mânes par le sang de ces malheureuses victimes. Quand il retourna à Carthage après ces expéditions, toute la ville sortit au devant de lui et le reçut au milieu des cris de joie et des applaudissements.

Des heureux succès renouvelèrent le désir qu'avaient toujours eu les Carthaginois de se rendre maîtres de la Sicile entière. Trois ans après, ils nommèrent encore pour général Annibal; et comme il s'excusait sur son grand âge et refusait de se charger de cette guerre, on lui donna pour lieutenant Himilcon, fils d'Hannon, qui était de la même famille. Les préparatifs de la guerre furent proportionnés à son importance; le nombre des troupes montait, selon un historien, à 300,000 hommes. Les ennemis, de leur côté, ne négligèrent rien et envoyèrent chez tous leurs alliés.

Agrigente s'attendait à essayer les premières attaques. C'est par elle, en effet, qu'Annibal commença. Ne la jugeant prenable que par un endroit, il tourna tous ses efforts de ce côté-là, fit faire des levées et des terrasses qui allaient jusqu'à la hauteur des murs, et ne craignit pas d'employer à ces ouvrages les décaubres et les démolitions des tombeaux qui étaient autour de la ville et qu'il avait fait abattre pour cet effet. La peste se mit bientôt après dans l'armée et fit périr le général lui-même avec un grand nombre de soldats. Les Carthaginois crurent que c'était une pu-

nition des dieux, qui vengeaient ainsi l'injure faite aux morts, dont plusieurs s'imaginèrent avoir vu les spectres pendant la nuit. C'est alors que, comme expiation, joignant la cruauté au sacrilège, ils immolèrent un enfant à Saturne et jetèrent plusieurs victimes à la mer en l'honneur de Neptune.

Les assiégés, qui d'abord avaient remporté plusieurs avantages, se trouvèrent tellement pressés par la famine, que, se voyant sans espérance et sans ressource, ils prirent le parti d'abandonner la ville. On marqua la nuit suivante pour le départ. On juge aisément quelle fut la douleur de ces pauvres habitants obligés d'abandonner leurs maisons, leurs richesses, leur patrie; mais la vie leur était plus chère que tout le reste. Jamais spectacle ne fut plus triste. On voyait une troupe de femmes éplorées traîner après elles leurs enfants, pour les dérober à la cruauté du vainqueur. Mais ce qu'il y eut de plus douloureux fut la nécessité où l'on se trouva de laisser dans la ville les vieillards et les malades à qui leur état ne permettait ni de fuir ni de se défendre. Himilcon entra dans la ville et les fit égorger tous; il laissa tous ses soldats en piller toutes les richesses, pendant que les malheureux habitants s'enfuyaient à Géla, où ils reçurent, du reste, tous les soulagemens qu'ils pouvaient attendre dans un état si déplorable.

Himilcon assiégea ensuite Géla, et la prit, malgré le secours qu'y mena Denys le Tyran, qui s'était comparé de l'autorité à Syracuse. Enfin il termina la

guerre par un traité avec ce prince, auquel il laissait Syracuse.

Cependant Denys n'avait conclu la paix que pour se donner le temps d'affermir son autorité naissante et de travailler aux préparatifs de la guerre qu'il méditait déjà. Il n'omit rien pour se ménager un succès et fut merveilleusement secondé dans son dessein par le zèle de ses peuples. Sa réputation, l'attrait du gain, la vue des récompenses qu'il promettait à ceux dont l'industrie se ferait distinguer, attirèrent en Sicile, de toutes parts, ce qu'il y avait alors de plus habiles ouvriers en tout genre. Syracuse entière était devenue comme un grand atelier, où de tous côtés on était occupé à faire des épées, des casques, des boucliers, des machines de guerre, et à préparer tout ce qui était nécessaire pour la construction et l'équipement des navires. L'invention de vaisseaux à cinq rangs de rames était toute récente; jusque-là on n'en avait vu qu'à trois rangs de rames ou trirèmes. Denys animait le travail par sa présence, par des libéralités et des louanges qu'il savait dispenser à propos, et surtout par des manières populaires et engageantes; moyens encore plus efficaces que tout le reste pour réveiller l'industrie et l'ardeur des ouvriers; et il faisait souvent manger avec lui ceux qui excellaient dans leur genre.

Quand tout fut prêt et qu'il eut levé en différents pays un grand nombre de troupes, il convoqua l'assemblée des Syracusains, leur exposa son dessein et leur repré-

senta « que les Carthaginois étaient les ennemis déclarés des Grecs; qu'ils ne se proposaient rien moins que d'envahir toute la Sicile; qu'ils voulaient mettre sous le joug toutes les villes grecques, et que, si l'on n'arrêtait leurs progrès, Syracuse se verrait bientôt elle-même attaquée; que s'ils ne faisaient point actuellement d'entreprise, on devait leur inaction aux ravages que la peste avait causés parmi eux; que c'était une conjoncture favorable dont il fallait profiter. » En effet, au retour d'Himilcon à Carthage, une de ces pestes si fréquentes sous le soleil brûlant d'Afrique avait éclaté et fait périr beaucoup de monde. Aussi, quoique la tyrannie et le tyran fussent très-odieux, la haine contre Carthage l'emporta, et tout le monde applaudit.

Aussitôt Denys, sans aucun sujet de plaintes, sans déclaration de guerre, abandonna au pillage et à la fureur du peuple les biens et la personne des Carthaginois. Il y en avait un grand nombre à Syracuse, qui, sur la foi des traités, y exerçaient le commerce. On courut de tous côtés dans leurs maisons; on pilla leurs effets; on prétendit être suffisamment autorisé à leur faire subir à eux-mêmes toutes sortes d'ignominies et de supplices, en représailles des cruautés qu'ils avaient exercées contre les habitants du pays. Ce fut là comme le signal sanglant de la guerre. Denys, après avoir ainsi commencé par se faire justice à lui-même, envoya néanmoins des députés à Carthage, pour demander qu'ils rendissent la liberté à toutes les

villes de la Sicile, qu'autrement ils y seraient traités comme ennemis. Puis il ouvrit immédiatement la campagne par le siège de Motya, qu'il poussa vivement, sans qu'Himilcon, qui commandait la flotte ennemie, pût le secourir. Il fit avancer ses machines, battit la place à coups de béliers, approcha des murs les tours à six étages qui étaient portées sur des roues et égalaient la hauteur des maisons. La ville, après une longue et vigoureuse résistance, fut prise d'assaut, et tous les habitants passés au fil de l'épée, excepté ceux qui se réfugièrent dans les temples.

Cependant, l'année suivante, Himilcon, nommé roi, vint avec une armée beaucoup plus nombreuse. Il aborda à Palerme, recouvra Motya par force, et prit plusieurs autres villes. Animé par ces heureux succès, il vint même assiéger Syracuse avec ses troupes de pied, pendant que sa flotte, sous la conduite de Magou, côtoyait les bords.

Son arrivée jeta un grand trouble dans la ville. Il fit dresser sa tente dans le temple même de Jupiter, pendant que le reste de son armée campait à douze stades, c'est-à-dire à un peu plus de deux kilomètres de la ville. Il se croyait maître de cette importante place: les habitants ne voulaient-ils pas de faire l'aveu de leur faiblesse en refusant le combat? Déjà il la regardait comme une proie assurée, qui ne pouvait lui échapper. Pendant trente jours, il ravagea les environs et ruina tout le pays. Il se rendit même maître du faubourg d'Achradine et pilla les temples de Cérès et

de Proserpine. Pour fortifier son camp, il abattit tous les tombeaux qui étaient autour de la ville, entre autres celui de Gélon et de Demarète, sa femme, qui était d'une magnificence extraordinaire.

Mais ces heureux succès ne devaient pas être d'une longue durée. Tout l'éclat de ce triomphe anticipé s'évanouit en un moment, et montra à tous les mortels que quiconque s'élève insolument par l'orgueil, tôt ou tard abattu par une force supérieure, sera contraint de reconnaître sa faiblesse. Au moment où, maître de presque toutes les villes de Sicile, il s'attendait à mettre le comble à ses victoires par la prise de Syracuse, la maladie contagieuse se mit dans son armée et y fit des ravages incroyables. On était dans le fort de l'été, et la chaleur, cette année, était très-grande. La contagion commença par les Africains, qui mouraient sans qu'on pût les secourir. D'abord on enterrait les morts; mais le nombre en augmentant tous les jours, et le mal se communiquant promptement, les cadavres demeurèrent sans sépulture et les malades sans secours. Cette peste était accompagnée de symptômes extraordinaires, de cruelles dysenteries, de fièvres violentes, de déchirements d'entrailles, de douleurs aiguës par tout le corps, de frénésie même et de fureur, en sorte qu'ils se jetaient sur quiconque venait à leur rencontre et le mettaient en pièces.

Denys ne laissa pas échapper une occasion si favorable d'attaquer les ennemis. Plus qu'à demi vaincus par la peste, ils ne firent pas grande résistance. Leurs

trésors furent, pour la plupart, pris ou consumés par le feu. Tous les habitants de Syracuse, vieillards, femmes, enfants, sortaient en foule de la ville pour être témoins d'un événement qui leur paraissait tenir du miracle. Ils levaient les mains au ciel pour remercier les dieux protecteurs de leur ville et vengeurs de la profanation des temples et des tombeaux violés indignement par ces barbares. La nuit étant survenue, chacun se retira de son côté. Himilcon profita de ce moment de relâche et envoya vers Denys pour lui demander la permission d'emmener avec lui à Carthage le peu de troupes qui lui restaient, en lui offrant 500 talents (500,000 écus). Il ne put obtenir cette permission que pour les seuls Carthaginois, avec lesquels il se retira de nuit, laissant tous les autres soldats à la discrétion de l'ennemi.

Quand il arriva, Carthage était plongée dans la consternation. Les rues retentissaient de hurlements, comme si la ville elle-même eût été prise. On ferma les maisons et les temples; les prêtres suspendirent leurs sacrifices; les citoyens, leurs travaux. On accourut en foule sur le port; chacun s'informait des vœux auprès du petit nombre de ceux qui avaient échappé au fléau; mais quant à leurs espérances encore douteuses, à leurs craintes jusque-là suspendues par l'incertitude de leurs pertes, eut succédé la réalité dans toute son horreur, on n'entendit plus sur le rivage que des cris douloureux, des plaintes lamentables et les sanglots des malheureuses mères.

Cependant l'infortuné Himilcon sort de son vaisseau, les vêtements en désordre et dans le costume d'un esclave. A son aspect, la foule désolée se rassemble autour de lui. Élevant alors les mains vers le ciel, il déplore tour à tour sa triste destinée et le malheur de sa patrie, reprochant aux dieux « de lui ravir les triomphes et les nombreux trophées qu'il devait à leur protection, de n'avoir rendu son armée victorieuse de tant de villes, dans tant de combats sur terre et sur mer, que pour la faire périr ensuite, non par le fer, mais par la peste. Il dit que néanmoins ce devait être pour ses concitoyens une grande consolation de penser que si leurs ennemis pouvaient se réjouir des infortunes de Carthage, ils ne pouvaient pas s'en glorifier; qu'il leur était défendu de dire des soldats morts, qu'ils avaient succombé sous leurs coups, ni de ceux qui étaient de retour, qu'ils les avaient mis en fuite; que le butin enlevé par eux dans un camp abandonné ne ressemblait en rien à ces déponilles d'un vaincu dont s'enorgueillit le vainqueur, mais plutôt à un bien resté vacant par la mort fortuite de ses maîtres et livré au premier occupant; que les Carthaginois, au contraire, avaient vaincu leurs ennemis et n'avaient cédé qu'à la peste, que, pour lui, sa douleur la plus vive était de n'avoir pu mourir au milieu de tant de braves, et de leur avoir survécu, non pour goûter les douceurs de la vie, mais pour être le jouet du malheur; que, bien qu'il eût amené à Carthage les tristes débris de son armée, il allait néanmoins suivre ses

compagnons d'armes et prouver à sa patrie que, s'il avait vécu jusqu'à ce jour, ce n'était pas par amour de la vie, mais pour ne pas trahir en mourant ceux que la contagion avait épargnés et laissés sans défense au milieu des ennemis.

Après avoir prononcé ces tristes paroles, il entre dans la ville, arrive à sa maison, salue d'un dernier adieu la foule qui le suivait, et, faisant fermer sa porte, sans permettre même à ses fils de paraître devant lui, il se donne la mort.

Un nouveau surcroît de malheurs accabla alors Carthage. Les Africains, de tout temps pleins de haine contre elle, mais irrités alors jusqu'à la fureur qu'on eût laissé leurs compatriotes à Syracuse en les livrant à la boucherie, prirent les armes au nombre de plus de 200,000 hommes. On regarda ce nouvel incident comme un effet de la colère des dieux, qui poursuivaient les coupables jusque chez eux. Comme les Carthaginois portaient la superstition à l'excès, surtout dans les calamités publiques, ils songèrent avant tout à apaiser les dieux. Cérès et Proserpine étaient des divinités inconnues jusque-là. Pour réparer l'outrage qui leur avait été fait par le pillage de leurs temples, ils leur érigèrent de magnifiques statues, leur donnèrent pour prêtres les personnages les plus importants, leur offrirent des sacrifices et des victimes selon le rite grec, et n'omirent rien de ce qu'ils croyaient pouvoir leur rendre ces déesses propices. Ils eurent bientôt triomphé de l'armée des esclaves, qui, sans chef, était

comme un corps sans âme; et alors, rien ne les rebutant, ils firent de nouvelles tentatives sur la Sicile. Magon, leur général, un des deux suffètes, perdit une grande bataille et fut tué. Il fallut alors traiter. Les chefs carthaginois eux-mêmes demandèrent la paix, qui leur fut accordée, à condition qu'ils sortiraient de toutes les villes de la Sicile et qu'ils paieraient tous les frais de la guerre. Ils parurent les accepter; mais ayant représenté qu'ils ne pouvaient livrer les villes sans l'ordre de leur république, ils obtinrent une trêve assez longue pour envoyer à Carthage. On y profita de cet intervalle pour lever et exercer de nouvelles troupes, à qui l'on donna pour chef Magon, fils de celui qui venait d'être tué. Il était tout jeune, mais il avait beaucoup de mérite et de réputation. Dès qu'il fut arrivé en Sicile, et que le temps de la trêve fut expiré, il donna une bataille contre Denys, où Leptine, l'un de ses généraux, fut tué, et où il demeura sur la place, du côté des Syracusains, plus de 14,000 hommes. Le fruit de cette victoire fut une paix honorable, qui laissait les Carthaginois en possession de tout ce qu'ils avaient dans la Sicile, en y ajoutant même quelques places, et qui leur assignait 1,000 talents pour les frais de la guerre (5,000,000 livres).

Carthage eut bientôt après une nouvelle secousse à essuyer. La peste se répandit dans la ville et y fit de grands ravages. Des terreurs paniques et de violents transports de frénésie saisissaient tout à coup les malades. Ils sortaient brusquement de leurs maisons les

armes à la main, comme si l'ennemi se fût emparé de la ville, et tuaient ou blessaient tous ceux qu'ils trouvaient à leur rencontre. Les Africains et ceux de Sardaigne voulurent profiter de l'occasion pour secouer un joug qu'ils portaient avec peine; mais les uns et les autres furent vaincus et rentrèrent dans l'obéissance.

Peu de temps après, Denys, que la Sicile et l'Italie n'avaient pu naguère contenir, vaincu, épuisé par des défaites multipliées, mourut assassiné par les siens.

Avant que la guerre recommençât avec son fils, les Carthaginois conclurent avec les Romains un second traité. L'amitié est conclue entre Rome et ses alliés, Carthage, Utique, Tyr, et leurs alliés, aux conditions suivantes: Les Romains s'abstiendront de tout trafic, de tout pillage, de toute fondation de ville au delà du Beau Promontoire. Si les Carthaginois prennent une ville latine non soumise aux Romains, ils garderont pour eux les biens et les personnes; mais ils rendront la ville. S'ils font prisonniers quelques hommes des peuples unis à Rome par une alliance sans être sous ses lois, ils ne seront pas tenus de les conduire dans un port romain; mais s'ils y abordent, et qu'un Romain mette la main sur les captifs, ceux-ci seront désormais libres. Même chose pour les Romains, s'ils prennent quelque individu des peuples qui sont unis aux Carthaginois, qu'ils ne les conduisent pas dans quelque port de Carthage. S'ils tirent de quelque

domaine de Carthage de l'eau ou des vivres, ils n'useront de ces ressources contre aucun des peuples avec qui Carthage entretient alliance et amitié; et les Carthaginois s'engagent à en faire autant. Toute infraction à cette clause n'entraînera pas réparation particulière, mais sera considérée comme injure publique. Que nul Romain ne trafique ni ne bâtit de ville en Sardaigne ou en Afrique, et ne séjourne en ces pays, si ce n'est pour y faire des vivres et réparer les vaisseaux. Si la tempête pousse quelque navire vers ces rivages, qu'il s'en éloigne en cinq jours. Dans la partie de la Sicile qui appartient à Carthage, comme dans l'intérieur de Carthage même, tout Romain aura pour ses actions et son commerce même liberté qu'un citoyen. A Rome, tout Carthaginois jouira de privilèges identiques. »

On voit encore dans ce second traité les Carthaginois constater leurs droits absolus sur l'Afrique, sur la Sardaigne, et fermer aux Romains tout accès en ce pays, tandis qu'en Sicile ils désignent spécialement la partie qui leur appartient. Seulement ici les villes de Tyr et d'Utique sont nommément désignées.

Sur ces entrefaites, les Syracusains, à la mort de Denys le Tyran, se donnèrent pour chef Denys le Jeune, l'aîné de ses fils, suivant en cela l'ordre de la nature et pensant que la royauté serait plus forte entre les mains d'un seul que partagée entre tous les fils du feu roi. Dès le commencement de son règne, Denys était impatient de faire mourir ses oncles et ses frères, comme rivaux de son pouvoir et excitant leurs neveux

à en réclamer le partage. Il dissimula cependant jusqu'à ce qu'il se fût concilié la faveur de ses sujets, et que, fort du suffrage de tous, il eût préparé une excuse à son entreprise. Il mit donc en liberté 5,000 prisonniers, affranchit le peuple d'impôts pendant trois ans, et chercha à gagner les cœurs par toutes sortes de séductions. Revenant alors au crime qu'il méditait, il égorga ses oncles, ses frères eux-mêmes, sans laisser la vie à ceux auxquels il devait une part de son trône, et fit ainsi sur sa famille l'essai de la tyrannie qu'il réservait à ses sujets.

Délivré de ses rivaux, il tombe dans la mollesse; son corps, à force d'excès, se charge de graisse; sa vue en est tellement affaiblie, que le soleil, la poussière et la simple clarté du jour lui deviennent insupportables. Pensant alors n'être plus qu'un objet de mépris, il redouble de cruauté, inonde la ville de sang, et ne se rend pas moins odieux que méprisable. Les Syracusains lui déclarent la guerre. Ses soldats, dans l'espoir de piller la ville, le forcent à livrer bataille. Valcu dans trois combats, il fuit secrètement en Italie, avec tous ses trésors. Accueilli dans l'exil par les Locriens, ses alliés, il s'empare de la place comme s'il eût été leur souverain légitime et sévit contre eux avec sa cruauté habituelle. Après six années d'un règne tyrannique, chassé de Locres à la suite d'une conspiration, il revient en Sicile. La tralison lui livre les Syracusains.

Rétabli dans Syracuse, il devient plus cruel et plus

odieux. On conspire de nouveau contre lui et on l'assiège. Il renonce alors au trône, livre aux Syracusains la citadelle et son armée, et s'exile à Corinthe, pour y vivre en simple particulier. Là, il se ravale au genre de vie le plus abject. Non content d'errer dans les rues, de s'enivrer, de se montrer dans les tavernes, où il passe des jours entiers, il se querelle à tout propos avec des gens décriés, marche couvert de haillons dégoûtants, séjourne dans les marchés, où il dévore des yeux ce qu'il ne peut acheter; discute devant les édiles avec des hommes perdus de mœurs, et fait tout ce qu'il faut pour exciter le mépris; enfin, devenu maître d'école, il instruit les enfants dans un carrefour, soit pour être toujours vu de ceux qui le craignent, soit pour être plus méprisé de ceux qui ne le craignent pas. Quoiqu'il eût tous les vices d'un tyran, cette conduite néanmoins n'était qu'une feinte artificieuse de sa part. Il savait par expérience combien est odieux le nom d'un tyran, même déchu; et en excitant ainsi le mépris, pour faire oublier la haine qu'on avait conçue contre lui, il préférait le parti le plus sûr au plus honnête. Pourtant, malgré le masque dont il se couvrait, il n'en fut pas moins accusé d'aspirer à la tyrannie, et ce fut le mépris qu'il avait inspiré qui le sauva.

Quoi qu'il en soit, un tel chef n'aurait pas été capable de résister aux Carthaginois. Une partie des Syracusains implora le secours d'Icétès, tyran des Léontins, qui était originaire de Syracuse. D'autres

avaient recours aux Corinthiens, qui les avaient déjà souvent secourus dans leurs périls, et qui, d'ailleurs, étaient le peuple de la Grèce le plus ennemi de la tyrannie et le plus ardent défenseur de la liberté. Les Corinthiens leur envoyèrent le célèbre Timoléon, homme d'un rare mérite, qui avait signalé son zèle pour le bien public en affranchissant sa patrie du joug de la tyrannie, aux dépens de sa propre famille. Il partit avec dix vaisseaux seulement; arrivé à Rhegium, il éluda par un heureux stratagème la vigilance des Carthaginois, qui, avertis de son départ et de son dessein par Icétès, voulaient l'empêcher de passer en Sicile.

Timoléon n'avait guère plus de 1,000 soldats; avec cette poignée de braves, il marche hardiment au secours de Syracuse. Sa petite troupe se grossit à mesure qu'il avance. Les Syracusains se trouvaient dans le plus triste état et avaient même perdu toute espérance; ils voyaient les Carthaginois maîtres du port; Icétès, de la ville; Denys, de la citadelle. Heureusement, dès que Timoléon fut arrivé, Denys, qui était sans ressources, lui remit entre les mains la citadelle avec toutes les troupes, les armes et les vivres qui y étaient, et se sauva à Corinthe. Timoléon avait fait représenter adroitement aux soldats étrangers qui faisaient la principale force de l'armée de Magon et qui même pour la plupart étaient de Grèce, « qu'il était bien étrange que les Grecs travaillassent à rendre les barbares maîtres de la Sicile, d'où ils passeraient

bientôt dans la Grèce; car enfin pouvait-on s'imaginer que les Carthaginois fussent venus de si loin uniquement pour établir Icétès tyran à Syracuse? Ces discours s'étant répandus dans le camp, Magon fut saisi de frayeur; et comme il ne cherchait qu'un prétexte pour se retirer, supposant que les troupes étaient prêtes à le trahir et à l'abandonner, il fit sortir sa flotte du port et cingla vers Carthage. Icétès, après son départ, ne put pas tenir longtemps contre les Corinthiens. Ainsi ils demeurèrent seuls maîtres de la ville.

Dès que Magon fut arrivé à Carthage, on lui fit son procès. Il prévint le supplice par une mort volontaire. Son corps fut attaché à une potence et exposé en spectacle au peuple. On leva de nouvelles troupes et on fit partir pour la Sicile une flotte plus nombreuse que la précédente. Elle était composée de deux cents vaisseaux, sans compter mille barques de transport; l'armée montait à plus de 70,000 hommes. Ils abordèrent à Lilybée, sous la conduite d'Amilcar et d'Annibal, et résolurent d'aller d'abord attaquer les Corinthiens. Timoléon ne les attendit pas et marcha à leur rencontre. Mais la consternation était si grande à Syracuse, que, de toutes les troupes qui y étaient, il n'y eut que 5,000 Syracusains qui le suivirent, et 4,000 étrangers; encore, de ces derniers, y en eut-il 1,000 qui, par crainte, l'abandonnèrent en chemin. Il ne perdit point courage, et, ayant exhorté le reste de ses troupes à combattre vaillamment pour le salut et la liberté de leurs alliés, il les mena contre l'en-

nemi, dont il savait que le rendez-vous était près d'une petite rivière appelée Crimise. Il paraissait insensé d'aller attaquer une armée si nombreuse avec 4 ou 5,000 hommes d'infanterie seulement et 1,000 chevaux; mais Timoléon, qui savait que la bravoure conduite par la prudence l'emporte sur le nombre, comptait sur le courage de ses soldats, qui paraissaient déterminés à périr plutôt que de céder et qui demandaient avec ardeur qu'on les menât à l'ennemi. L'événement justifia ses vœux et son espérance. La bataille se donna; les Carthaginois furent mis en déroute. Il y eut, de leur côté, plus de 40,000 hommes tués, parmi lesquels il se trouva 5,000 citoyens de Carthage. Leur camp fut pris, et l'on y trouva des richesses immenses; on fit aussi un grand nombre de prisonniers.

Timoléon, avec les nouvelles de sa victoire, envoya à Corinthe les plus belles armes qui se trouvèrent parmi le butin. Après cela, laissant dans le pays ennemi les troupes étrangères, pour achever de piller et de ravager toutes les terres des Carthaginois, il s'en retourna à Syracuse. En arrivant, il expulsa de la Sicile les 1,000 soldats qui l'avaient abandonné en chemin, et les fit sortir de Syracuse avant le coucher du soleil, sans en tirer d'autre vengeance. Cette victoire ayant été suivie de la prise de plusieurs villes, les Carthaginois demandèrent la paix.

Autant les apparences du succès les rendaient prompts à faire de grands efforts, autant une adver-

sité imprévue les jetait dans le découragement, leur faisait perdre de vue tout d'un coup leurs ressources, et leur inspirait la bassesse d'aller demander quartier à des ennemis peu considérables, et d'en accepter sans honte les conditions les plus dures et les plus humiliantes. Celles qu'on leur imposa ici, en leur accordant la paix, furent : « qu'ils ne tiendraient que les terres qui étaient au delà du fleuve Halycus, non loin d'Agrigente; qu'ils laisseraient à tous ceux du pays la liberté d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles et leurs biens, et qu'ils ne conserveraient avec les tyrans ni alliance ni intelligence. »

C'est à peu près vers ce temps qu'effrayés des immenses progrès d'Alexandre le Grand et craignant qu'il ne voulût joindre l'Afrique à sa conquête de la Perse, ils envoyèrent pour épier ses projets Amilcar, surnommé Rhodanus, homme d'une sagacité et d'une éloquence remarquables. La prise de Tyr, leur mère-patrie; la fondation d'Alexandrie, rivale de Carthage, sur les confins de l'Afrique et de l'Égypte; enfin, le bonheur d'Alexandre, dont la fortune et l'ambition étaient sans bornes, tout concourait à augmenter leurs craintes. Amilcar, ayant obtenu, par l'entremise de Parménion, une audience d'Alexandre, lui dit que, chassé de sa patrie, il venait se réfugier vers lui et lui offrir ses services. Il pénétra ainsi les projets du prince et en rendit compte à ses concitoyens sur des tablettes de bois enduites d'une couche de cire unie. Mais lorsqu'après la mort d'Alexandre, Amilcar revint

dans sa patrie, ses ingrats concitoyens, sous prétexte qu'il avait vendu la ville au roi, poussèrent la cruauté et la haine jusqu'à le faire périr.

S'ils n'étaient pas menacés du côté d'Alexandre, un ennemi plus voisin allait bientôt les attaquer. Agathocle était alors maître de Syracuse. Fils d'un potier de Sicile, il y avait d'abord été brigand. S'étant retiré à Syracuse, où il avait reçu le droit de cité, il y fut longtemps sans crédit. Enfin, il s'enrôla comme simple soldat, et, aussi turbulent alors qu'il avait été débauché, on le vit résolu à tout oser. Il était brave et éloquent; aussi devint-il bientôt centurion, puis tribun militaire. Dès sa première campagne contre les Etnéens, il donna aux Syracusains d'éclatants témoignages de ses talents; dans la seconde contre les Campaniens, il fit concevoir de si hautes espérances, qu'il fut nommé général à la mort de Damascon, dont il épousa la veuve. Non content de cette transition subite de la misère à l'opulence, il se fit pirate contre sa patrie. Sauvé par la discrétion de ceux qu'il s'était associés et qui résistèrent à la torture, il tenta deux fois d'asservir Syracuse, et deux fois il fut exilé.

Dès lors son audace ne connut plus de ménagements. Il rassembla quelques soldats mécontents, des mercenaires et des hommes perdus comme lui, et à leur tête il osa s'emparer de Léontium et assiéger Syracuse, sa patrie. Appelé au secours de cette ville, Amilcar, général des Carthaginois, oubliant ses inimitiés, lui envoya un renfort. Comme la défense était

plus vive que l'attaque, Agathocle députa vers Amilcar pour le supplier d'être l'arbitre de la paix entre lui et les Syracusains, s'engageant à reconnaître dans l'occasion l'importance de ce bienfait. Confiant dans cette promesse, et craignant, d'ailleurs, la puissance d'Agathocle, Amilcar fit alliance avec lui, afin d'en obtenir, pour accroître son propre pouvoir à Carthage, le même secours qu'il lui prêterait contre les Syracusains; et non-seulement il lui ménagea la paix, mais il le fit nommer préteur. Agathocle jura à Amilcar d'être fidèle à Carthage, reçut de lui 5,000 Africains, et mit à mort les principaux Syracusains. Sous prétexte de donner une forme au gouvernement, il convoqua le peuple au théâtre, après avoir assemblé d'abord le sénat au gymnase, comme pour régler quelques préliminaires; puis, mettant ses troupes en mouvement, il cerna le peuple, massacra les sénateurs, et couronna son œuvre par l'assassinat des plus riches et des plus entreprenants parmi les plébéiens.

Levant alors des soldats, il en forma une armée avec laquelle il tombe à l'improviste sur les villes voisines. D'accord avec Amilcar, il harcèle sans pitié les alliés de Carthage, où ceux-ci envoient des députés pour se plaindre moins d'Agathocle que d'Amilcar. Ils disent « que le premier est un usurpateur et un tyran, et le second un traître qui, en vertu d'une convention expresse, livre à leur plus cruel ennemi la fortune des alliés; qui, après lui avoir donné pour gage de son

alliance Syracuse, l'éternelle ennemie de Carthage et la rivale de sa puissance, lui a cédé au même titre les villes alliées; qu'en conséquence, ils déclarent que cette trahison retombera sur les Carthaginois eux-mêmes, lesquels s'apercevront bientôt de ses funestes résultats en Afrique aussi bien qu'en Sicile. » Ces plaintes irritèrent le sénat contre Amilcar. Cependant, comme ce dernier était à la tête de l'armée, on délibéra secrètement, et les votes, avant d'être dépouillés, furent placés dans une urne et scellés, jusqu'à ce que l'autre Amilcar, fils de Giscon, fût revenu de la Sicile. Mais cette délibération secrète, ces suffrages mystérieux devinrent inutiles par la mort d'Amilcar. Le destin sauva celui que ses concitoyens avaient injustement condamné sans l'entendre. Agathocle prit prétexte de ce jugement pour faire la guerre aux Carthaginois. Vaincu dans une première bataille par Amilcar, fils de Giscon, il rentra à Syracuse, pour y lever des troupes plus nombreuses et réparer son échec. Mais, à la seconde bataille, il ne fut pas plus heureux.

Les Carthaginois vainqueurs assiègent Syracuse. Agathocle, se voyant inférieur en forces et sans matériel suffisant pour soutenir un siège, abandonné, d'ailleurs, par ses alliés, que ses rigueurs avaient offensés, résolut de porter la guerre en Afrique. Merveilleuse audace d'un homme qui, ne pouvant lutter dans sa propre ville contre son ennemi, va l'attaquer dans ses foyers, et qui, vaincu, insulte à son vainqueur! Le se-

cret dont il couvrit son projet ne fut pas moins surprenant. Il se contenta de dire au peuple « qu'il avait trouvé le chemin de la victoire; que maintenant il n'était besoin de courage que pour un siège de peu de durée, qu'au reste, si quelqu'un était mécontent de la situation des affaires, il était libre de se retirer. » Seize cents citoyens quittèrent Syracuse; il fournit aux autres les armes et les vivres nécessaires à la défense de la ville, et n'emporta avec lui que 50 talents pour les dépenses urgentes, aimant mieux prendre le surplus chez ses ennemis que chez ses alliés. Il affranchit tous les esclaves en âge de porter les armes, leur fit prêter serment, et les embarqua avec la plus grande partie de son armée, persuadé qu'ainsi confondus, ces hommes de différentes conditions rivaliseraient de courage. Le reste fut laissé pour défendre le pays.

La septième année de son règne, il partit, accompagné de ses deux fils, Archagathe et Héraclide, déjà dans l'adolescence, et fit voile vers l'Afrique, sans qu'aucun de ses soldats sût où il les menait. Tous croyaient aller faire la piraterie en Italie ou en Sardaigne. Il les débarqua sur les côtes d'Afrique, et leur révéla ses projets. Il leur exposa d'abord la situation de Syracuse. « Cette ville, dit-il, ne peut plus être sauvée qu'en faisant à l'ennemi le mal qu'elle souffre elle-même. Autre chose est de faire la guerre au dedans, autre chose est de la faire au dehors; au dedans, il ne faut compter, pour se défendre, que sur soi-

même; mais au dehors on fait servir contre l'ennemi ses propres forces, ses alliés qui l'abandonnent, impatients d'un joug trop longtemps souffert et comptant sur l'étranger pour se délivrer. En outre, les villes, les châteaux de l'Afrique, n'étant ni fortifiés, ni sur des hauteurs, mais en rase campagne et ouverts de tous côtés, seront aisément entraînés dans notre parti par la crainte d'être saccagés. La guerre sortira plus menaçante pour les Carthaginois de l'Afrique que de la Sicile; on s'unira de toutes parts contre une ville qui n'a guère pour appui que son nom. La frayeur subite des Carthaginois, leur étonnement de tant d'audace, n'aideront pas médiocrement à les vaincre; l'incendie des campagnes, le pillage des châteaux et des villes qui résisteront, le siège de Carthage elle-même, leur apprendront que s'ils attaquent autrui, on peut user envers eux de représailles. Ainsi, non-seulement ils peuvent être vaincus, mais la Sicile peut être délivrée; car, se voyant assiégés chez eux, ils ne s'arrêteront pas plus longtemps à assiéger Syracuse. Jamais il n'y eut perspective de guerre plus facile, ni de butin plus abondant; car, une fois Carthage prise, l'Afrique entière et la Sicile deviennent le prix des vainqueurs. La gloire d'une si légitime entreprise grandira d'âge en âge, et triomphera du temps et de l'oubli; on citera les Syracusains comme les seuls, entre tous les peuples, qui aient porté chez l'ennemi la guerre qu'ils ne pouvaient soutenir chez eux. Il nous faut donc marcher en avant avec courage et gaieté, nulle guerre

ne devant nous combler de plus de biens, si nous sommes vainqueurs; de plus de gloire, si nous sommes vaincus. »

Ces exhortations animaient les soldats, lorsque, chemin faisant, une éclipse de soleil les frappa d'une terreur superstitieuse. Le roi leur donna les raisons de ce phénomène, affirmant que si ce prodige eût précédé l'embarquement, c'eût été pour eux une menace, mais qu'étant arrivé au départ, cela regardait ceux qu'ils allaient combattre; que les éclipses, événements d'ailleurs naturels, étant toujours suivies de quelques révolutions politiques, ce signe leur promettait infailliblement que la grande prospérité de Carthage allait avoir un terme, aussi bien que leurs propres revers.

Voyant ses soldats bien disposés, il exécuta presque dans le même temps une seconde entreprise encore plus hardie et plus hasardeuse que n'avait été la première, par laquelle ils les avait transportés en Afrique: il brûla entièrement la flotte qui les y avait amenés. Plusieurs raisons le déterminèrent à prendre ce parti extrême. Il n'y avait en Afrique aucun bon port où il pût mettre ses vaisseaux en sûreté; les Carthaginois, étant maîtres de la mer, n'auraient pas manqué de venir bientôt s'emparer de sa flotte; s'il avait laissé tout ce qu'il fallait de troupes pour la défendre, il aurait trop affaibli son armée, d'ailleurs assez médiocre; enfin, il voulait mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de mourir.

Agathocle ne laissa pas aux soldats le temps de réfléchir. Il les mena sur-le-champ vers une place qu'on appelait la Grande-Ville, qui était du domaine de Carthage. Le pays qui y conduisait était le lieu le plus délicieux et le plus agréable à la vue. On voyait de tous côtés de vastes prairies, entrecoupées de ruisseaux limpides et couvertes de toutes sortes de troupeaux, des maisons de campagne bâties avec une magnificence extraordinaire, de belles avenues plantées d'oliviers et d'autres arbres fruitiers de toute espèce, des jardins d'une vaste étendue et entretenus avec un soin et une propreté admirables. Cette vue ranima les soldats; ils arrivèrent pleins de courage à la Grande-Ville, qu'ils emportèrent d'emblée, et s'y enrichirent du butin qui leur fut abandonné. Tunis ne fit pas plus de résistance.

L'alarme fut grande à Carthage quand on apprit que l'ennemi était dans le pays et avançait à grandes journées vers la ville. L'arrivée d'Agathocle fit conclure que les armées carthaginoises avaient été défaites devant Syracuse, et leur flotte entièrement dissipée. Le peuple courut en désordre dans la place publique; le sénat s'assembla à la hâte pour délibérer sur les moyens de sauver la ville. Il n'y avait point de troupes sur pied qu'on pût opposer à l'ennemi, et le danger pressant ne permettait pas d'attendre celles qu'on pourrait lever à la campagne et chez les alliés. Il fut donc résolu, après bien des avis, d'armer les citoyens. Le nombre des troupes monta à 40,000 hommes d'in-

fanterie, 1,000 chevaux et 2,000 chariots armés en guerre. On en donna le commandement à Hannon et à Bomilcar, quoiqu'ils fussent divisés entre eux par des intérêts de famille. Ils marchèrent aussitôt à l'ennemi, et, l'ayant atteint, rangèrent leur armée en bataille. Les troupes d'Agathocle ne montaient qu'à 15 ou 14,000 hommes. On donna le signal; le combat fut très-rude. Hannon, avec sa cohorte sacrée (c'était l'élite des troupes carthaginoises), soutint longtemps les Grecs et les enfonça même quelquefois; mais enfin, accablé d'une grêle de pierres et percé de coups, il tomba mort. Bomilcar fut suivi du reste de l'armée, qui se vit obligée de céder malgré elle. Agathocle, après l'avoir poursuivie pendant quelque temps, revint sur ses pas et pilla le camp des Carthaginois. On y trouva vingt mille paires de menottes, dont ils s'étaient fournis, comptant qu'ils feraient beaucoup de prisonniers. Le fruit de la victoire fut la prise d'un grand nombre de places et la révolte de plusieurs habitants du pays, qui se joignirent au vainqueur.

Pendant que les Carthaginois étaient ainsi pressés par leurs ennemis, ils reçurent une ambassade de Tyr, qui implorait leur secours contre Alexandre le Grand. Ne pouvant secourir cette ville, ils députèrent vers elle trente de leurs principaux citoyens, pour lui exprimer tous leurs regrets de ne pouvoir lui envoyer des troupes. Les Tyriens remirent entre les mains de ces députés leurs femmes, leurs enfants et tous les vieillards de la ville. Carthage reçut cette troupe dé-

solée avec toutes les marques possibles d'amitié et rendit à des hôtes si chers et si dignes de compassion tous les services qu'ils auraient pu attendre des pères les plus affectueux et des mères les plus tendres.

Elle songea en même temps à chercher un remède aux maux dont elle était elle-même accablée. On avait négligé depuis quelque temps d'envoyer à Tyr, selon l'usage, la dîme de tous les revenus de la république, et d'en faire une offrande à Hercule, le patron et le protecteur des deux villes. Pour expier cette mauvaise foi et cette sacrilège avarice, on envoya à Tyr un grand nombre de présents et de petites chapelles des dieux toutes d'or, dont le prix montait à une grande somme.

Une superstition inhumaine causa aussi de grands scrupules. Anciennement on immolait à Saturne les enfants des meilleures maisons de Carthage. Ils se reprochèrent d'avoir manqué de rendre à cette divinité tous les honneurs qu'ils lui croyaient dus, et d'avoir usé de fraude et de mauvaise foi à son égard, en offrant, à la place des enfants de qualité, d'autres enfants de pauvres ou d'esclaves qu'on achetait dans cette vue. Pour expier une si étrange impiété, on immola à ce dieu sanguinaire 200 enfants tirés des plus nobles maisons de la ville; et plus de 500 personnes, qui se sentaient coupables d'un crime si affreux, s'offrirent elles-mêmes en sacrifice pour éteindre par leur sang la colère des dieux.

Après ces expiations, on dépêcha vers Amilcar en

Sicile, pour lui porter des nouvelles de ce qui était arrivé en Afrique et le presser d'envoyer du secours. Ce chef carthaginois donna ordre aux députés de garder un profond silence sur la victoire d'Agathocle, et répondit un bruit tout contraire, assurant que ce général avait été entièrement défait avec toutes ses troupes et que sa flotte avait été prise par les Carthaginois; et pour confirmer ce bruit, il montrait les ferrements des vaisseaux qu'on avait eu soin de lui envoyer. On ne douta point dans la ville que cette nouvelle ne fût vraie. Le plus grand nombre songeaient déjà à se rendre et à capituler, lorsqu'une galère à trente rames, qu'Agathocle avait fait construire à la hâte, arriva dans le port et parvint, non sans peine et sans danger, jusqu'aux assiégés. La nouvelle de la victoire d'Agathocle se répandit bientôt dans la ville, et rendit la joie et le courage à tous les habitants. Amilcar fit un dernier effort pour emporter la ville d'assaut. Repoussé avec perte, il leva le siège et envoya à sa patrie 5,000 hommes de secours. Quelque temps après, il reprit le siège et crut surprendre les Syracusains en les attaquant de nuit; mais son dessein fut découvert, et il tomba vif entre les mains de ses ennemis, qui lui firent souffrir les derniers supplices. Sa tête fut envoyée sur-le-champ à Agathocle, qui, s'approchant aussitôt du camp des ennemis, y répandit une consternation générale en leur montrant la tête d'Amilcar, qui leur marquait en quel état étaient leurs affaires en Sicile.

Les Carthaginois furent abandonnés non-seulement par les villes tributaires, mais aussi par les rois leurs alliés, qui ne réglaient pas leur amitié sur la bonne foi, mais sur la fortune. L'un d'eux, Opheltas, roi de Cyrène, plein du téméraire espoir de soumettre l'Afrique, avait fait, par ses ambassadeurs, un traité d'alliance avec Agathocle, promettant qu'après la défaite des Carthaginois, il lui céderait la Sicile et garderait l'empire de l'Afrique. Il vint donc avec une puissante armée se joindre à Agathocle, qui le caressa, le flatta jusqu'à s'humilier devant lui, l'invita souvent à sa table, lui fit adopter un de ses fils, et finit par l'assassiner. Après s'être emparé de son armée, Agathocle recommença l'attaque contre les Carthaginois, qui avaient réuni toutes leurs forces, et gagna sur eux une bataille sanglante.

Agathocle, après avoir ruiné la puissance carthaginoise en Afrique, laissa l'armée à son fils Archagathe et passa en Sicile, persuadé que ses succès en Afrique seraient nuls, si le siège de Syracuse durait plus longtemps; car, depuis la mort d'Amilcar, fils de Giskon, les Carthaginois avaient envoyé contre cette ville de nouvelles forces. A peine fut-il arrivé en Sicile, que toutes les villes où s'était répandu le bruit de ses exploits se rendirent à l'envi; il en chassa de toutes parts les Carthaginois, et fut bientôt maître de l'île entière. Il retourna ensuite en Afrique, où ses troupes s'étaient mutinées, parce que son fils avait ajourné le paiement de leur solde jusqu'à son retour. Il les ras-

semble, leur adresse des paroles de douceur et les calme, en leur disant « que ce n'est pas à lui qu'ils ont à réclamer leur solde, mais qu'ils doivent l'attendre de l'ennemi; que le butin leur sera commun comme la victoire, qu'ils l'aident seulement à faire la guerre; car ils savent que la prise de Carthage comblera les désirs de tous. » La révolte s'apaise, il marche à l'ennemi; mais, ayant imprudemment engagé la bataille, il perd la plus grande partie de ses troupes. Craignant les reproches de ses soldats exaspérés, il s'enfuit du camp au milieu de la nuit, avec son fils Archagathe. Les soldats voulaient le poursuivre; mais, arrêtés par les Numides, ils rentrent dans leur camp, non sans avoir pris toutefois et amené Archagathe, que l'obscurité avait séparé de son père. Pour Agathocle, il retourne à Syracuse sur les mêmes vaisseaux et avec les mêmes pilotes qui l'avaient ramené de Sicile. Rare exemple de lâcheté qu'un roi délaissant son armée, qu'un père trahissant ses enfants! Ses soldats, après son départ, se rendent. Lui-même, après une tentative d'expédition en Italie, est forcé de retourner en Sicile par une maladie violente qui, embrassant tout le corps, verse une humeur pestilentielle dans ses nerfs et semble disjoindre ses membres. Pendant qu'on désespère de sa vie, la guerre éclate entre son fils et son petit-fils, qui revendiquent sa couronne comme s'il était déjà mort. Le fils est tué, et le petit-fils se fait roi. Agathocle, voyant croître et s'aigrir l'un par l'autre sa maladie et son

chagrin, et perdant d'ailleurs toute espérance, fait embarquer sa femme Texena avec deux petits enfants qu'il avait d'elle, ses trésors, ses domestiques, ses ornements royaux, et les envoie en Égypte, patrie de Texena. Il craignait pour sa famille l'homme qui lui avait ravi son royaume.

Le moment de la séparation fut pénible. Ceux-là déploraient la mort prochaine d'un père; celui-ci, l'exil de ses enfants; ceux-là, l'isolement, après leur fuite, d'un père, d'un vieillard expirant; celui-ci, l'indigence de ses enfants nés avec l'espérance d'une couronne. Les témoins de ce cruel départ faisaient retentir le palais de leurs gémissements. Enfin la nécessité de partir mit un terme à ses larmes, et la mort du roi suivit de près l'éloignement de sa famille.

Les Carthaginois, instruits de ce qui se passe en Sicile, et pensant y trouver une occasion de se rendre maîtres de l'île entière, y débarquent avec de grandes forces et s'emparent de plusieurs villes.

C'est alors que les Romains, à qui les desseins ambitieux de Pyrrhus n'étaient pas inconnus, renouvelèrent, pour se fortifier contre les entreprises qu'il pourrait faire en Italie, leurs traités avec les Carthaginois, qui, de leur côté, ne craignaient pas moins qu'il ne passât en Sicile. C'était le quatrième traité de Carthage avec Rome; car, outre les deux déjà cités, un troisième avait encore été conclu vers l'an 506. Voici comme Polybe le rapporte. « Le dernier traité que Carthage et Rome firent entre elles est de l'époque où

Pyrrhus descendit en Italie, quelque temps avant la guerre de Sicile. Dans ce traité, toutes les clauses antérieures furent respectées. On y ajouta seulement quelques conditions nouvelles : — Si l'une ou l'autre république fait alliance par écrit avec Pyrrhus, ce ne sera qu'à la condition que les deux pays auront le droit de se secourir en cas d'invasion, quel que soit le peuple qui ait besoin de secours. Les Carthaginois fourniront la flotte pour le combat et pour le transport, mais la solde sera payée par chaque république à ses soldats. Les Carthaginois prêteront assistance aux Romains, même sur mer, s'il est utile. Les équipages ne seront pas contraints de quitter leurs vaisseaux malgré eux. »

La prévoyance des Romains n'avait pas été vaine. Pyrrhus tourna, en effet, ses armes contre l'Italie et y remporta plusieurs victoires. Les Carthaginois, en conséquence du dernier traité, se crurent obligés alors de secourir les Romains et leur envoyèrent une flotte de vingt-six vaisseaux commandée par Magon. Le sénat romain témoigna sa reconnaissance pour la bonne volonté de ses alliés; mais, pour le présent, il n'accepta point leur secours.

Magon, quelques jours après, se transporta près de Pyrrhus, sous prétexte de pacifier ses différends au nom des Carthaginois, mais en effet pour sonder ses desseins au sujet de la Sicile, où le bruit commun était qu'il avait résolu de passer. On craignait également à Carthage que Pyrrhus ou les Romains ne prissent con-

naissance des affaires de cette île, et n'y fissent passer des troupes.

En effet, les Syracusains, assiégés depuis quelque temps par les Carthaginois, avaient envoyé députés sur députés vers Pyrrhus pour le presser de venir à leur secours. Ce prince avait une raison particulière de prendre les intérêts de Syracuse; car il avait épousé Lanassa, fille d'Agathocle, dont il avait eu un fils, nommé Alexandre. Il partit enfin de Tarente, passa le détroit et entra en Sicile. Ses conquêtes d'abord y furent si rapides, qu'il ne resta aux Carthaginois dans toute l'île que la ville de Lilybée. Il en forma le siège, mais il fut bientôt obligé de le lever, tant il y trouva de résistance; et d'ailleurs on le pressait de retourner en Italie, où sa présence était absolument nécessaire. Elle ne l'était pas moins en Sicile, et, dès qu'il en fut sorti, elle retourna à ses anciens maîtres. Ainsi il perdit cette île avec autant de rapidité qu'il l'avait conquise. Quand il se fut embarqué, tournant les yeux vers la Sicile : « O le beau champ de bataille, dit-il à ceux qui étaient autour de lui, que nous laissons là aux Carthaginois ! Quelle belle palestres ! »

Le mot était beau. En effet, la Sicile fut comme une palestres où les Carthaginois et les Romains s'exercèrent dans le métier de la guerre, et semblèrent, pendant plusieurs années, lutter comme dans une arène les uns contre les autres.

IV.

Rome jusqu'à sa lutte contre Carthage. — Comparaison entre ces deux villes.

Comment Rome s'était-elle préparée, de son côté, à cette guerre qui allait commencer? C'est ce que nous devons montrer rapidement.

Fondée depuis 753, elle avait déjà passé les deux premières périodes de sa longue et glorieuse existence : la première, de 753 à 509, comprenant l'histoire traditionnelle des rois; la deuxième, de 509 à 265, comprenant, à l'intérieur, l'organisation de la république; à l'extérieur, outre les guerres contre les Gaulois, la conquête de l'Italie péninsulaire.

Après avoir raconté l'histoire des rois (753-509), voici comme la résume un historien romain, Florus :

« Telle est l'enfance du peuple romain, à l'envisager comme un seul homme. Ce temps s'écoula sous sept rois, dont le génie, par une sorte d'heureuse fatalité, fut approprié aux besoins et aux intérêts de l'État. En effet, quel esprit plus ardent que celui de Romulus? Il fallait un tel homme pour saisir la royauté. Quel prince plus religieux que Numa? Les circonstances demandaient un roi de ce caractère pour adoucir un peuple farouche par la crainte de la divinité. Et Tullus, le créateur de l'art militaire, combien n'était-il pas nécessaire à ces âmes belliqueuses, pour discipliner leur courage! Ancus, né avec le goût des constructions, donna à la ville une colonie pour son agrandissement, un mur pour sa défense, un port pour faciliter les communications. Quant aux insignes et aux ornements introduits par le premier Tarquin, combien n'ajoutèrent-ils point, par les dehors seuls, à la dignité du peuple-roi! Le dénombrement de Servius apprit à la république à se connaître elle-même. Enfin l'odieuse tyrannie de Tarquin le Superbe fut de quelque utilité. Que dis-je? Soulevant le peuple contre une domination injurieuse et l'enflammant de l'amour de la liberté, elle fut pour lui le plus grand des bienfaits. »

Libres désormais, les Romains prirent les armes contre les ennemis du dehors, d'abord pour la défense de leur liberté, puis successivement pour leurs limites, pour leurs alliés, pour la gloire et pour l'empire, contre les éternelles attaques des nations voisines. Sans ter-

ritoire qu'ils pussent appeler le sol de la patrie, trouvant la guerre au sortir de leurs murs, placés entre le Latium et l'Étrurie comme entre deux chemins qui les menaient au combat, par toutes leurs portes ils allaient à l'ennemi. Mais toujours s'avancant de proche en proche, on les vit, par des invasions graduelles et par un entraînement irrésistible, ranger enfin sous leurs lois toute l'Italie. Ils vainquirent en effet, d'abord l'Italie du nord, dans les guerres contre les Gaulois, l'Italie du centre dans la guerre du Samnium, l'Italie du sud dans la guerre de Pyrrhus.

En même temps, à l'intérieur, les deux ordres plébéien et patricien donnaient au monde l'exemple du plus beau développement politique que présente l'histoire. Ces luttes intestines durèrent plus d'un siècle et demi. Rendons cependant hommage à cette grande aristocratie romaine qui eut une si admirable entente des nécessités politiques, et qui jamais, dans ces premiers siècles, ne ferma son livre d'or. A tous les pas que le peuple voulut faire en avant, elle l'arrêta, il est vrai, mais pour le forcer à se rendre plus digne de la victoire. Chaque fois, après une résistance habilement calculée pour opposer au torrent populaire une digue qui amortît sa force sans l'exciter, les patriciens cédaient; et comme une vaillante armée qui jamais ne se laisse rompre, ils reculaient, mais pour prendre sur un autre point une forte défensive. Ainsi s'éternisa cette guerre intérieure qui forma le peuple romain et prépara ses glorieux succès, les luttes politiques étant

la vie et la force des États libres. Les plébéiens, en effet, y prirent l'habitude de la discipline et de la constance, la connaissance des affaires, le sentiment des intérêts généraux; et dans la liberté conquise, ils trouvèrent le respect de soi-même, commencement de toutes les vertus; dans l'égalité civile et politique, le dévouement pour la patrie, source de toutes les grandes actions.

Si le peuple allait trop loin, un apologue suffisait dans ces heureux temps pour le rappeler à la raison. Nous avons encore celui de Ménénius Agrippa. « Un jour, dit-il, les membres conspirèrent contre l'estomac, se plaignant que lui seul fût oisif, tandis qu'ils avaient tous des fonctions à remplir. Mais devenus languissants et débiles après ce divorce funeste, ils se hâtèrent de faire la paix, ayant senti qu'ils devaient au travail de l'estomac le sang qui, formé du suc des aliments, se répandait ensuite dans leurs veines. »

Tel fut le peuple romain dans la guerre et dans la paix, au dedans et au dehors, pendant la ferveur orageuse de son adolescence, c'est-à-dire pendant le second âge de sa vie, intervalle pendant lequel ses armes soumièrent toute l'Italie, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. L'Italie était domptée et soumise. Brillant de vigueur et de jeunesse, il peut désormais embrasser l'univers. Aussi, par une étonnante destinée, ce même peuple qui, pendant près de cinq siècles, avait lutté contre ses voisins, tant il était difficile de donner un maître à l'Italie, n'emploie que les

deux cents années suivantes pour promener la guerre et la victoire dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique et le monde entier.

Carthage avait pour elle son heureuse situation entre trois continents; mais la position de Rome avait aussi ses avantages. C'est entre les vastes plaines du Latium et de l'Étrurie, au-dessous des montagnes de la Sabine, que s'était élevée la ville éternelle, à vingt kilomètres de la mer, aux bords du Tibre, le plus grand des fleuves de l'Italie péninsulaire, et sur sept collines de facile défense. Au nord et au sud, de riches contrées invitaient au pillage; à l'est, d'intrépides montagnards devaient recruter l'armée ou la rendre invincible en l'exerçant par des attaques peu dangereuses, mais continuelles. Placée sur la limite de trois civilisations et de trois langues, entre les Rasènes de l'Étrurie, les Ausones du Latium, les Sabelliens de la Sabine, Rome se trouva, autant par sa situation que par la volonté de son fondateur, le plus grand asile des populations italiennes. Elle fut la ville de la guerre; car tout autour d'elle étaient des étrangers, des ennemis; la cité riche en hommes, et aux mœurs sévères, à la vie frugale et laborieuse; car son aride territoire ne donnait rien que par un rude travail, qui, pendant six cents ans, éloigna la mollesse. Assez près de la mer pour la connaître et ne la point redouter, assez loin pour n'avoir rien à craindre des pirates grecs, volsques ou étrusques, elle n'était ni Sparte ni Athènes, ni exclusivement maritime, ni exclusivement continen-

tale. Voisins à la fois des montagnes, des plaines et de la côte, les Romains ne devaient ressembler ni aux pâtres, ni aux laboureurs, ni aux marins, mais avoir en eux ces trois caractères des populations italiennes et en réunir tous les avantages.

« Placez Rome sur un autre point de l'Italie, dit Cicéron, et sa domination devient à peu près impossible. »

Aux avantages de sa position joignons ceux de son origine. On trouve dans Plutarque cette belle et expressive légende : « Romulus, dit-il, appela de l'Étrurie des hommes qui lui enseignèrent les cérémonies saintes et les formules sacrées. Ils creusèrent un fossé autour du comitium, et chacun des citoyens de la nouvelle ville y jeta une poignée de terre apportée de son pays natal; puis on mêla le tout et on donna au fossé, comme à l'univers, le nom de monde. » C'est là une fidèle image de ce mélange de tous les hommes et de toutes les choses de l'Italie qui s'opéra au sein même de Rome, étrusque par les costumes, les fêtes, l'art augural et le caractère sacré de la propriété, latine par la langue, sabellienne par les mœurs et l'esprit guerrier. L'Italie avait été le commun refuge des fugitifs du monde ancien : Pélasges et Illyriens, Grecs et Ibères, Celtes et Rhétiens, tous y étaient accourus. Rome, à son tour, fut l'asile de toutes les races et de toutes les civilisations italiennes.

En résumé, matériellement les deux villes rivales étaient dans une position à se disputer longtemps la

victoire. Mais c'est dans leur caractère et dans leur constitution qu'il convient de chercher les causes du succès de Rome.

A Rome, de ces longues luttes entre les patriciens et les plébéiens, sortit cette constitution qu'ont admirée Polybe, Machiavel et Montesquieu. Alors il y eut, par le consulat, unité dans le commandement; par le sénat, expérience dans le conseil; par le peuple, force dans l'action. Ces trois pouvoirs se contenant mutuellement dans de justes limites, toutes les forces de l'État, longtemps tournées les unes contre les autres, avaient enfin trouvé un heureux équilibre qui les faisait toutes concourir, avec une irrésistible puissance, vers un but commun, la grandeur de la république.

A Carthage, que trouvons-nous? Un sénat, une assemblée générale et des suffètes. C'était une constitution mêlée de royauté, d'aristocratie et de démocratie, mais sans qu'il y eût entre ces pouvoirs l'équilibre qui fait seul l'excellence de ces sortes de gouvernements. Deux suffètes, choisis dans des familles privilégiées, étaient les premiers magistrats de la république. Après eux venait le sénat, où toutes les grandes familles avaient des représentants. Mais pour faciliter l'action du gouvernement en la concentrant, on avait tiré du sénat le conseil des centumvirs. Ceux-ci usurpèrent peu à peu le pouvoir; et les suffètes, autrefois nommés à vie, maintenant annuels et privés du commandement des troupes, ne furent plus que les présidents de ce conseil. Les centumvirs pouvaient

appeler les généraux à leur rendre compte; ils se servirent de ce droit pour mettre l'armée dans leur dépendance. Avec le temps, les autres magistrats et le sénat lui-même se trouvèrent soumis à leur contrôle. Mais la populace, si nombreuse dans les grandes villes marchandes, ne devait pas toujours consentir à cette usurpation. Les guerres contre Rome développèrent l'élément démocratique. « Chez les Carthaginois, dit Polybe, avant la seconde guerre punique, c'était le peuple qui dominait dans les délibérations; à Rome, c'était le sénat. »

Sans se perdre dans des considérations abstraites, ce qui prouve l'imperfection de cette constitution, ce sont les fréquentes révoltes contre elle. De 880 à 480, Malée avait déjà tenté de s'emparer de la souveraineté; c'est même à cette occasion que, pour se soustraire au despotisme militaire, on avait créé le conseil des centumvirs, dont le pouvoir devait aussi dégénérer bientôt en un vrai despotisme. De 480 à 264, deux autres tentatives furent faites, la première par Hannon (540), la seconde par Bomilcar (508). Elles échouèrent, mais elles ne furent réprimées que par des cruautés qui étaient elles-mêmes un signe de décadence.

De 264 à 146, ce gouvernement fut encore deux fois altéré. D'abord, au temps de la première guerre punique, par la famille Barca, qui s'appuya sur l'assemblée générale et voulut se créer une principauté indépendante en Espagne pour renverser le sénat. Ce

fut le motif de la rivalité des Hannon et des Barca, les premiers empêchant qu'on envoyât des secours à Annibal, qui travaillait en réalité contre l'aristocratie, rivalité funeste si bien jugée par Montesquieu dans ces quelques lignes : « De deux factions qui régnaient à Carthage, l'une voulait toujours la paix, et l'autre, toujours la guerre; de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une ni d'y bien faire l'autre.

La seconde altération eut lieu après la défaite de Zama. Annibal, nommé suffète, entreprit une guerre directe contre le sénat. Il attaqua ce que Tite-Live appelle l'ordre des juges, les 104 sénateurs dont parle Aristote, qui joignaient une autorité judiciaire à leurs fonctions politiques, et qui, d'annuels qu'ils étaient à l'origine, s'étaient rendus perpétuels. Il porta la question devant l'assemblée générale, fit décider que leur charge serait annuelle, et qu'ils seraient tenus de rendre compte de leur gestion financière, nécessité à laquelle ils s'étaient illégalement soustraits. Ainsi, cette constitution flottante et incertaine passait d'une aristocratie oligarchique à un gouvernement oligarchique et militaire.

Aristote avait, d'ailleurs, signalé à Carthage deux défauts qui ne se trouvaient pas dans le gouvernement romain, la vénalité et le cumul des charges. Il regardait le cumul comme très-préjudiciable au bien public. « En effet, dit-il, lorsqu'un homme n'est chargé que d'un seul emploi, il est beaucoup plus en état de s'en bien acquitter, les affaires pour lors étant examinées

avec plus de soin et expédiées avec plus de promptitude. On ne voit pas que, ni dans les troupes ni dans la marine, en en use de la sorte : un même officier ne commande pas deux corps différents, un même pilote ne conduit pas deux vaisseaux. D'ailleurs, le bien de l'État demande que, pour exciter de l'émulation parmi les gens de mérite, les charges et les faveurs soient partagées. Si on les accumule sur le même sujet, souvent elles produisent en lui une sorte d'éblouissement par une distinction si marquée et excitent toujours dans les autres la jalousie, les mécontentements, les murmures. »

Si nous passons du gouvernement central au gouvernement local, nous trouvons les mêmes différences. C'étaient des citoyens romains que Rome envoyait dans les colonies; ils y demeuraient, elle les y attachait par la possession de l'empire, et ils étaient pour elle comme autant de garnisons et de places avancées. Aussi Pyrrhus, Annibal lui-même, ne purent-ils les entraîner à se tourner contre leur métropole. Carthage avait aussi beaucoup de colonies; c'était un moyen pour le sénat de s'attacher le peuple en lui assurant une vie abondante dans ces établissements lointains. Mais quel était le résultat pour les colonies elles-mêmes? Les Carthaginois qu'on y envoyait s'empressaient de s'enrichir pour venir jouir à Carthage de leur opulence. De là, pour faire cette rapide fortune, des vols, des spoliations, des cruautés de toute nature, et par suite une haine profonde que les colonies et

les villes sujettes nourrissaient contre leurs oppresseurs. Aussi le premier ennemi qui débarquait en Afrique, Agathocle, Régulus, Scipion, réduisait l'empire carthaginois aux murs de sa capitale. Régulus, en quelques semaines, recevra la soumission de deux cents villes.

Rome avait su prendre les mesures les plus habiles pour s'attacher, après leur défaite, ceux qu'elle avait vaincus, associant les uns à sa grandeur en leur conférant tous les droits de cité, n'en donnant à d'autres qu'une partie, pour les exciter à mériter une concession plus large, et les contenant tous par de nombreuses colonies militaires qu'elle établissait dans les lieux les plus forts, et d'où l'on pouvait le mieux surveiller et défendre le pays. Au temps des guerres puniques, le sénat avait fondé cinquante-trois de ces colonies, sentinelles avancées de Rome, qui lui servaient à la fois d'épée et de bouclier. Carthage ne savait point organiser ses conquêtes, et les peuples qu'elle avait vaincus restaient ses ennemis. Rien ne rappelait dans l'Afrique carthaginoise la forte organisation donnée par le sénat à l'Italie; toutes les places étaient démantelées, de peur qu'elles ne devinssent des points d'appui pour ses ennemis.

Outre le gouvernement central et le gouvernement des colonies et des pays conquis, l'organisation militaire aurait suffi seule pour faire prévoir à qui resterait l'avantage.

La puissance militaire de Carthage consistait en

rois alliés, en peuples tributaires, dont elle tirait des milices et de l'argent, en quelques troupes composées de ses propres citoyens, et surtout en soldats mercenaires qu'elle achetait chez ses voisins, sans être obligée de les lever ni de les exercer, parce qu'elle les trouvait tout formés et tout aguerris, choisissant dans chaque pays les troupes qui avaient le plus de mérite et de réputation. Elle tirait de la Numidie une cavalerie légère, hardie, impétueuse, infatigable; des îles Baléares, les plus adroits frondeurs de l'univers; de l'Espagne, une infanterie ferme et invincible; des côtes de Gênes et des Gaules, des troupes d'une valeur reconnue; et de la Grèce même, des soldats également bons pour toutes les opérations de la guerre, propres à servir en campagne ou dans les villes, à faire des sièges ou à les soutenir.

Elle mettait ainsi tout d'un coup sur pied une puissante armée, composée de tout ce qu'il y avait de troupes d'élite dans l'univers, sans dépeupler ses campagnes ni ses villes par les nouvelles levées, sans suspendre les manufactures ni troubler les travaux paisibles des artisans, sans interrompre le commerce, sans affaiblir la marine. Par un sang vénal, elle s'acquerrait la possession des provinces et des royaumes, et convertissait les autres nations en instruments de sa grandeur et de sa gloire, sans y rien mettre du sien que de l'argent, que même les peuples étrangers lui fournissaient par son négoce.

Si elle recevait quelque échec dans le cours d'une

guerre, ces pertes étaient comme des accidents étrangers qui ne faisaient qu'effleurer extérieurement le corps de l'État, sans porter de plaies profondes dans les entrailles mêmes ni dans le cœur de la république. Ces pertes étaient promptement réparées par les sommes qu'un commerce florissant fournissait, comme un nerf perpétuel de la guerre, pour acheter des troupes toujours prêtes à se vendre; et par l'étendue immense des côtes dont ils étaient maîtres, il leur était aisé de lever en peu de temps tous les matelots et les rameurs dont ils avaient besoin pour les manœuvres et le service de la flotte, et de trouver d'habiles pilotes et des capitaines expérimentés pour la conduire.

Mais toutes ces parties fortuitement assorties ne tenaient ensemble par aucun lien naturel, intime, nécessaire; aucun intérêt commun et réciproque ne les unissait pour en former un corps solide et inaltérable; aucune ne s'affectionnait sincèrement au succès des affaires et à la prospérité de l'État. On n'agissait pas avec le même zèle et on ne s'exposait pas aux dangers avec le même courage pour une république qu'on regardait comme étrangère, et par là comme indifférente, qu'on aurait fait pour sa propre patrie, dont le bonheur fait celui des citoyens qui la composent.

Dans les grands revers, les rois alliés pouvaient être aisément détachés ou par la jalousie que cause naturellement la grandeur d'un voisin plus puissant que soi, ou par l'espérance de tirer des avantages plus considérables d'un nouvel ami, ou par la crainte

d'être enveloppés dans le malheur d'un ancien allié.

Les peuples tributaires, dégoûtés par le poids et la honte d'un joug qu'ils portaient impatiemment, se flattaient pour l'ordinaire d'en trouver un plus doux en changeant de maître; ou, si la servitude était inévitable, ils étaient fort indifférents pour le choix.

Les troupes mercenaires, accoutumées à mesurer leur fidélité sur la grandeur ou sur la durée du salaire, étaient toujours prêtes, au moindre mécontentement ou sur les plus légères promesses d'une plus grosse solde, à passer du côté de l'ennemi qu'elles venaient de combattre, et à tourner leurs armes contre ceux qui les avaient appelées à leur secours.

Ainsi, la grandeur de Carthage, qui ne se soutenait que par ses appuis extérieurs, se voyait ébranlée jusque dans ses fondements aussitôt qu'ils lui étaient ôtés; et si son commerce, qui faisait son unique ressource, venait à être interrompu par la perte de quelque bataille navale, elle croyait toucher à sa ruine et se livrait au découragement et au désespoir, comme on le vit à la fin de la première guerre punique.

Il n'en était pas ainsi dans la république romaine. Comme elle était sans commerce et sans argent, elle ne pouvait acheter des secours capables de l'aider à pousser ses conquêtes aussi rapidement que Carthage; mais comme elle tirait tout d'elle-même et que toutes les parties de l'État étaient intimement unies ensemble, elle avait des ressources plus sûres dans ses grands

malheurs que n'en avait Carthage dans les siens ; et de là vint qu'elle ne songea pas à demander la paix après la bataille de Cannes, comme celle-ci l'avait demandée dans un danger moins pressant.

Tous ceux qui ont parlé de Rome ont loué sa milice.

« La milice d'un tel peuple, dit Bossuet, ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait avec des courages fermes et des corps vigoureux une prompte et exacte obéissance. Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. La victoire était périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnaient contre les ordres. Il y allait de la vie, non-seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer pour ainsi dire et à branler tant soit peu sans le commandement du général. Qui mettait les armes bas devant l'ennemi, qui aimait mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, était jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire, on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissait aux ennemis comme des membres retranchés de la république.

« Ils joignaient à la valeur l'esprit et l'invention. Outre qu'ils étaient par eux-mêmes appliqués et ingénieux, ils savaient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyaient dans les autres peuples de commode pour les campements, pour les ordres de bataille, pour le genre même des armes ; en un mot, pour faciliter tant l'attaque que la défense. »

Comparant ensuite la légion romaine à la phalange

macédonienne, il donne l'avantage à la première. Polybe et Tite-Live, après lui, ont démontré qu'à considérer seulement la nature des armées romaines et de celles des Macédoniens, les dernières ne pouvaient manquer d'être battues à la longue, parce que la phalange macédonienne, qui n'était qu'un gros bataillon carré, fort épais de toutes parts, ne pouvait se mouvoir que tout d'une pièce ; au lieu que l'armée romaine, distinguée en petits corps, était plus prompte et plus disposée à toutes sortes de mouvements. « Faites marcher contre des troupes ainsi disposées la phalange macédonienne, cette grosse et lourde machine sera terrible, à la vérité, à une armée sur laquelle elle tombera de tout son poids ; mais elle ne peut conserver longtemps sa propriété naturelle, c'est-à-dire sa solidité et sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, et, pour ainsi dire, faits exprès, et que, faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement ; et étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier ; au lieu que l'armée romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux et s'y accommode ; on l'urcit ou on la sépare comme on vent ; elle défile aisément et se rassemble sans peine ; elle est propre aux détachements, aux ralliements, à toutes sortes de conversions et d'évolutions, qu'elle fait ou tout entières ou en partie, selon qu'il est convenable ; enfin, elle a plus de mouvements divers, et par conséquent plus d'action et plus de force. »

En résumé, nul adversaire, nulle entreprise, ne pouvaient plus effrayer les vainqueurs des Samnites et de Pyrrhus. Ils avaient triomphé de tous les ennemis et de tous les obstacles, de la tactique grecque comme de la fougue gauloise et de l'acharnement samnite. Pyrrhus leur avait appris à camper, et ses éléphants ne les avaient étonnés qu'une fois. Entourés d'ennemis, les Romains n'avaient, pendant trois quarts de siècle, connu d'autre art que celui de la guerre, d'autre exercice que celui des armes. Ils n'étaient pas seulement les soldats les plus braves, les mieux disciplinés de l'Italie, mais encore les plus agiles et les plus forts. Le pas militaire était de vingt-quatre milles en cinq heures; et durant ces marches, ils portaient leurs armes, des vivres pour cinq jours, des pieux pour camper; en tout, au moins trente kilogrammes. Dans l'intervalle des campagnes, les exercices des camps continuaient au Champ de Mars. Ils lançaient des javalots et des flèches, combattaient à l'épée, couraient et sautaient tout armés, ou traversaient le Tibre à la nage, se servant pour ces exercices d'armes d'un poids double de celui des armes ordinaires. Les plus grands citoyens prenaient part à ces jeux: des consuls, des triomphateurs rivalisaient de force, d'adresse et d'agilité, montrant à ce peuple de soldats que les généraux avaient aussi les qualités du légionnaire.

Presque tous les anciens auteurs, Polybe entre autres, rapportent que ces Romains si aguerris et si

exercés sur terre étaient demeurés jusqu'aux *guerres puniques* étrangers à la marine. Cependant, en 470, Numicius enlève vingt galères dans le port d'Antium; en 359, Ménius, après une révolte des Latins, fait entrer une partie des galères de cette même ville dans les arsenaux de Rome; en 312, pendant la guerre des Samnites, le peuple nomme des décemvirs pour équiper une flotte et radouber les vaisseaux; en 311, P. Cornélius conduit une flotte et fait une descente dans le pays des Samnites; enfin, les Romains, comme nous l'avons vu, font à diverses époques des traités d'alliance et de commerce avec les Carthaginois. Les savants expliquent cette contradiction apparente de deux manières différentes, mais également satisfaisantes. Les uns veulent que, jusqu'aux guerres puniques, les Romains n'aient équipé que des vaisseaux marchands et de débarquement; les autres disent qu'au temps de Tarquin et de Servius, l'alliance avec les Cærites fut si étroite, que les Romains se servaient de leurs vaisseaux armés en guerre comme des leurs. C'est dans le sens de navires armés en guerre, d'armée navale, qu'on doit entendre l'assertion des anciens, et de Polybe en particulier, relativement à la création subite et merveilleuse d'une marine chez les Romains.

Montesquieu fait, d'ailleurs, à ce sujet, de judicieuses remarques :

« Les Carthaginois avaient plus d'expérience sur la mer et connaissaient mieux la manœuvre que les Romains; mais il me semble que cet avantage n'était pas

pour lors aussi grand qu'il le serait aujourd'hui. Les anciens, n'ayant pas la boussole, ne pouvaient guère naviguer que sur les côtes; aussi ils ne se servaient que de bâtiments à rames, petits et plats; presque toutes les rades étaient pour eux des ports. La science des pilotes était très-bornée, et leur manœuvre très-peu de chose. Aussi Aristote disait-il qu'il était inutile d'avoir un corps de mariniers, et que les laboureurs suffisaient pour cela. L'art était si imparfait, qu'on ne faisait guère avec mille rames que ce qui se fait aujourd'hui avec cent. Les grands vaisseaux étaient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvaient pas faire les évolutions nécessaires. Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisaient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étaient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés. Depuis l'invention de la boussole, on a changé de manière; on a abandonné les rames, on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus composée, et les pratiques se sont multipliées.

« L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'aurait pas soupçonnée : c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art; car, pour résister à la violence du canon et ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros navires. Mais à la grandeur de la machine on a dû proportionner la puissance de l'art.

« Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochaient

soudain, et les soldats combattaient des deux parts. On mettait sur une flotte toute une armée de terre. Dans la bataille navale que Régulus et son collègue gagnèrent, on vit combattre 150,000 Romains contre 150,000 Carthaginois. Alors, les soldats étaient pour beaucoup et les gens de l'art pour peu; à présent, les soldats sont pour rien ou pour peu, et les gens de l'art pour beaucoup. »

Ajoutons qu'au moyen des corbeaux employés, comme nous le verrons, tout combat naval ressemblait à un combat sur terre. L'infériorité des Romains sur mer, si elle existait, était donc bien moins importante que, dans nos idées modernes, nous serions tentés de le croire. Sur terre, au contraire, quelle supériorité n'avaient-ils pas ?

Enfin, sans attacher aux influences matérielles moins d'importance qu'il ne convient, il est certain que ce qui domine encore, c'est le caractère même d'un peuple, ses mœurs et ses vertus.

Dans le dénombrement des différentes qualités que Cicéron attribue aux différentes nations, et par lesquelles il les caractérise, il donne aux Carthaginois pour caractère dominant l'adresse, l'industrie, la finesse, la ruse, qui avaient lieu sans doute dans la guerre, mais qui paraissaient encore davantage dans tout le reste de leur conduite, et qui étaient jointes à une autre qualité fort voisine qui leur était moins honorable. La ruse et la finesse conduisent naturellement au mensonge, à la duplicité, à la mauvaise foi, et, en

accoutumant insensiblement l'esprit à devenir moins délicat sur le choix des moyens pour parvenir à ses fins, elles le préparent à la fourberie et à la perfidie. C'était encore un des caractères des Carthaginois; et il était si marqué et si connu, qu'il avait passé en proverbe, et que, pour désigner la mauvaise foi, on disait la *foi carthaginoise*.

Le désir excessif d'amasser, l'amour désordonné du gain était parmi eux une source ordinaire d'injustices et de mauvais procédés. Un seul exemple en sera la preuve. Pendant une trêve que Scipion avait accordée à leurs instantes prières, des vaisseaux romains battus par la tempête, étant arrivés à la vue de Carthage, furent arrêtés et saisis par ordre du sénat et du peuple, qui ne purent laisser échapper une si belle proie.

Ce n'étaient pas les seuls défauts des Carthaginois. Ils avaient dans l'humeur et dans le génie quelque chose d'austère et de sauvage, un air hautain et impérieux, une sorte de férocité qui, dans le premier feu de la colère, n'écoutant ni raison ni remontrances, se portait brutalement aux derniers excès et aux dernières violences. Le peuple, timide et rampant dans la crainte, fier et cruel dans ses emportements, en même temps qu'il tremblait sous ses magistrats, faisait trembler à son tour ceux qui étaient dans sa dépendance.

Voyons maintenant les mœurs et le caractère des premiers Romains. Ce qui valait mieux encore que leurs murailles, leurs forteresses, leurs colonies,

c'étaient leurs vertus. Ces vainqueurs des Étrusques et de Tarente honoraient toujours la pauvreté, la discipline, le dévouement, et leur patriotisme avait la force d'un sentiment religieux. Les héros de la guerre de l'indépendance italienne furent : Papirius Cursor, qu'on appelait l'Achille romain; Fabius Maximus, Fabricius, qui dévoila à Pyrrhus un complot contre sa vie, et Curius Dentatus, le dernier vainqueur des Samnites. Mais au-dessus de tous mettons le peuple romain lui-même, duquel Bossuet a dit : « De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain. De tout cela s'est formée la meilleure milice, et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie. Le fonds d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de la liberté et de la patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre; car, parce qu'il aimait sa liberté, il aimait sa patrie, comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres. »

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Ce respect de la loi se conserva longtemps, grâce à la pauvreté et aux mœurs austères des Romains de cet âge, grâce à leur dévouement pour la chose publique et à leur patriotisme. Cincinnatus, Atilius Ser-

ranus reçoivent à la charrue la pourpre consulaire ou dictatoriale. Régulus, après deux consulats, ne possédait qu'un petit champ avec un seul esclave, et Curius, de ses mains triomphantes, comme Fabricius, préparait dans des vases de bois ses grossiers aliments. Ce même Curius, qui déclarait dangereux un citoyen à qui sept arpents ne suffisaient pas, refuse l'or des Samnites; Fabricius, celui de Pyrrhus; et Cinéas, introduit dans le sénat, a cru voir une assemblée de dieux.

« Peu ou point d'argent, dit Valère Maxime, sept arpents de terre médiocre, l'indigence dans les familles, les obsèques payées par l'État, et les filles sans dot, mais d'illustres consulats, de merveilleuses dictatures, d'innombrables triomphes, tel est le tableau que présentent ces vieux âges. »

Cependant, si Carthage devait succomber, ce n'était qu'après une longue lutte, dont il nous reste à suivre les phases. C'est comme un grand drame en trois parties qui va se dérouler devant nous.

V.

Première Guerre punique (264-241).

En l'année 264, la Sicile était divisée entre trois puissances : les Carthaginois, maîtres des côtes méridionales et occidentales; Hiéron, roi de Syracuse, et les Mamertins, aventuriers campaniens, qui, d'abord à la solde d'Agathocle, tyran de Sicile, s'étaient emparés de l'importante place de Messine, après avoir égorgé une partie des habitants et chassé l'autre.

Les Mamertins trouvèrent d'abord pour alliés les Romains, qui, à leur exemple et par leur secours, avaient traité de même la ville de Rhegium. Mais le sénat romain n'était pas complice de l'injustice commise par une de ses légions. Après la guerre de Tarente, il tira vengeance de cette légion et rendit Rhe-

gium à ses anciens habitants. Les Mamertins, demeurés seuls et sans appui, furent attaqués par Hiéron, roi de Syracuse. Ils songèrent à chercher des alliés contre lui. Mais ils n'étaient pas unanimes : les uns appelaient les Romains ; les autres, les Carthaginois. Ceux qui poussaient à l'alliance romaine disaient « que les Mamertins n'avaient pas moins à craindre des Carthaginois que du tyran Hiéron ; que c'était se jeter de gaieté de cœur dans la servitude que de se confier à une république qui avait une puissante flotte sur les côtes de la Sicile, possédait en ce moment une grande partie de cette île et cherchait depuis longtemps à envahir le reste. L'unique parti qu'ils pussent prendre avec sûreté était d'implorer le secours des Romains, peuple aussi invincible dans la guerre que fidèle dans ses engagements, qui ne possédait pas un pouce de terre dans la Sicile, qui était sans flotte et sans expérience dans la marine, et qui avait un égal intérêt à empêcher que ni les Syracusains ni les Carthaginois ne devinssent trop puissants en Sicile. Qu'enfin, ayant déjà envoyé des ambassadeurs à Rome pour se mettre sous la protection du peuple romain, ce serait en quelque sorte lui insulter que de changer subitement de résolution et d'avoir recours à d'autres. »

Cette faction l'emporta, et une demande de secours fut adressée à Rome. Le sénat, examinant l'affaire, hésita d'abord entre la honte de secourir des traîtres et le danger de laisser les Carthaginois s'emparer peu à peu de la Sicile entière et s'approcher de l'Italie. De

plus, les Carthaginois venaient de prêter secours à Tarente. Cependant l'honneur et la justice triomphèrent des calculs de l'intérêt, et il repoussa l'alliance des Mamertins. Le peuple, devant qui l'affaire fut portée, n'hésita pas et résolut qu'on les secourrait contre Hiéron et les Carthaginois, et immédiatement le consul Appius Claudius Caudex partit avec une armée.

Il s'agissait de passer le détroit de Messine. L'entreprise semblait impossible : les Romains n'avaient pas de flotte, tandis que celle des Carthaginois, nombreuse et bien équipée, occupait le détroit. Comment leur opposer de simples radeaux ? Appius triompha par la ruse. Il feignit de renoncer à son projet et de retourner en arrière avec ses troupes. Ce mouvement trompa la flotte qui bloquait Messine. Elle se retira comme si le danger était passé. Cependant le consul attendait. A la faveur de cette retraite et des ténèbres de la nuit, il traversa le détroit et arriva en Sicile. Cette démarche audacieuse était le premier pas que les Romains faisaient hors de l'Italie ; elle fut presque immédiatement suivie d'une victoire. Il se trouvait assez près du camp des Syracusains ; ne laissant pas à Hiéron le temps de ranger ses troupes en bataille, il fondit sur lui et le mit en déroute. Il entra alors à Messine, qui le reçut comme un libérateur venu du ciel.

Hiéron avouait qu'il avait été vaincu avant d'avoir vu l'ennemi. Soupçonnant les Carthaginois d'avoir eux-mêmes livré le passage aux Romains, il aban-

donna la lutte et rentra dans Syracuse. Appius, sans perdre de temps, et profitant de l'impression de terreur que cette première victoire avait dû laisser dans l'âme des Carthaginois, alla les attaquer dans un camp qui paraissait inaccessible; il fut repoussé, mais sa retraite tira l'ennemi d'une position avantageuse. Quand il l'eut amené ainsi dans la plaine, il se retourna, et les Carthaginois, livrés à leur seul courage, furent battus. Le consul, maître de la campagne, s'avança près de Syracuse en brûlant tous les bourgs alliés des Syracusains et ravageant tout le plat pays. Après plusieurs combats et des pourparlers sans issue, il rentra dans Messine. Laissant une forte garnison dans la place, il revint à Rome. Il y fut reçu avec de grands applaudissements et une joie universelle. Son triomphe sur Hiéron et les Carthaginois fut célébré avec d'autant plus de solennité et de concours que c'était le premier qui eût été remporté sur des peuples séparés de l'Italie par la mer.

Dans la première campagne Rome n'avait envoyé qu'un consul en Sicile : la révolte des esclaves de Volturne en Toscane avait retenu M. Fulvius Flaccus. L'année suivante, les deux consuls M. Valérius Maximus et M. Otacilius agèrent de concert en Sicile, et bientôt soixante-sept villes envoyèrent leur soumission aux consuls. Hiéron lui-même, se défiant des Carthaginois aussi bien que de ses propres forces, traita avec les Romains. Il devait restituer à ces derniers les places prises sur eux ou sur leurs alliés, rendre sans

rançon les prisonniers, payer 100 talents d'argent pour les frais de la guerre; à ce prix, il demeurerait paisible possesseur de Syracuse et des villes qui en dépendaient. Le traité était conclu pour quinze ans; mais Hiéron resta toute sa vie l'allié fidèle des Romains. La belle conduite de Valérius pendant cette campagne lui valut les honneurs du triomphe et le surnom de *Messala* (corruption de Messana).

L'année suivante, Rome se contenta d'envoyer deux légions en Sicile. L'alliance avec Hiéron rendait ces forces suffisantes. Les deux consuls entreprirent le siège d'Agrigente, l'une des plus fortes places de la Sicile. Les Carthaginois, qui s'attendaient à la voir attaquée, l'avaient préparée pour une bonne défense. Pendant cinq mois la place resta bloquée, sans que de part ou d'autre il y eût aucune action considérable; au bout de ce temps, assiégeants et assiégés souffraient également de la disette. Les Romains auraient levé le siège, si Hiéron n'eût réussi à leur faire passer quelques convois. Annibal, fils de Giscon, qui commandait dans la place, demandait depuis longtemps des vivres et des secours. Enfin, Hannon arriva en Sicile avec 50,000 hommes d'infanterie, 6,000 chevaux et 60 éléphants. Il parvint à s'emparer d'Héraclée. Informé que les Romains souffraient de la famine, il résolut de tenter une bataille. Enhardi par un premier succès, il s'entendit avec Annibal pour tenter de part et d'autre une sortie vigoureuse. Les Romains laissèrent Hannon s'approcher de leur camp, affectant

de s'y tenir en repos : ils ne répondaient que par des engagements de peu d'importance, et le général carthaginois leur reprochait avec insulte leur lâche timidité. Enfin, un jour qu'Hannon vint comme à son ordinaire pour attaquer les retranchements, le consul Postumius le harcela et le fatigua pendant six heures. Hannon se retirait. Alors le consul donna le signal d'une action générale et fit avancer toutes ses légions. Les troupes carthaginoises, malgré leur courage, ne purent lutter contre les troupes fraîches du consul. La déroute fut complète.

Pendant ce temps, l'autre consul repoussait vivement Annibal dans la ville et lui tuait beaucoup de monde. Les Romains, fatigués de la journée, se livraient à la joie de la victoire et faisaient moins bonne garde qu'à l'ordinaire. Annibal profita de ce moment de trouble et de négligence pour sortir de la ville pendant la nuit. Le lendemain, les Romains se mirent inutilement à sa poursuite, et ne purent que maltraiter son arrière-garde.

Les habitants d'Agrigente, se voyant abandonnés par les Carthaginois, égorgèrent plusieurs de ceux qui étaient encore dans la ville, soit par vengeance, soit pour s'attirer la bienveillance du vainqueur. Ils n'en furent pas mieux traités. Plus de 25,000 furent réduits en esclavage. Le siège avait duré sept mois. La prise d'Agrigente fut suivie de la reddition d'un grand nombre de places. Elle coûta aux Romains et à leurs alliés plus de 50,000 hommes.

Les Carthaginois, mécontents d'Hannon, le révoquèrent. Leur nouveau général, Amilcar, renonçant aux combats sur terre, parcourut avec ses flottes non-seulement les côtes de la Sicile, mais même celles de l'Italie; toutes les villes maritimes de la Sicile se rendaient à lui. Le sénat romain comprit qu'il ne pourrait lutter avec Carthage tant qu'elle serait toute-puissante sur mer. C'est là qu'il fallait aller attaquer cet ennemi redoutable. Au commencement de la guerre, une cinquantième carthaginoise, c'est-à-dire une galère à cinq rangs de rames, avait échoué sur les côtes d'Italie. Elle servit de modèle. Encore une fois Rome empruntait à ses ennemis le moyen de les vaincre. En deux mois on équipa cent galères à cinq rames de rames, et vingt à trois rangs. « En sorte, dit Florus, qu'on aurait presque cru que ce n'étaient pas des bâtiments construits par l'art, mais des arbres métamorphosés en galères par les dieux. » Pendant que l'on construisait les vaisseaux, les rameurs s'exerçaient sur la côte, assis sur des bancs. Ainsi Rome ne perdait pas de temps. Le consul Cornélius Scipion sortit bientôt en mer à la tête de cette flotte improvisée, tandis que son collègue Duilius prenait le commandement des troupes de terre.

Cornélius Scipion se laissa envelopper avec dix-sept vaisseaux dans une tentative imprudente contre les îles Lipari. Au lieu de combattre, il se laissa attirer à une entrevue sur la galère d'Amilcar, qui le retint prisonnier et se rendit maître de ses vaisseaux.

Le reste de la flotte romaine, qui suivait de près, vengea cette odieuse perfidie par une victoire, et Duilius vint prendre le commandement de la flotte. Il rencontra la flotte carthaginoise près des côtes de Myles (Mellazzo, au nord de la Sicile). Comme les galères des Romains, construites grossièrement et à la hâte, n'étaient pas faciles à manier, il avait adapté à l'avant des navires un pont, qui, s'abattant sur la galère ennemie, la saisissait avec des crampons de fer, la tenait immobile et livrait passage aux soldats (1). Cette manœuvre transforma la lutte en un combat de pied ferme, où les légionnaires retrouvèrent tous leurs avantages. Les Carthaginois ne purent soutenir l'attaque, et le carnage fut horrible. Ils perdirent trente vaisseaux, parmi lesquels celui du général, qui se sauva avec peine dans une chaloupe (260).

Des honneurs extraordinaires attendaient Duilius à son retour. Il fut le premier à qui le triomphe naval fut accordé. Une colonne rostrale érigée sur le Forum, avec une inscription qui rappelait le nombre des vaisseaux pris ou coulés à fond, perpétua le souvenir de sa victoire. « Le soir, quand il revenait de souper en ville, il marchait toujours précédé d'un flambeau et d'un joueur de flûte : distinction sans exemple et qu'il s'était attribuée lui-même, tant la gloire qu'il avait ac-

(1) Polybe donne une description de cette machine, que depuis on appela *corbeau*; mais elle est peu claire. Nous n'avons pas cru devoir la reproduire.

quise lui donnait de confiance et l'élevait au-dessus des règles. »

Après la victoire de Myles, les Romains partagèrent leurs forces : le consul Scipion, avec la flotte, poursuivit jusqu'en Sardaigne les vaisseaux fugitifs, les détruisit et commença la conquête de cette île et de la Corse. Après une victoire remportée sur les Carthaginois, et qui coûta la vie à leur général Hannon, il lui fit faire d'honorables funérailles. Cet acte de générosité justifie une inscription antique qui assignait à Cornélius Scipion le premier rang entre les hommes vertueux.

En Sicile, le consul Atilius, après s'être emparé de Mytistrate (située à l'ouest, près de l'Alæsus), qui fut abandonnée par la garnison carthaginoise, se laissa enfermer dans un vallon par Amilcar. Il y serait resté avec ses légions sans le dévouement de Calpurnius Flamma. Ce tribun, avec 500 hommes dévoués comme lui, s'empara d'une hauteur voisine, et, pendant que cette poignée d'hommes soutenait les efforts des Carthaginois et vendait cher son sang, l'armée du consul eut le temps de se tirer de ce mauvais pas. On trouva Calpurnius au milieu d'un monceau de cadavres, couvert de blessures, mais vivant encore. Une couronne de gazon fut toute sa récompense. C'était alors la plus noble. La gloire et la satisfaction de servir sa patrie étaient jugées la seule récompense digne de la vertu.

Cependant la guerre languissait. Le sénat résolut

de porter en Afrique le théâtre de la guerre et arma 140,000 hommes. Les Carthaginois, voulant à tout prix empêcher le débarquement, se préparèrent activement à une bataille navale. Le nombre seul de leurs vaisseaux supposait plus de 150,000 hommes. Les deux consuls Manlius Vulso et Atilius Régulus commandaient la flotte romaine. Celui-ci doubla le cap Lilybée et côtoya les côtes méridionales de la Sicile, redoutables par les écueils, les courants rapides et les vents du nord et du midi qui s'y rencontrent. A la hauteur du mont Ecnome, il rencontra la flotte carthaginoise (256). La flotte romaine était formée en triangle et fortifiée par une ligne de réserve. Les vaisseaux carthaginois étaient rangés sur une seule ligne très-étendue et munie de deux ailes pour envelopper l'ennemi. Le triangle romain enfonça le centre de la flotte carthaginoise, et, au moyen des corbeaux, Régulus remporta une victoire complète. Soixante-quatre galères carthaginoises furent prises, trente coulées. Les Romains n'en perdirent que vingt-quatre, toutes coulées. La victoire était décisive et ouvrait à la flotte romaine le chemin de l'Afrique. Hannon, l'un des généraux ennemis, chercha à arrêter sa marche victorieuse en faisant aux consuls des propositions de paix. Il osa s'aventurer sur le vaisseau des consuls, malgré le souvenir de la perfidie de son collègue Amilcar. On respecta sa parole, mais on refusa d'entrer en accommodement avec lui. Comme il entendait autour des consuls un bruit sourd de quelques Romains qui rappelaient

l'exemple de Cornélius et disaient qu'il fallait profiter de l'occasion de se venger : « Si vous le faites, dit Hannon, vous ne vaudrez pas mieux que les Africains. — Ne craignez rien, lui répondirent les consuls, la bonne foi de Rome vous met en toute sûreté. »

Les consuls, après une heureuse traversée, débarquèrent à Clypéa, y établirent leur place d'armes, et de là se répandirent dans le plat pays, qu'ils ravagèrent : ils trouvaient une contrée grasse et fertile, qui, depuis l'irruption d'Agathocle, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans, n'avait pas vu l'ennemi.

Ces premiers succès trompèrent le sénat, qui rappela Manlius et ses légions. Régulus, dit-on, avait demandé son rappel. « Un homme de journée, profitant de la mort de son fermier, qui cultivait son petit champ composé de sept arpents, s'était enfui après avoir enlevé tout son équipage rustique. Sa présence était donc nécessaire, de peur que, si son champ venait à n'être plus cultivé, il n'eût point de quoi nourrir sa femme et ses enfants. » Mais le sénat répondit que tout cela serait racheté, son champ cultivé, sa femme et ses enfants nourris aux dépens du trésor, et Régulus fut prorogé dans son commandement sous le titre de proconsul. Mais on ne lui laissait que 40 vaisseaux, 15,000 hommes de pied et 500 chevaux. Ces forces lui suffirent pour battre partout l'ennemi, prendre 500 villes et s'emparer de Tunis, à huit kilomètres de Carthage. La ville, aux abois, se décida à traiter. Mais Régulus révolta les ambassadeurs carthaginois

par sa hauteur et ses exigences. Il voulait que Carthage rendît tous les prisonniers de guerre sans rançon, qu'elle payât une somme considérable pour les captifs carthaginois; qu'elle abandonnât la Sicile, la Sardaigne et la Corse, et qu'elle ne fit ni trêve ni paix sans le consentement des Romains.

Le sénat carthaginois prit la résolution de se défendre jusqu'à la mort plutôt que de rien faire qui fût indigne de la grandeur de Carthage. Il appela de tous côtés de nouveaux mercenaires. Il lui arriva de Grèce fort à propos un renfort commandé par le Lacédémonien Xantippe. Élevé dans la discipline de Sparte, il avait appris l'art militaire dans cette excellente école; quand il eut étudié les ressources de Carthage, il dit hautement qu'elle s'était laissée vaincre par sa faute. En plein conseil il montra les fautes des généraux dans la dernière bataille. Placé par force à la tête des troupes, il ranima leur courage, étonna tout le monde par sa science militaire, et prouva que le temps n'était pas encore venu pour Carthage de se rendre, en remportant une victoire complète sur l'armée romaine. Régulus, qui n'avait que 300 cavaliers à opposer aux 4,000 de l'armée ennemie, ne songea pas à éviter la plaine et à rendre inutile la cavalerie carthaginoise. Régulus et 500 des plus braves furent faits prisonniers; le reste avait péri. Xantippe, richement récompensé, quitta la ville avant que sa gloire ne le mît en butte aux traits de l'envie et de la calomnie, dans un pays étranger où il se trouvait seul, sans amis, et des-

titué de tout secours. Ainsi, un seul homme, une seule intelligence avait suffi pour détruire une armée que son expérience semblait rendre invincible, pour relever un empire qui allait s'écrouler, pour rendre enfin le courage à tout un peuple abattu. Ainsi se trouvait justifiée cette sage maxime d'un poète ancien : « Qu'un bon conseil vaut mieux que des milliers de bras. »

Rome, craignant déjà de voir la flotte carthaginoise sur les côtes de l'Italie, ne perdit point de temps. Des préparatifs extraordinaires furent faits, et l'année suivante trois cent cinquante galères furent lancées en mer. Mais l'Afrique était perdue, malgré une nouvelle victoire navale. Une tempête détruisit sur les côtes de Sicile deux cent soixante-dix galères romaines et ramena la guerre dans l'île. Les Carthaginois y rentrèrent et reprirent Agrigente, qui ne put être secourue. Il était à craindre que toutes les autres places des Romains n'eussent le même sort; mais la nouvelle du puissant armement que l'on préparait à Rome donna du courage aux alliés et les engagea à tenir ferme contre les ennemis. C'était surtout dans le malheur que l'on admirait la force de Rome. Dans l'espace de trois mois, deux cent vingt galères furent mises en état de faire voile. En 254, une armée romaine prit Panorme, et la garda, malgré les efforts des Carthaginois. La flotte romaine se dirigea de nouveau sur l'Afrique, fit quelques ravages sur les côtes et en rapporta un grand butin; mais, à son retour, elle fut assaillie par une tempête qui la détruisit comme la précédente.

Tant de désastres répétés firent croire aux Romains que la volonté des dieux n'était pas qu'ils eussent l'empire de la mer; le sénat y renouça donc : on ne devait plus équiper qu'une flotte de soixante vaisseaux, pour tenir les côtes de l'Italie en sûreté et faire les transports en Sicile.

De la ville, le découragement passait dans les armées. La discipline se relâchait; on ôta les chevaux à 400 jeunes chevaliers romains qui avaient refusé d'obéir au consul. Le sénat, inquiet et voyant la guerre se ralentir, se décida à reprendre l'ancien plan et à tourner les principaux efforts de la république du côté de la mer. Les consuls eurent ordre de préparer une nouvelle flotte. Heureusement une grande victoire remportée par Métellus en Sicile, et qui coûta la vie à 20,000 Carthaginois, vint rendre le courage aux troupes romaines et abattre celui des Carthaginois. Ils n'osèrent plus hasarder de combat sur terre (251). Régulus fut envoyé à Rome avec d'autres ambassadeurs pour traiter de la paix ou du moins de l'échange des prisonniers. On croyait, en l'envoyant, obtenir plus facilement la seconde proposition. On lui fit prêter serment que, s'il ne réussissait pas dans ses demandes, il reviendrait à Carthage; et on lui fit même entendre que sa vie dépendait du succès de sa négociation.

Régulus avait noblement supporté sa captivité. Il ne voulut pas entrer dans la ville. « Je ne suis plus citoyen, » disait-il. Il fallut le contraindre à assister à la délibération du sénat. Il n'y fut question que de

l'échange des prisonniers. Invité à parler, il ne voulut proposer son avis que comme simple particulier. Il n'avait qu'à prononcer un mot pour recouvrer avec sa liberté ses biens, ses dignités, sa femme, ses enfants, sa patrie; mais ce mot lui parut contraire à l'honneur et au bien de l'État. Il dissuada les sénateurs d'accepter l'échange et de donner ainsi un exemple dont les suites seraient funestes pour la république. Ce ne fut pas sans peine que le sénat se rendit à son avis. Quant à lui, il n'hésita pas sur le parti qu'il avait à prendre. Cet illustre exilé partit de Rome pour retourner à Carthage, sans être touché ni de la vive douleur de ses amis ni des larmes de sa femme et de ses enfants, mais avec la tranquillité d'un magistrat qui, libre enfin de toute affaire, part pour sa campagne. A son arrivée à Carthage, il périt, dit-on, au milieu d'atroces supplices.

Ce spectacle déchirant fut remplacé à Rome par celui du triomphe de Métellus.

La guerre continua donc en Sicile; mais la victoire de Panorme avait mis fin aux grands choes d'armée. Tandis que les Carthaginois concentraient leurs forces à Drépane et à Lilybée, en 250, deux consuls, quatre légions et deux cents vaisseaux de guerre vinrent faire le siège de cette dernière place, qu'il fallut bientôt changer en blocus. L'année suivante, le consul P. Clodius Pulcher, homme d'un caractère violent, entêté de sa noblesse et de son mérite, vint gâter les affaires en Sicile. Voulant à tout prix se signaler, il alla at-

taquer Adherbal dans le port de Drépane. Les présages étaient sinistres. Avant la bataille, on vint annoncer au consul que les poulets sacrés ne voulaient point sortir de leur cage, ni manger. Il les fit jeter à la mer, ajoutant d'un ton railleur : « Qu'ils boivent, puisqu'ils ne veulent pas manger. » Ce ris moqueur lui coûta bien des larmes, et au peuple romain un grand désastre. L'armée était vaincue d'avance par cette impiété, que Clodius ne sut pas réparer par d'habiles manœuvres. Quatre-vingt-treize vaisseaux furent pris ou coulés. Pendant ce temps, son collègue Junius Pullus perdait huit cents vaisseaux dans une nouvelle tempête près de Camarine. Il ne resta aux consuls que deux bâtiments, qui servirent à ramasser ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper au naufrage. Cet accident, en relevant les espérances des Carthaginois, acheva d'abattre les Romains, déjà affaiblis par les pertes précédentes. Ils renoncèrent encore une fois à l'empire de la mer, résolurent de ne plus faire d'armement naval et d'entretenir seulement quelques vaisseaux de transport pour les convois que de temps à autre ils envoyaient en Sicile. Cependant on continua le siège de Lilybée. Clodius fut rappelé et eut ordre de nommer un dictateur. Jusque-là, aucun de ceux qui avaient été revêtus de cette charge ne l'avait exercée hors de l'Italie. Clodius, comme s'il eût voulu insulter le sénat et le peuple et augmenter encore la colère publique, choisit le fils d'un affranchi, Claudius Glycia, son client et son greffier. L'indigna-

tion publique éclata contre cet indigne consul : il fut obligé d'abdiquer et cité aussitôt après devant le peuple. Son choix fut annulé, et Atilius Calatinus fut nommé dictateur.

Carthage avait mis à la tête de ses troupes Amilcar, le père d'Annibal. Il alla désoler les côtes de l'Italie. Après avoir ravagé la Locride et le Brutium, il se rendit avec toute sa flotte du côté de Panorme et s'empara d'Hircé, montagne à pic placée entre Éryx et Panorme (247). C'est là qu'il établit son camp, de là qu'il s'élançait sur l'Italie et la ravageait jusques à Cannes. Pendant six années, toutes les forces des deux républiques furent concentrées dans ce petit coin de la Sicile. Mais les Romains ne lâchèrent pas prise. Ils étaient à Panorme, sur le sommet du mont Éryx, dans la ville de ce nom, et devant Lilybée et Drépane. Les Carthaginois occupaient ces deux places, et Amilcar, le mont Hircé. « En vérité, s'écrie Polybe, Rome et Carthage, dans cette longue querelle, ne ressemblent-elles pas à ces braves oiseaux (1) qui souvent sous nos yeux combattent avec tant d'ardeur ? Quand ils ont perdu par la fatigue l'usage de leurs ailes, soutenus encore par leur courage, s'ils font un instant trêve aux coups, ce n'est que pour s'élançer ensuite l'un contre l'autre, se saisir et s'étreindre jusqu'à la mort de l'un des deux rivaux. Ainsi les Romains et les Carthaginois, accablés déjà de tant de fatigues, et

(1) Les combats de coqs étaient fort en vogue chez les anciens.

as de tant de batailles, étaient réduits au désespoir et voyaient leurs forces détruites par des dépenses et des contributions excessives. »

Après de longs et sanglants combats, Amilcar surprit la ville d'Érix et se plaça entre les deux camps romains, établis au pied et au sommet de cette montagne. La guerre eût pu traîner ainsi pendant longtemps, quand Rome songea de nouveau à mettre ses espérances dans ses vaisseaux. On fit des efforts extraordinaires pour armer une nouvelle flotte. L'argent manquait au trésor public, le zèle des particuliers y suppléa : chacun, selon ses forces, contribua à la dépense commune. Bientôt le patriotisme romain eut donné au sénat une flotte de deux cents navires, qui partirent sous la conduite de C. Lutatius Catulus. Celui-ci, fidèle à la pensée qui avait présidé à cette entreprise, et qui attachait à un combat naval le bonheur de finir les hostilités, se garda bien de perdre du temps. Il alla à la rencontre d'une flotte carthaginoise qu'il surprit auprès des îles Ægates. Carthage, croyant que Rome avait renoncé à l'empire de la mer, avait négligé sa marine. Cinquante vaisseaux carthaginois furent coulés, et soixante-dix pris avec tout leur équipage. Cette victoire rendait les Romains maîtres de la mer. Les Carthaginois ne savaient plus comment faire parvenir des vivres à Drépane, à Lilybée et au camp d'Amilcar. Ils donnèrent pleins pouvoirs à ce général. Amilcar, comprenant que toutes les chances du succès étaient épuisées, se résigna à traiter avec

le consul. De son côté, Lutatius se hâta d'accepter les propositions qui lui furent faites, en homme qui connaissait la faiblesse et l'épuisement où la guerre avait réduit Rome elle-même. La paix fut signée aux conditions suivantes : Carthage abandonnera la Sicile ; elle ne fera la guerre ni à Hiéron, ni aux Syracusains, ni à leurs alliés ; elle rendra aux Romains tous les prisonniers sans rançon ; enfin, elle paiera dans le terme de dix ans 2,200 talents euboïques.

Le sénat ajouta encore l'abandon de la Corse et de la Sardaigne. Carthage perdait l'empire de la Méditerranée.

Ainsi finit cette guerre qui avait duré vingt-trois ans sans interruption. Les Carthaginois, dès le principe, l'emportaient par la science de la marine, par l'habileté dans la construction des vaisseaux, par l'adresse avec laquelle ils faisaient les manœuvres, par l'expérience des pilotes, par la connaissance des côtes, des plages, des rades, des vents, par l'abondance des richesses, capables de fournir à toutes les dépenses d'une longue et rude guerre. Les Romains n'avaient aucun de ces avantages ; mais l'énergie, l'application et le patriotisme des citoyens leur tinrent lieu de tout. Rome triompha par la constitution de son état et par des vertus pour ainsi dire nationales.

où Carthage avait été réduite lui montra le danger des armées mercenaires (241-255).

Amilcar Barca, chef du parti de la guerre à Carthage, se fit envoyer en Espagne. Les Carthaginois ne possédaient dans ce pays que quelques comptoirs, Gadès et plusieurs autres villes. Amilcar s'empara de la côte orientale jusqu'à Sagonte et à l'Èbre. Il mourut en 228, laissant le commandement à Asdrubal, son gendre. Celui-ci continua les conquêtes commencées, fonda Carthagène. Les Romains, effrayés, l'arrêtèrent par un traité. Les Carthaginois ne devaient point s'avancer au delà de l'Èbre pour y faire la guerre, et les Sagontins, comme alliés des Romains, étaient exceptés du nombre des peuples qu'il serait permis aux Carthaginois d'attaquer. Asdrubal fut assassiné en 219 et laissa le commandement de l'armée au fils d'Amilcar Barca, qui, en prenant Sagonte l'année suivante, donna le signal de la seconde guerre punique.

Carthage seule n'eût pas renouvelé la lutte : son pouvoir en Afrique comme en Espagne était faiblement établi. Au contraire, la domination romaine, en protégeant les nations vaincues, en n'exigeant d'elle que des soldats, s'était fait accepter avec résignation. A l'intérieur, le patriotisme des citoyens, l'union des ordres, l'autorité de la religion, lui donnaient une force inconnue à Carthage, toujours divisée entre deux factions rivales, l'une voulant la paix, l'autre poussant à la guerre. La guerre contre Rome semblait l'idée fixe

VI.

Seconde Guerre punique (218 - 202).

L'intervalle entre la première et la seconde guerre punique est rempli, pour Carthage, par deux guerres : la guerre inexpiable ou des mercenaires, et la guerre d'Espagne.

Les mercenaires à la solde de Carthage, à la suite de la paix de Sicile, avaient passé en Afrique et avaient été concentrés à Sicea, à l'est de la Numidie. Ils exigèrent qu'on leur payât immédiatement l'arriéré de leur solde. Les Carthaginois refusèrent par impossibilité. Ce fut l'occasion d'une guerre qui dura huit ans. Elle fut terminée par Amilcar Barca. L'extrémité

d'Amilcar ; il la nourrissait dans les dernières années de sa vie, et la haine de Rome fut l'héritage qu'il laissa à son fils. Un jour, pendant qu'il faisait un sacrifice, il prit dans ses bras cet enfant, alors âgé de neuf ans, et, l'ayant placé près des autels, le fit jurer, la main étendue sur la victime, qu'il se déclarerait l'ennemi des Romains dès que son âge le lui permettrait. Nous allons voir s'il tint bien son serment.

C'est en vain que la faction marchande voulut retenir à Carthage le jeune Annibal. Elle redoutait son ambition. La faction des Barca l'emporta, et, sur la demande d'Asdrubal, le jeune Annibal arriva en Espagne. Il avait vingt-trois ans. Dès qu'il parut dans l'armée, il attira sur lui les yeux et la faveur des troupes. Bientôt il eut gagné toute leur confiance. C'est qu'en effet personne n'avait plus de présence d'esprit au milieu même du péril. Nulle fatigue ne pouvait dompter ni les forces de son corps ni la fermeté de son courage. Il joignait toutes les qualités du soldat à celles du général. On le trouvait souvent couché par terre, enveloppé dans une casaque de soldat, parmi les sentinelles et les corps de garde. Il ne se distinguait point de ses égaux par la magnificence de ses habits, mais par la bonté de ses chevaux et de ses armes. Il était en même temps le meilleur homme de pied et le meilleur cavalier de l'armée. Toujours le premier au combat, il n'en revenait jamais que le dernier.

A peine eut-il été nommé général, qu'il songea à exécuter les desseins de son père. Comme lui, il son-

geait à se faire un empire aux dépens de Rome. D'ailleurs, jeter sa patrie dans une grande guerre, c'était se rendre nécessaire et mettre fin d'une manière glorieuse à la lutte que soutenaient sa famille et son parti. Il ne perdit en Espagne ni son temps ni ses forces ; mais, portant secrètement toutes ses vues sur l'Italie, il se contenta de s'assurer la soumission de toutes les populations jusqu'à l'Èbre. Alors il tomba sur Sagonte avec 150,000 hommes. La place succomba après une résistance de huit mois. Pendant le siège, Rome avait envoyé des députés à Annibal et à Carthage ; ils n'avaient rien obtenu. La nouvelle de la prise de Sagonte excita à Rome la pitié et l'indignation. Une seconde ambassade fut envoyée à Carthage pour demander réparation. La discussion traîna en longueur, quand Fabius, le chef de l'ambassade, montrant un pan de sa robe qui était plié : « Je porte ici, dit-il, la guerre et la paix ; choisissez ! — Choisissez vous-même, lui répondit-on. — Je vous donne donc la guerre, dit-il en laissant tomber le pli de sa robe. — Nous l'acceptons de bon cœur, et la ferons de même, » répliquèrent les Carthaginois avec la même fierté. Les ambassadeurs romains passèrent d'Afrique en Espagne, cherchant à soulever les populations ; mais on leur objecta l'abandon de Sagonte, et ils durent s'éloigner sans rien obtenir. Ils ne furent pas plus heureux en Gaule.

Annibal, voyant la guerre irrévocablement engagée avec Rome, donna congé à ses troupes pour qu'elles prissent du repos, et leur donna rendez-vous pour le

printemps de l'année suivante (218). Des émissaires, envoyés avec de l'or en Gaule, lui rapportèrent des réponses favorables. Laissant donc l'Espagne à Magon et à Asdrubal, Annibal partit de Carthagène à la tête de 94,000 hommes, annonçant à ses troupes le but de son expédition. Avant de passer l'Èbre, il aperçut en songe un jeune homme d'une figure et d'une taille plus qu'humaines, qui se disait envoyé par Jupiter pour conduire Annibal en Italie. On ajoute qu'il lui ordonna de le suivre sans détourner la vue de dessus lui pour la porter ailleurs; qu'en effet, il le suivit d'abord avec un respect mêlé de frayeur, sans tourner les yeux d'aucun autre côté; mais qu'ensuite, ne pouvant résister à une curiosité si naturelle aux hommes, surtout dans les choses défendues, il tourna la tête et vit un serpent énorme qui se roulait entre des arbrisseaux qu'il renversait à droite et à gauche avec un grand fracas; qu'en même temps le tonnerre commença à gronder, accompagné d'un orage épouvantable; qu'enfin ayant demandé ce que signifiait ce prodige, on lui répondit qu'il présageait la désolation de l'Italie, mais qu'il continuât sa route sans chercher un plus grand éclaircissement sur un événement que les destins voulaient tenir caché.

Annibal passa l'Èbre, s'empara des défilés qui séparent l'Espagne d'avec la Gaule, et en remit le commandement à Hannon. 5,000 Carpétans, effrayés de la hauteur des montagnes et de la longueur du chemin, s'étaient retirés. Annibal congédia 7,000 autres de ses

soldats qu'il soupçonnait de marcher à contre-cœur. Par cette sage conduite, il engageait les autres à le suivre de bon gré. Ayant passé les Pyrénées, il entra en Gaule, et en souleva les populations contre Rome. Cependant le consul P. Cornélius Scipion partait pour l'Espagne avec soixante vaisseaux, et Tibérius Sempronius, avec soixante vaisseaux longs, se rendait en Afrique. Scipion, au bout de cinq jours, arriva à Marseille. Il voulait livrer bataille à Annibal en Gaule même, avant qu'il eût touché les Alpes; mais il dut s'arrêter pour laisser reposer ses troupes, et Annibal gagna les rives du Rhône. Là, il fallut disputer le passage aux Volks, nation puissante qui habitait le long de ce fleuve; il les trompa par une ruse et passa. Toute l'armée était sur la rive opposée, quand une troupe de 500 cavaliers envoyés de Marseille par Scipion rencontra 500 Numides. Ceux-ci furent battus; mais 160 Romains restèrent sur la place. « Cette action fit juger tout d'abord, dit un historien ancien, que si les Romains avaient à la fin l'avantage, au moins achèteraient-ils bien cher la victoire. » Scipion n'arriva lui-même au lieu où avait campé Annibal que trois jours après le départ des Carthaginois. N'espérant plus l'atteindre, il retourna à sa flotte, envoya en Espagne son frère Cnéus, et revint lui-même en Italie, pour arrêter les Carthaginois à la descente des Alpes. Évitant de livrer bataille avant d'arriver en Italie, Annibal remonta le Rhône et entra dans l'île que forment ce fleuve et l'Isère. Là, il fut pris pour arbitre entre deux

frères qui se disputaient le royaume. Il l'adjugea à l'aîné et reçut en récompense des vivres et des vêtements, dont son armée avait un extrême besoin pour se mettre à couvert du froid des montagnes qu'elle allait franchir.

Au bout de dix jours on arriva au pied des Alpes. La vue de ces montagnes, qui semblaient toucher au ciel, qui étaient couvertes partout de neige, où l'on ne découvrait que quelques cabanes informes, dispersées çà et là et situées sur des pointes de rochers inaccessibles, que des troupeaux maigres et transis de froid, que des hommes chevelus d'un aspect sauvage et féroce; cette vue renouvela la frayeur déjà conçue et glaça de crainte tous les soldats. Des Boïens avaient conduit l'armée par le val Tarentaise au petit Saint-Bernard, le plus facile de tous les passages que présentent les Alpes. Les barbares qui occupaient les montagnes essayèrent plusieurs fois de l'arrêter. Trahisons, attaques subites, aucun danger ne manqua à l'armée d'Annibal pendant tout le temps qu'elle gravit les Alpes. Annibal passa une nuit séparé de sa cavalerie et de ses bagages. Les barbares avaient coupé la tête et la queue de l'armée. Ce ne fut qu'après neuf jours d'une marche pénible que l'on toucha le sommet des montagnes. Annibal s'y arrêta deux jours. On était à la fin d'octobre; les chemins étaient couverts de neige. Le découragement s'empara des troupes. Annibal s'en aperçut, et, s'étant arrêté sur une hauteur d'où l'on découvrait toute l'Italie, il leur montra

les campagnes fertiles arrosées par le Pô, auxquelles ils touchaient presque, ajoutant « qu'il ne fallait plus qu'un léger effort pour y arriver. Un ou deux petits combats allaient finir glorieusement leurs travaux et les enrichir pour toujours, en les rendant maîtres de la capitale de l'empire romain. »

Ses paroles, soutenues de la vue de l'Italie, rendirent le courage à l'armée. On se remit en marche. Mais les difficultés augmentaient à chaque pas : ils ne trouvaient pour descendre qu'une pente rapide, des chemins escarpés, étroits, glissants, en sorte que les soldats ne pouvaient se soutenir en marchant, ni s'arrêter lorsque le pied leur manquait : ils se renversaient mutuellement. On arriva à un endroit plus difficile encore. Les soldats, sans armes ni bagages, avaient de la peine à le descendre en s'accrochant des pieds et des mains aux ronces et aux broussailles. En face était un abîme de plus de mille pieds de profondeur. Il fallut tourner et faire un grand circuit. Nouvelles difficultés : l'ancienne neige, durcie par le temps, était recouverte d'une couche nouvelle peu épaisse; les pieds, y entrant facilement, s'y soutenaient; mais quand celle-ci, par le passage des premières troupes et des bêtes de somme, fut fondue, on ne marchait que sur la glace. Les pieds ne trouvaient plus de prise; pour peu qu'on fît un faux pas, et qu'on voulût s'aider des genoux ou des mains pour se retenir, on ne rencontrait plus ni branches ni racines pour s'y attacher. En outre, les chevaux, frappant avec effort la glace pour s'y retenir,

y enfonçaient leurs pieds et se trouvaient pris comme dans un piège. On perdit trois jours à creuser un chemin dans le roc. Enfin, au bout de quinze jours, il arriva, par le val d'Aoste, en Italie. Mais le passage lui avait coûté près de la moitié de ses troupes. Il ne lui restait plus que 20,000 fantassins et 6,000 cavaliers. Lui-même l'avait ainsi marqué sur une colonne près du promontoire Lacinien.

Après avoir donné quelque repos à ses troupes, il emporta d'assaut la ville des Taurins (Turin), qui repoussait son alliance.

L'activité d'Annibal et le succès prodigieux de son entreprise jetèrent l'alarme à Rome. Sempronius fut rappelé de Sicile. Scipion avait déjà pris la route des Alpes; mais cette fois encore il arriva trop tard, malgré sa diligence : au lieu de recevoir Annibal à la descente des Alpes, il dut prendre position derrière le Tésin. C'est là que les deux armées se trouvèrent en présence. Avant la bataille, Annibal offrit des armes à plusieurs des prisonniers montagnards et les fit combattre deux à deux à la vue de son armée, promettant la liberté avec une armure complète et un cheval de guerre à ceux qui sortiraient vainqueurs. La joie avec laquelle ces barbares coururent au combat donna occasion à Annibal de tracer plus vivement à ses troupes, par ce qui venait de se passer sous leurs yeux, une image sensible de leur situation présente, qui, en leur ôtant tout moyen de reculer en arrière, leur imposait la nécessité absolue de vaincre ou de mourir. Il

leur fit les plus belles promesses, et, ayant écrasé avec une pierre la tête d'un agneau qu'il immolait, il pria Jupiter de l'écraser de même, s'il ne donnait à ses soldats les récompenses qu'il venait de leur promettre.

L'affaire s'engagea entre les deux cavaleries. Les Romains furent environnés de toutes parts et mis en déroute. Scipion, blessé dans l'action, fut sauvé des mains des ennemis par son jeune fils, âgé de dix-sept ans, qui faisait sa première campagne à côté de son père. C'est lui qui devait mériter le surnom d'Africain pour avoir terminé cette guerre.

Obligé de se replier derrière le Pô, Scipion établit son camp dans une forte position sur la Trébie. Là, il fut rejoint par Sempronius, qui arrivait avec les légions de Sicile. Celui-ci, malgré les sages avis de Scipion, voulut livrer bataille et se laissa attirer au delà de la Trébie, dans une grande plaine. Les troupes romaines, qui étaient entrées dans l'eau jusqu'à la poitrine, étaient transies de froid et souffraient de la faim. La cavalerie numide décida de la victoire. Les légions romaines furent obligées de faire retraite dans les colonies voisines. Les Gaulois de la Cisalpine, voyant Rome battue, se tournèrent en masse du côté d'Annibal.

Heureusement pour Rome que, dans le même temps, Cn. Scipion, en Espagne, fermait aux frères d'Annibal le chemin de la Gaule. Des troupes envoyées en Sardaigne, en Sicile, à Tarente, des garnisons pla-

cées dans toutes les villes fortes et une flotte de soixante galères coupaient les communications avec Carthage. Enfin, il n'y eut point de mesures que l'on ne prit, point de mouvement que l'on ne se donnât; car, dit un historien ancien, « tels étaient les Romains, que plus le danger augmentait, plus ils devenaient redoutables.

Il fallait maintenant que l'armée carthaginoise franchît l'Apennin. Ce passage ne fut pas moins pénible que celui des Alpes. Ils furent obligés de camper au milieu même de l'orage qui les empêchait d'avancer. Ils ne pouvaient ni développer leurs tentes, ni les poser, le vent les leur arrachant des mains ou les enlevant de leur place. En même temps, l'eau que le vent avait élevée s'étant épaissie et glacée sur le sommet des montagnes, il tomba une si grande quantité de neige et de grêle, qu'abandonnant un travail inutile, ils se jetèrent tous par terre, accablés sous le poids de leurs tentes et de leurs vêtements plutôt qu'ils n'en étaient couverts. Le froid qui suivit devint si âpre et si pénétrant, que les chevaux, aussi bien que les hommes, firent pendant longtemps d'inutiles efforts pour se relever, leurs nerfs s'étant tellement raidis, qu'il leur était impossible de plier leurs membres et d'en faire usage. Annibal demeura deux jours en ce même endroit comme assiégé; il n'en sortit qu'après avoir perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux, et sept des éléphants qui lui restaient après la bataille de la Trébie. A sa descente, Annibal battit une se-

conde fois Sempronius et alla passer l'hiver dans la Cisalpine, après avoir reçu la soumission des Liguriens. Là, il s'occupait de détacher de Rome les Italiens. On rapporte que, craignant pour sa vie au milieu de peuples légers et inconstants, il changeait souvent de costume et se déguisait de telle sorte, que ses amis mêmes avaient de la peine à le reconnaître.

Le printemps venu, il se hâta de quitter la Cisalpine et se dirigea sur l'Étrurie, où le consul Flaminius l'attendait sous les murs d'Arretium. Pour aller plus vite, Annibal s'engagea dans les marais de l'Arno. Pendant quatre jours et trois nuits, l'armée marcha dans l'eau. La plupart des bêtes de somme périrent dans la vase. Annibal lui-même, monté sur son dernier éléphant, perdit un œil par suite de la fatigue, des insomnies, et de l'humidité des nuits.

Flaminius était un esprit brouillon, séditieux, odieux aux sénateurs, et par suite cher au peuple, qui l'avait élevé au consulat, en souvenir d'une victoire remportée sur les Insubres. Persuadé que le sénat chercherait à le retenir à Rome, en alléguant les mauvais présages ou tout autre prétexte, il s'enfuit secrètement avant d'avoir paru au Capitole et d'avoir accompli sur le mont Albain le sacrifice indispensable pour la prospérité de la république, « comme le dernier des valets de son armée, sans licteurs, sans haches ni faisceaux, insignes de sa dignité. » On le rappela à Rome; mais, sans tenir compte de cet appel, il se hâta de livrer bataille. Annibal, ayant ap-

pris à qui il avait affaire, attira l'imprudent consul dans un vallon resserré entre le lac Trasimène et des collines qu'Annibal avait garnies de ses soldats. Des présages sinistres annonçaient la défaite de l'armée romaine. Comme Flaminius sautait à cheval, celui-ci s'abattit sous lui et le jeta à terre, la tête la première. Les poulets sacrés refusaient de manger. Flaminius méprisait tout cela. Enfin, le porte-en-seigne ne pouvait enlever de terre l'aigle qui, selon l'usage, y était enfoncée. Il reçut l'ordre de creuser la terre tout autour, et l'armée se mit en marche.

Annibal avait passé toute une nuit à dresser des embuscades. Il attendit patiemment que Flaminius vint s'y jeter. L'armée romaine fut enveloppée avant de s'être seulement rangée en bataille. Flaminius paya du moins de sa personne : il fut tué avec 15,000 des siens. Un grand nombre, cherchant à se sauver, se précipitèrent dans le lac, et 6,000 seulement s'ouvrirent un passage à travers les vainqueurs ; mais le lendemain ils furent arrêtés et faits prisonniers par Niharbal. L'action avait été si animée de part et d'autre, qu'un tremblement de terre qui renversa des villes entières passa inaperçu.

On juge facilement quel fut l'effet de cette nouvelle à Rome. La prévention du peuple pour un factieux avait mis l'État à deux doigts de sa perte. Tout le peuple courut dans la place publique, avec beaucoup de frayeur et de consternation. Les dames romaines, errant par les rues, demandaient à tous ceux qu'elles

rencontraient quelle était donc cette fâcheuse nouvelle, et en quel état se trouvait l'armée de la république. Le soir, la nouvelle fut publiée par le préteur. « Nous avons, dit-il, perdu une grande bataille. » Il ne chercha aucun détour pour adoucir l'exposé d'un événement si funeste. On cherchait les mesures à prendre dans cette circonstance, quand on vint tout à coup annoncer un nouveau malheur : Annibal avait défait 4,000 cavaliers que le consul Cn. Servilius envoyait au secours de son collègue. Alors on eut recours à un remède qui n'avait pas été employé depuis longtemps ; on résolut de créer un dictateur. Le consul à qui revenait l'élection de ce magistrat était absent et ne pouvait revenir. Le sénat fit nommer Q. Fabius Maximus prodictateur par les comices. C'était un homme de mœurs graves, et dans l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de force pour exécuter les desseins qu'il a formés, et où la hardiesse est tempérée par la prudence. Il choisit pour général de cavalerie le plébéien Minucius Ruffus. A la tête de quatre légions, Fabius alla chercher Annibal, qui était descendu le long de l'Adriatique jusqu'en Apulie, espérant soulever la Grande-Grèce, mais sans détacher de Rome un seul allié. Même après Trasimène, Hiéron, sûr de la fortune de Rome, envoya, outre de grands secours d'hommes et de vivres, une statue en or de la Victoire, du poids de trois cent vingt livres.

Annibal eut bientôt compris qu'il avait affaire à un autre général que Flaminius. Fabius avait formé le

dessein de ne point hasarder de bataille qu'autant que la nécessité l'y obligerait. Il s'appliquait à observer tous les mouvements d'Annibal, à resserrer ses quartiers, à lui couper les vivres, à éviter les plaines, à cause de la cavalerie numide; à suivre les ennemis, quand ils décampaient, à les fatiguer dans leurs marches, et enfin à se tenir lui-même à une distance et dans une position qui lui laissassent la liberté de n'en venir aux mains que quand il verrait un avantage évident. Rome avait enfin trouvé le général capable de tenir tête à Annibal. Celui-ci cherchait à l'ébranler par toute sorte de mouvements: En vain il ravagea la Daunie, le Samnium et la Campanie. Fabius le suivait sur les hauteurs, usant peu à peu les forces de l'ennemi. Cependant toutes les villes alliées de Rome restaient fidèles, même celles qui avaient le plus souffert, tant elles avaient de respect et de vénération pour la république romaine. Mais Fabius avait un ennemi à ses côtés aussi dangereux qu'Annibal; c'était ce Minucius Rufus, son commandant de cavalerie. Il soulevait l'armée contre Fabius, qu'il accusait de lâcheté, et demandait à grands cris qu'on livrât bataille. Peu à peu il gagna la confiance des légions. Les amis mêmes de Fabius l'engageaient à céder un peu; mais celui-ci résista à la fois aux insultes de son armée et aux manœuvres habiles d'Annibal. Enfin il réussit à surprendre le Carthaginois et à l'enfermer dans un défilé. Déjà il se flattait d'enlever tout le butin que les Carthaginois emportaient avec eux et de terminer la guerre par un

grand coup; mais Annibal s'en tira par une ruse. Il rassembla deux mille bœufs, aux cornes desquels il fit attacher des sarments et autres bois secs, puis il chargea Asdrubal d'y mettre le feu vers le milieu de la nuit et de chasser ces animaux vers les hauteurs, surtout du côté des défilés dont les Romains s'étaient emparés. Les mesures ainsi prises, il commença lui-même à marcher en silence et à s'avancer vers les défilés; les bœufs précédaient de beaucoup l'avant-garde de son armée. Quand ils sentirent le feu qui brûlait sur leur tête, ils se dispersèrent en furie sur les collines et dans les forêts. Cet artifice jeta la terreur dans le camp romain. Ceux qui gardaient l'entrée du défilé gagnèrent les hauteurs. Le rusé Carthaginois échappa avec ses troupes.

Fabius, obligé quelque temps après de partir pour Rome, où l'appelaient les affaires de la religion, recommanda avec prières à Minucius de suivre sa tactique; mais à peine fut-il éloigné, que l'impétueux Minucius se hâta de livrer bataille. Un succès qu'il remporta sur l'ennemi porta au comble son orgueil et sa témérité. Des lettres pleines de jactance, et qui grossissaient un léger avantage, portèrent la joie à Rome. Fabius voulut rendre le peuple à la raison; mais un tribun se déchaîna contre lui et l'accusa de trahison, et, sur sa proposition, on donna des pouvoirs égaux au général de cavalerie. Fabius demeura insensible à cette prétendue injure. Il supporta l'injustice du peuple avec la même fermeté d'âme avec la-

quelle il avait souffert les invectives de ses ennemis, et, bien persuadé qu'en partageant le commandement entre Minucius et lui, on n'avait pas partagé l'habileté dans l'art de commander, il revint dans son camp, victorieux des insultes de ses concitoyens comme des artifices de l'ennemi. Minucius voulait commander deux jours l'un. Fabius refusa et céda la moitié de ses troupes.

Annibal, qui, par ses espions, savait tout ce qui se passait, s'empessa de profiter d'une si belle occasion. Il accepta la bataille que recherchait Minucius, et le battit. Si Fabius n'était accouru aussitôt, Minucius eût perdu toute son armée. A la vue des légions de Fabius, Annibal fit sonner la retraite; il reconnaissait que Fabius l'avait vaincu. Il ajouta en plaisantant que ce nuage qui avait coutume de paraître sur les hauteurs était enfin tombé avec beaucoup de fracas et d'orage. Minucius reconnaissant se jeta dans les bras du dictateur, lui remit ses pouvoirs; les deux armées s'embrassèrent, et ce jour qui avait commencé d'une manière si funeste se termina par une joie universelle. Après cette belle action, Fabius sortit de charge. Sa conduite à l'égard d'Annibal a toujours été regardée comme l'effet d'une prudence consommée et d'une connaissance parfaite des règles de l'art militaire. Elle lui valut le glorieux titre de Sage Temporiseur, qui par ses délais avait sauvé l'État: titre qui lui a fait plus d'honneur que toutes les victoires qu'il aurait pu remporter.

A ce moment, les affaires de la république semblaient relevées. En Espagne, une foule de peuples passaient du côté des Romains; les Gaulois de la Cisalpine, contents d'avoir recouvré leur liberté, ne s'inquiétaient pas d'Annibal. Une escadre romaine poursuivait jusqu'en Afrique une flotte carthaginoise qui venait rejoindre Annibal à Pise. Le préteur de Sicile, Otacilius, avait ordre de passer en Afrique. On admire justement l'énergie et l'activité du sénat romain, qui envoyait demander à Philippe de Macédoine l'extradition de Démétrius, qui cherchait à le jeter dans l'alliance carthaginoise; aux Liguriens, compte des secours qu'ils fournissaient aux Carthaginois. Il semblait ne pas permettre qu'on doutât un instant ni de la fortune ni de la puissance de Rome.

Et cependant Annibal était toujours au cœur même de l'Italie. Mais n'ayant ni ville, ni poste, ni pays ami, il se trouvait extrêmement embarrassé. Tout dépendait du choix des nouveaux consuls. Il ne s'agissait plus que de continuer la guerre sur le même plan pour achever de détruire Annibal. Mais il fallait aux Romains un coup encore plus violent que tous ceux qu'ils avaient éprouvés jusqu'alors, pour les rendre tout à fait sages.

Le principal instrument de cette disgrâce complète qui les mit aux abois, fut C. Térentius Varron. Fils d'un boucher, il s'était acquis la faveur du peuple en attaquant les premiers de la république. C'est lui qui avait appuyé la proposition qui retirait à Fabius l'inté-

grité du commandement. En récompense, il reçut le consulat. Paul-Émile, porté par les patriciens, lui fut donné pour antagoniste plutôt que pour collègue. Le sénat voulait frapper un grand coup. Il avait mis sur pied 80,000 hommes. Il exhorta Paul-Émile à bien prendre son temps pour une action décisive. Tel n'était pas l'avis du Temporisateur. Avant le départ de Paul-Émile, il eut un entretien avec lui et l'avertit des dangers que lui ferait courir son collègue, l'engagea à ne pas rechercher avidement le combat, mais à imiter sa tactique, à épuiser Annibal par de sages lenteurs. Les deux consuls quittèrent Rome, accompagnés jusqu'aux portes de la ville, l'un par les premiers du sénat, l'autre par la populace.

En vain Paul-Émile chercha-t-il à retenir Varron; celui-ci conduisit l'armée si près de l'ennemi, qu'une bataille devint inévitable. Elle se donna près de Cannes, petite bourgade située sur la rivière d'Aufide (aujourd'hui l'Ofanto). C'était un pays de plaines, qu'Annibal avait choisi exprès, afin de pouvoir faire usage de sa cavalerie, qui faisait la principale partie de ses forces et de sa confiance. Quand le bruit se répandit à Rome qu'on allait livrer bataille, l'inquiétude et la crainte saisirent tous les esprits, et l'imagination publique semblait s'arrêter surtout aux malheurs qui résulteraient d'une défaite. L'événement répondit à ces craintes. Les Carthaginois, inférieurs en nombre, enveloppèrent encore une fois les Romains comme à Trasimène et à la Trébie. L'action commença par le choc

des deux cavaleries, choc furieux, et qui d'abord fut soutenu de part et d'autre avec la même énergie, lorsque, par un mouvement inopportun, les cavaliers romains mirent pied à terre et combattirent en fantassins. Quand Annibal l'eut appris, il s'écria : « Je les aime mieux de cette manière que si on me les eût livrés pieds et mains liés. » En effet, après s'être défendus avec la dernière valeur, la plupart demeurèrent sur la place. Pendant ce temps, les deux infanteries en étaient aux mains. Le combat s'engagea d'abord au centre. A mesure que les Romains approchaient, Annibal fit courber la droite et la gauche de ses troupes, de manière à former un demi-cercle, en forme de \odot renversé. Le centre attaqué recula, toujours en combattant, et attira les Romains jusqu'à ce que les deux ailes, par un mouvement subit, les enveloppassent en les chargeant avec vigueur. Le désastre fut complet. Paul-Émile, blessé dès le commencement de l'action, se battit jusqu'au moment où il se trouva abandonné de tous. Un tribun légionnaire, Cn. Lentulus, passa à cheval près du lieu où était le consul, assis sur une pierre et tout couvert de son sang. Lorsqu'il l'eut aperçu en cet état, il le pressa de fuir sur son cheval. Paul-Émile, prodigue de sa grande âme, comme s'exprime un ancien poète, refusa ce secours et mourut sur le champ de bataille, achevé par les ennemis, qui le tuèrent sans le reconnaître. Le consul Varron se retira à Venouse, mais accompagné seulement de 70 cavaliers; 4,000 hommes environ.

échappés du carnage, se sauvèrent dans les villes voisines. Il périt dans le combat, outre le consul, deux questeurs, vingt et un tribuns légionnaires, des consulaires, quatre-vingts sénateurs qui avaient servi volontairement par zèle pour la patrie, et une si étonnante quantité de chevaliers, qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux de ces bagues ou anneaux qui distinguaient les chevaliers du reste du peuple. La perte générale monta au moins à 50,000 hommes. Les Carthaginois, acharnés contre l'ennemi, ne cessèrent de tuer jusqu'à ce qu'Annibal, dans la plus grande ardeur du carnage, se fût écrié plusieurs fois : « Arrête, soldat, épargne le vaincu ! » Annibal ne perdit que 5,500 hommes, dont 4,000 Gaulois. « Le sang de ce peuple payait toutes ses victoires. » (2 août 216.)

Tous les officiers d'Annibal regardaient la guerre comme terminée et lui conseillaient de prendre quelques jours de repos pour lui et pour ses soldats. « Garde-t'en bien, lui dit Naharbal, commandant de la cavalerie, qui était bien persuadé qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Laisse-moi seulement prendre les devants avec ma cavalerie, et dans cinq jours, je te fais souper au Capitole. » Annibal n'entraît pas dans l'idée d'un pareil succès. Il répondit à Naharbal qu'il louait son zèle, mais demanda du temps pour délibérer sur sa proposition. « Je le vois bien, reprit Naharbal, les dieux n'ont pas donné à un même homme tous les talents à la fois. Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. » On convient assez

généralement que ce jour passé dans l'inaction sauva Rome.

Le plus politique des historiens anciens qui ont raconté cette guerre, Polybe, ne laisse pas entrevoir qu'un tel projet fût praticable et qu'Annibal ait eu tort de ne l'avoir pas tenté. En effet, si l'on considère qu'il ne lui restait environ que 26 ou 27,000 hommes de pied en état d'agir, on comprendra qu'avec ce petit nombre il ne put entreprendre de faire la circonvallation d'une ville aussi étendue que Rome et coupée par une rivière, ni l'attaquer dans les formes, n'ayant ni machines, ni munitions, ni aucune autre chose nécessaire pour un siège. Mais il faudrait être du métier, et peut-être du temps même de l'action, pour juger sainement de ce fait. C'est un ancien procès sur lequel il ne sied bien qu'aux connaisseurs de prononcer.

Quelle haine que les Carthaginois eussent pour les Romains, ils ne purent considérer sans horreur le carnage qu'ils avaient fait. Ce qui attira le plus leur attention, ce fut un Numide encore vivant couché sur un Romain mort. Le premier avait le nez et les oreilles tout en sang; car le Romain, ne pouvant se servir de ses mains pour prendre ses armes et en faire usage, avait passé de la colère à la rage, et était mort en déchirant l'ennemi avec ses dents.

Les débris de l'armée romaine se réfugièrent, les uns à Canouse, les autres à Venouse, où ils trouvèrent le consul Varron. A Rome, on croyait que rien n'avait échappé. Jamais, depuis la prise de la ville par les

Gaulois, on n'avait vu une consternation si grande et si universelle. Les femmes, répandues autour du sénat, faisaient retentir l'air de leurs cris. Mais sur les conseils de Fabius, on passa bientôt de cet état de stupeur à l'activité la plus énergique. On envoya des courriers sur les routes pour savoir ce qui restait des légions romaines, et reconnaître la marche suivie par Annibal. Défense fut faite aux femmes de paraître en public, parce que leur désespoir brisait les courages. Les sénateurs parcoururent les places et les rues pour rétablir l'ordre, placer des gardes aux portes et empêcher que personne ne sortît. Sur ces entrefaites, arriva la lettre de Varron annonçant le désastre. Comme il n'y avait pas de famille qui ne fût obligée de prendre le deuil, un arrêt du sénat en borna la durée à trente jours. En même temps on apprenait qu'une flotte carthaginoise menaçait Hiéron, tandis qu'une autre se disposait à tourner du côté de Lilybée et à attaquer la province romaine.

Les expiations religieuses ne furent pas oubliées, pour conjurer les malheurs qui menaçaient Rome. Deux vestales, accusées de s'être laissé corrompre, furent mises à mort. Q. Fabius Pictor fut envoyé à Delphes pour savoir par quels sacrifices on apaiserait la colère des dieux. En attendant son retour, on immola un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque, qui furent enterrés tout vifs dans un caveau.

Deux légions gardaient la ville. Marcellus y envoya encore 1,500 soldats de la flotte d'Ostie et plaça une

légion à Téanum de Campanie pour fermer la route du Latium. M. Junius Péra, créé dictateur par le sénat, enrôla tous les jeunes gens qui avaient atteint dix-sept ans; on en composa quatre légions et un corps de 1,000 cavaliers. Comme la république ne pouvait fournir assez de gens libres, on enrôla 8,000 esclaves des plus robustes et on appela les contingents des alliés. Des armes de toute sorte furent préparées. On y joignit celles qu'on avait autrefois prises sur les ennemis et qui étaient suspendues dans les temples. Lorsque Cathulon vint, avec les députés des prisonniers de Cannes, parler de paix et de rançon, le dictateur envoya un de ses lieutenants lui ordonner de sortir avant la nuit des terres de la république. On reçut les députés romains; mais on ne voulut pas les racheter. Cette triste réponse et la perte de tant de citoyens, joints à ceux qui avaient été tués dans le combat, excitèrent une nouvelle affliction, et toute la multitude restée à l'entrée du sénat reconduisit les députés jusqu'aux portes de la ville, les larmes aux yeux et poussant des cris lamentables. Les réfugiés de Canouse et de Venouse furent envoyés en Sicile, privés des honneurs et de la solde militaires, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie. Mais par un admirable esprit de conciliation, quand on apprit que Varron, le consul populaire, était près d'entrer à Rome, tous les ordres de l'État allèrent au-devant de lui et lui rendirent de solennelles actions de grâces de ce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la république. Pendant plusieurs

années, on lui prorogea le commandement avec la précaution de ne lui donner que des commissions peu importantes qui honorassent sa personne sans exposer de nouveau l'État aux suites de son incapacité.

Tandis que Rome faisait tête à la mauvaise fortune, les peuples de l'Italie méridionale l'abandonnaient pour passer du côté d'Annibal. Capoue lui ouvrait ses portes, après avoir étouffé dans les bains publics tous les Romains qui se trouvaient alors dans ses murs. Le Carthaginois assurait le sénat de cette ville que dans peu Capoue serait la capitale de toute l'Italie, et que les Romains eux-mêmes y viendraient recevoir la loi avec les autres peuples.

Établi au cœur de la Campanie, Annibal attendait les secours que son frère Magon était allé demander à Carthage. Mais tant de victoires ne pouvaient triompher de la mauvaise volonté et des défiances d'Hannon, le rival des Barca. En vain Magon, en plein sénat, répandit un boisseau d'anneaux d'or enlevés, disait-il, aux chevaliers romains morts sur le champ de bataille; Hannon répliquait : « Ou Annibal est victorieux, et en ce cas il n'a pas besoin de secours; ou il nous trompe par de vaines espérances, et pour lors il mérite encore moins d'être écouté. » Néanmoins, les partisans d'Annibal firent décréter qu'on lui enverrait un renfort de 4,000 Numides, 40 éléphants et une grande somme d'argent. On fit partir en même temps un officier général avec Magon pour aller lever dans l'Espagne 20,000 hommes d'infanterie et 4,000 de cavalerie, afin

de recruter l'armée de cette province et celle d'Italie. Mais ces ordres furent exécutés avec beaucoup de lenteur et de nonchalance. Asdrubal avait reçu l'ordre de passer les Pyrénées; il fut battu par les Scipions et rejeté dans le sud de l'Espagne (216).

De son côté, Annibal échouait devant Naples, qu'il attaquait pour la seconde fois, et devant Nole, que l'activité de Marcellus empêcha de tomber au pouvoir des Carthaginois. Il lui tua 2,500 hommes dans une sortie. C'était le premier avantage remporté sur Annibal : il rendit confiance aux troupes romaines en leur montrant qu'Annibal n'était pas invincible. Après un troisième échec devant Casilin, Annibal se retira à Capoue. « Ce fut là, dit Tite-Live, que cette armée qui avait résisté si longtemps aux plus pénibles travaux, et que les périls les plus affreux n'avaient jamais pu abattre, fut entièrement vaincue par l'abondance et les délices dans lesquelles elle se plongea avec d'autant plus d'avidité qu'elle n'y était point accoutumée. Quand Annibal tira ses soldats de cette ville, on eût dit que c'étaient d'autres hommes, tout différents de ce qu'ils avaient été jusque-là. »

« Mais, dit sagement Rollin, quand on examine avec soin toutes les circonstances de cette histoire, on a de la peine à se persuader qu'il faille attribuer le peu de progrès qu'eurent les armes d'Annibal dans la suite au séjour de Capoue. C'en est bien une cause, mais la moins considérable, et la bravoure avec laquelle les Carthaginois battirent depuis ce temps-là

des consuls et des préteurs, prirent des villes à la vue des Romains, maintinrent leurs conquêtes, et restèrent encore quatorze ans en Italie sans en pouvoir être chassés; tout cela porte assez à croire que Tite-Live exagère les pernicious effets des délices de Capoue. »

Quoi qu'il en soit, Annibal n'est-il pas plus admirable, lorsque, « après cette course de torrent, arrêté tout à coup, il commence, avec les restes de ses compagnons de victoire, grossis de quelques alliés de Rome, sans son pays, ou malgré son pays, une guerre plus étonnante encore, attaquant et se dérochant tour à tour, et, comme le lion qui rôde autour d'une proie bien gardée, revenant par mille circuits sur cette Rome qu'il avait vue une fois et dévorée en espérance; établi et vieillissant au sein de l'Italie; aussi patient sur le sol étranger qu'une nation qui se défend sur le sien, aussi fécond en ressources qu'un grand gouvernement; rappelé, enfin, de cette patrie que la guerre lui avait faite pour aller au secours de ses propres foyers, et vaincu par un jeune homme échappé au désastre de Cannes? »

Ce qui en réalité perdit Annibal, c'est qu'il se trouva abandonné à ses seules ressources. Réduit enfin à 26,000 hommes de pied et à 9,000 cavaliers, comment, avec une armée si affaiblie, pouvait-il occuper dans un pays étranger tous les postes nécessaires, contenir les nouveaux alliés et tenir tête aux deux armées romaines qui se renouvelaient tous les ans?

L'hiver passé, Annibal retourna attaquer Casilin,

qui souffrit les plus grands maux avec une constance héroïque. Les Romains faisaient passer aux assiégés du blé dans des tonneaux que le Vulturne leur charriait; mais ce n'était là qu'un faible secours. Réduits à la dernière extrémité, ils furent obligés de manger du cuir bouilli, des rats et les animaux les plus sales. Annibal s'étant aperçu qu'ils semaient des raves : « Quoi! s'écria-t-il tout étonné, les assiégés s'imaginent-ils que je resterai autour de cette place jusqu'à ce que ces plantes aient poussé? » Enfin, il fallut traiter, et Annibal plaça une garnison dans cette ville.

Tandis que le sénat romain répondait aux alliés et au propréteur T. Otacilius qu'il ne pouvait envoyer ni secours ni vivres, le roi Hiéron vint heureusement en aide à la république. T. Otacilius reçut de lui de l'argent et des vivres pour six mois.

En 215, le sénat avait fait revenir Q. Fabius Maximus au consulat. Il avait pour collègue T. Semprenius Gracchus, qui commandait les alliés et les esclaves enrôlés. Marcellus, avec le titre de proconsul, fut chargé de veiller sur Nole.

Tous les rois et tous les peuples avaient les yeux ouverts sur ce grand démêlé qui mettait aux prises les deux plus puissants peuples de la terre. Philippe, roi de Macédoine, s'y intéressait particulièrement, étant plus qu'aucun autre voisin de l'Italie, dont il n'était séparé que par la mer Ionienne. Quand il vit Annibal vainqueur dans trois grandes batailles, il rêva la con-

quête de l'Italie et envoya des ambassadeurs faire alliance avec Annibal. Ceux-ci, en traversant l'Apulie pour venir à Capoue, tombèrent au milieu des troupes romaines. Xénophane, le chef de l'ambassade, sans se démonter, répondit au préteur qu'il venait de la part du roi Philippe pour demander aux Romains leur amitié et leur alliance. Il obtint des guides pour aller à Rome, et devait en chemin prendre connaissance des postes occupés par les Romains ou par les Carthaginois. Xénophane arriva ainsi en Campanie, et, dès que l'occasion se présenta, s'échappa pour aller dans le camp d'Annibal signer avec lui un traité d'alliance. Mais à leur retour, les ambassadeurs furent surpris par des vaisseaux de la flotte romaine, et on saisit sur eux les lettres qu'Annibal écrivait à Philippe et le traité conclu entre eux deux. Le préteur les envoya au sénat sous bonne escorte. Ainsi, le sénat romain apprit que dans le moment même où il avait bien de la peine à résister à Annibal, il allait avoir sur les bras un autre ennemi des plus puissants. Loin de se laisser abattre par la crainte, il délibéra sur-le-champ des moyens de porter la guerre en Macédoine. Où trouver une pareille fermeté et une pareille grandeur d'âme? Une flotte de cinquante galères, confiée à Valérius, eut ordre de surveiller Philippe. S'il remuait, une armée devait entrer en Macédoine et l'y retenir.

Pendant ce temps, une flotte carthaginoise abordait en Sardaigne, et la Sicile menaçait d'un soulèvement. L'armée carthaginoise débarquée en Sardaigne fut

complètement battue dans une bataille générale par Manlius. Toutes les villes qui avaient pris le parti des Carthaginois se soumirent aux Romains.

En Italie, Marcellus, envoyé à Nole, ravageait le pays des Hirpiniens et des Samnites. Annibal crut d'abord le surprendre; mais, le trouvant sur ses gardes, il résolut d'attaquer Nole par tous les côtés à la fois. Une action engagée sous les murailles allait se changer en un combat décisif, sans un orage violent qui sépara les deux armées. Trois jours après, une seconde bataille fut livrée et remportée par Marcellus, qui entra dans la ville aux acclamations du peuple même, qui jusque-là avait incliné pour les Carthaginois; et 4,272 cavaliers numides et espagnols passèrent dans le camp de Marcellus. C'était la première désertion qui avait lieu du côté des Carthaginois.

Annibal se replia sur Arpi. Q. Fabius, ayant appris son départ, se dirigea sur Capoue et mit tout le pays à feu et à sang.

De l'Espagne il venait de bonnes nouvelles. Les victoires des Scipions avaient obligé les Carthaginois d'abandonner Illiturgis et Intibili. Presque toutes les populations embrassaient le parti des Romains.

Mais en Sicile, Hiéron, le fidèle allié des Romains, venait de mourir. Son successeur, Hiéronyme, était d'un tout autre caractère. Gâté par une mauvaise éducation, il oublia bien vite les sages recommandations d'Hiéron mourant. L'alliance avec Rome fut abandonnée pour celle de Carthage. Annibal le laissa s'enfler

de folles espérances et le gagna à son parti. Sur le premier bruit de ce traité, Appius, préteur de Sicile, envoya des ambassadeurs au jeune roi. Il les reçut par des railleries, leur demandant ce qui s'était passé à la journée de Cannes. Son règne fut de peu de durée, et le préteur de Sicile engagea le sénat à prendre toutes les précautions nécessaires pour conserver la partie de la Sicile qui appartenait aux Romains.

Pour l'année 214, le peuple portait au consulat deux citoyens obscurs. L'un d'eux, Otaeilus, était le neveu même du Temporiseur. Fabius, président des comices, arrêta l'élection, harangua le peuple, lui montra qu'il fallait à la tête des armées des chefs plus capables de lutter contre Annibal. « Quand la mer est calme, il n'y a personne qui ne puisse conduire le vaisseau; mais lorsqu'il s'est élevé une furieuse tempête, et que le navire est devenu le jouet des vents, c'est alors qu'on a besoin d'un homme de tête et de courage, d'un pilote habile et expérimenté. » Sur ses ordres, l'élection fut annulée, et on nomma Fabius et Marcellus consuls. C'était le quatrième consulat de Fabius, le troisième de Marcellus.

Fabius, ne pouvant se dissimuler qu'il était le général nécessaire à l'État, avait mieux aimé s'exposer à l'envie que cette démarche extraordinaire pouvait lui attirer, que de négliger les intérêts de sa patrie.

Des préparatifs considérables annonçaient que la campagne allait être sérieuse. Capoue trembla pour elle et demanda à Annibal de se rapprocher de ses

murs. Annibal se hâta d'entrer en Campanie pour prévenir les Romains, et vint camper au-dessus de Capoue. Il échoua devant Pouzzoles, Naples et Nole, que tant de fois il avait essayé de surprendre. Enfin, s'avouant vaincu par Marcellus, il s'enfuit de nuit et se retira vers Tarente, où il espérait mieux réussir. Pendant ce temps, Hannon se faisait battre à Bénévent par Gracchus, qui commandait une armée d'esclaves enrôlés; et tandis que Marcellus était retenu à Nole par une maladie qui l'empêchait d'agir, Fabius parcourait le Samnium et reprenait une à une toutes les villes, faisait perdre aux Carthaginois 25,000 hommes, et renvoyait à Rome 570 déserteurs, qui furent tous précipités du haut de la roche Tarpéienne, après avoir été battus de verges.

Le sénat craignait pour la Sicile. Marcellus reçut ordre d'y passer. En vain le peuple, comprenant qu'il ne pouvait lutter contre Rome, voulait-il éviter la guerre. Épicyle et Hippocrate, maîtres de la ville après la mort d'Hiéronyme, animent également la multitude et les troupes contre les Romains. Marcellus, à peine débarqué, emporta d'emblée Léontium et vint camper à quinze cents pas de Syracuse. Il envoya d'abord des ambassadeurs, mais on ne voulut pas les recevoir dans la ville. Épicyle et Hippocrate leur répondirent fièrement que, si les Romains songeaient à mettre le siège devant leur ville, ils s'apercevraient bientôt que la différence était grande entre attaquer Syracuse et attaquer Léontium. Marcellus commença donc le siège par terre et par mer.

La ville se composait alors de cinq parties, qui étaient comme autant de villes réunies en une seule : l'île, appelée Ortygie, où étaient le palais des rois et la citadelle ; l'Achradine, située sur le bord de la mer ; Tyque, Néapolis et Épipole. Cette dernière était une hauteur qui dominait la ville. L'île d'Ortygie unissait deux ports.

Marcellus voulut tout d'abord inspirer la terreur en étalant aux yeux des assiégés le formidable appareil de ses machines de guerre. Il y aurait peut être réussi s'il y eût eu un homme de moins dans Syracuse. C'était Archimède. Ce grand géomètre, appliquant aux besoins de l'État ses grandes découvertes, avait pris soin de garnir les murs de tout ce qui était nécessaire pour une bonne défense. Ses machines décochaient sur les Romains toutes sortes de traits et des pierres d'une pesanteur énorme. Derrière les murailles, d'autres machines, faisant tomber tout à coup sur les galères de grosses poutres chargées au bout d'un poids immense, les abîmaient dans les flots. Si les vaisseaux approchaient du rempart, une main de fer les saisissait, les enlevait en l'air et les laissait retomber au milieu de la mer avec tout leur équipage. Archimède avait placé la plupart de ses machines à couvert derrière les murailles, de sorte que les Romains, accablés d'une infinité de coups sans savoir ni le lieu ni la main d'où ils partaient, semblaient proprement, dit Plutarque, se battre contre les dieux. Et Marcellus, poussé à bout, disait à ses ouvriers et à ses ingénieurs :

« Ne cesserons-nous pas de faire la guerre à ce Briarée de géomètre qui maltraite ainsi mes galères et mes machines ? Il surpasse infiniment les géants à cent bras dont parle la Fable, tant il lance de traits à la fois contre nous ! » Marcellus avait raison de s'en prendre au seul Archimède. Tous les Syracusains n'étaient que le corps des machines et des batteries de ce grand géomètre, et lui, il était seul l'âme qui faisait mouvoir et agir tous ces ressorts. Les Romains étaient si effrayés, que, s'ils voyaient seulement sur la muraille une petite corde ou la moindre pièce de bois, ils prenaient aussitôt la fuite, croyant voir se dresser contre eux quelque effroyable machine. La présence de ce seul vieillard dans Syracuse arrêta et déconcerta tous les desseins des Romains. Marcellus fut obligé de changer le siège en blocus. Mais c'est en vain que les vaisseaux se tenaient au large : des miroirs ardents, habilement disposés, y portaient l'incendie.

Les deux nations dirigeaient leurs forces sur la Sicile et semblaient ne plus songer à l'Italie. La flotte carthaginoise faisait entrer librement des convois dans la ville et la sauvait de la famine. Marcellus attendit qu'une trahison ou une surprise lui livrât la place. L'occasion se présenta enfin : c'était une fête en l'honneur de Diane, qui durait trois jours de suite. Pendant ce temps, les Syracusains s'abandonnaient à la joie et à la bonne chère. A l'heure de la nuit où il pensa que les habitants, après avoir passé le jour à manger et à boire, commenceraient à s'endormir,

Marcellus fit avancer doucement un corps de 1,000 soldats d'élite qui escaladèrent les murs avec des échelles et s'emparèrent de l'Épipole. Les Syracusains, alarmés par le bruit, commençaient à se troubler. Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes. Tous les assiégés épouvantés prirent la fuite, croyant toutes les parties de la ville envahies. Bientôt il ne resta plus au pouvoir d'Épicyde que l'île et l'Achradine.

Tous les capitaines et les officiers qui étaient autour de Marcellus le félicitaient sur le succès de ses armes et sur un bonheur si imprévu. Pour lui, lorsque, du haut de l'Épipole, il eut considéré la beauté et la grandeur de cette ville, la plus vaste et la plus opulente qu'il y eût alors dans le monde, il ne put s'empêcher de verser des larmes, ou de joie d'avoir exécuté une si difficile et si glorieuse entreprise, ou de regret de voir que l'ouvrage merveilleux de tant de siècles allait bientôt être réduit en cendres. Touché par tant de souvenirs qui s'y rattachaient, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoyer vers les assiégés pour les exhorter à se rendre et à prévenir la ruine de leur ville. Mais on avait confié à dessein la défense des portes et des murailles de cette partie de la ville aux déserteurs qui ne pouvaient espérer de pardon dans le traité qui serait conclu pour les Syracusains. Ils ne voulurent jamais lier conversation avec les députés de Marcellus. Le siège continua.

Une peste qui survint à l'automne détruisit une armée carthaginoise venue au secours de Syracuse. Mar-

cellus, voyant avec quelle fureur la maladie se déchaînait, logea ses soldats dans les maisons de la ville et en sauva la plus grande partie. Un fléau si terrible, au lieu de faire cesser la guerre, semblait la rallumer d'autant plus.

Un nouveau renfort, amené de Carthage par Bomilcar, prit la fuite en voyant la flotte romaine s'avancer à sa rencontre, en bel ordre. Cette nouvelle et la fuite d'Épicyde déterminèrent les Syracusains à traiter avec les Romains. Pour récompenser les soldats, il fallut leur abandonner le pillage de cette ville. Un accident imprévu causa une extrême douleur à Marcellus. Tandis que tout était en mouvement dans la ville, Archimède, enfermé dans son cabinet comme un homme de l'autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci, était occupé à considérer des figures de géométrie qu'il avait tracées sur la poussière. Il donnait à cette contemplation non-seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit; de sorte qu'il n'avait entendu ni le tumulte des Romains qui pillaient les maisons, ni le bruit dont la ville retentissait. Tout d'un coup un soldat se présente à lui et lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archimède le prie d'attendre un moment jusqu'à ce que son problème fût résolu, et qu'il eût fait sa démonstration. Le soldat, qui ne se souciait ni de son problème ni de sa démonstration, et qui n'entendait pas même ces mots, irrité de ce délai, tire son épée et le tue. Marcellus fit célébrer ses funérailles

avec soin et lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étaient le plus distingués à Syracuse.

Il restait encore à Marcellus à vaincre un élève d'Annibal, Mutine, qui, sous ce maître, avait appris toutes les ruses et tous les stratagèmes de la guerre. En peu de temps il avait rempli la Sicile du bruit de son nom. Marcellus s'étant mis en campagne pour arrêter ses courses, Mutine, sans lui donner le temps de prendre haleine, vint attaquer les Romains jusque dans leur poste et les obligea de se tenir renfermés dans leurs retranchements. Mais la jalousie de ses collègues fit échouer ses desseins. Le dégoût le poussa à la trahison, il finit par livrer Agrigente. Les Carthaginois, qui n'avaient plus de place forte en Sicile, abandonnèrent l'île aux Romains.

Pendant que ces événements se passaient en Sicile, Philippe se déclarait contre les Romains. Avant de passer en Italie, où l'attendait Annibal, il voulut soustraire l'Illyrie à l'influence romaine. Avec cent vingt galères, il prit Oricum, et, remontant l'Aoüs, il assiégea Apollonie. Le préteur Valérius accourut à son secours avec la flotte romaine, conduisit ses soldats par un chemin qui n'était point gardé par les Macédoniens, et entra de nuit dans la ville, sans qu'aucun des ennemis s'en aperçût. Les Macédoniens étaient dans une sécurité et une indolence incroyables. La nuit suivante, les Romains, qui s'étaient tenus tout le jour en repos, firent une sortie, pénétrèrent dans le

camp des ennemis, et, s'ils n'avaient fait main basse sur les soldats, ils seraient parvenus jusqu'à la tente du roi sans rencontrer d'obstacle. Éveillés par les cris de ceux qu'on massacrait, les Macédoniens s'enfuirent en masse. Philippe courut presque nu jusqu'aux bords du fleuve, tel qu'il s'était trouvé à son réveil, et le camp tomba au pouvoir des Romains.

Le lieutenant de Valérius avait repris Oricum. Quand Philippe redescendit l'Aoüs, il rencontra sa flotte, qui lui fermait passage. Le roi brûla ses galères et reprit par terre le chemin de la Macédoine. Depuis ce jour jusqu'en 205, les Romains le combattirent moins par leurs propres forces que par celles de leurs alliés, Attale, roi de Pergame, et les Rhodiens. Le sénat lui débaucha ses alliés, et Philippe, chassé successivement de Zante, de l'Acarnanie, de la Locride et de l'Élyde, malgré une victoire remportée près de Corinthe sur Sulpicius, fatigué par les continuelles incursions des Rhodiens, fut réduit à demander la paix.

Les ressources d'Annibal diminuaient de jour en jour : la Sicile était perdue, la diversion de Philippe, qui pouvait le sauver, échouait, et l'Espagne allait lui échapper. En Italie, la guerre se poursuivait toujours activement. Fabius, à la faveur d'un orage, entra de nuit dans Arpi, et environ 1,000 Espagnols passèrent sous les drapeaux des Romains. 112 cavaliers de Capoue, les plus distingués, se réfugiaient dans le camp romain, et le préteur Sempronius Tuditanus s'empara d'Aterne.

La même année (215), les deux Scipions, vainqueurs en Espagne, où ils ramassaient chaque jour de nouveaux alliés, portaient leurs espérances jusqu'en Afrique. Ils envoyaient demander l'alliance de Syphax, roi de Numidie, qui s'était déclaré contre les Carthaginois. Des ambassadeurs de ce roi allèrent en Italie, chargés d'attirer les Numides qui servaient dans l'armée des Carthaginois à passer dans le camp romain. D'autres allèrent en Espagne, et, au premier bruit de leur arrivée, les Numides passèrent la plupart de leur côté. Mais Carthage gagna à sa cause Massinissa, roi d'une partie de la Numidie, et qui arrêta les efforts de Syphax.

Cependant grandissait celui qui devait ruiner Annibal et l'arracher de ce coin de l'Italie où il se tenait opiniâtrément, attendant l'arrivée de son frère et la trahison des villes alliées de Rome. Le jeune P. Cornélius Scipion, âgé seulement de vingt et un ans, demandait l'édilité curule. Les tribuns lui objectaient qu'il n'avait pas l'âge. Il répondit hardiment : « Si tous les citoyens veulent me nommer, j'ai l'âge. » Toutes les tribus lui donnèrent leurs suffrages.

Rome craignait la trahison des Tarentins. Elle l'excita par un acte de violence commis sur leurs ambassadeurs. Tandis que le commandant romain Livius dormait, enseveli dans le vin, Tarente ouvrit ses portes à Annibal, tandis que les consuls formaient le siège de Capoue. Hannon, qui menait des secours pour ravitailler la place, fut surpris et perdit 15,000 hommes

et le butin enlevé sur les terres des alliés du peuple romain. Une sortie heureuse des Campaniens enfla leur courage. Bientôt Annibal lui-même arriva et se hâta de livrer bataille à cette armée qui venait de se faire battre. L'action eût peut-être été funeste aux Romains, quand un renfort de Romains, aperçu de loin, effraya les deux armées, qui se séparèrent. Le consul Affius, après avoir simulé une retraite, revint sur Capoue, dont le siège fut poussé avec un acharnement qui a peu d'exemples. Bientôt trois armées furent sous les murs de la ville, et Capoue, malgré la présence d'une forte garnison carthaginoise qu'Annibal y avait laissée, commençait à être réduite à l'extrémité. Annibal était retourné à Tarente, dont il assiégeait la citadelle, toujours occupée par la garnison romaine. Lorsqu'il apprit la détresse de Capoue, il accourut avec des troupes d'élite et trente-trois éléphants. Après avoir inutilement tenté de forcer les lignes des Romains, il conçut le dessein audacieux d'enlever Rome elle-même par surprise. Il avertit auparavant les Capouans de son projet, de peur qu'en le voyant s'éloigner, ils ne perdissent courage et ne se livrassent aux Romains. Quand on apprit cette nouvelle à Rome, le sénat s'assembla sur-le-champ. Les uns voulaient que l'on rappelât tous les généraux et toutes les armées répandues en Italie, pour la défense de Rome. Fabius s'y opposa, représentant qu'il était honteux de prendre l'alarme aux moindres mouvements d'Annibal, et qu'ils favoriseraient ainsi les projets du rusé Carthaginois, qui

voulait simplement délivrer Capoue. Rome avait assez de forces dans son sein pour se défendre. Un tiers avis prévalut, et l'on fit venir à Rome une partie des troupes qui étaient devant Capoue, tandis que l'autre continuerait le siège. Cependant la frayeur redoublait dans la ville. Les dames romaines remplissaient les temples, et, toutes baignées de larmes, prosternées au pied des autels, elles imploraient le secours des dieux. Tous ceux qui étaient en état de servir venaient s'offrir aux consuls. On garnissait de troupes les portes, les murs, le Capitole; on en disposait même hors de Rome, sur les hauteurs voisines. La présence des troupes qui arrivaient, commandées par Fulvius, ranima les courages.

Annibal s'avança jusqu'à la porte Colline, pour examiner les murs de Rome. Un corps de cavalerie le força à s'éloigner. Le lendemain, il vint présenter la bataille aux Romains. On se disposait à un grand combat, quand un violent orage mêlé de pluie et de grêle jeta un si grand trouble dans les deux armées, que, de part et d'autre, les soldats se sauvèrent à la hâte dans leur camp. A peine y étaient-ils rentrés, que le temps redevint calme et serein. Le lendemain, même chose arriva, et Annibal, croyant qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, s'écria que les dieux lui avaient refusé tantôt la volonté, tantôt le pouvoir de prendre Rome. Son découragement fut au comble quand il apprit que, dans le même moment, des recrues sortaient par une porte opposée pour aller en Es-

pagne, et que le champ où il était campé venait de se vendre à Rome sans que pour cela on eût rien diminué du prix. Par une vaine bravade, il fit mettre à l'encan les boutiques d'orfèvres qui étaient autour de la place publique de Rome; puis, renonçant à la fois à Rome et à Capoue, il s'enfonça dans le Brutium, à l'extrémité de l'Italie.

Ce fut alors que Capoue sentit la faute qu'elle avait faite de se jeter dans le parti d'Annibal : elle se trouvait sans conseil aussi bien que sans ressource. Les sénateurs, voyant leur ville hors d'état de résister aux Romains, s'étaient enfermés dans leurs maisons pour y attendre une mort certaine et la ruine de leur patrie. Des Numides, envoyés au camp d'Annibal, furent surpris par les Romains; on les renvoya dans Capoue, après leur avoir coupé les mains et les avoir battus de verges. A la vue de ces malheureux, le peuple fut consterné et obligea, par ses cris et ses menaces, les sénateurs à s'assembler pour délibérer. L'avis général était d'envoyer des députés aux généraux romains pour tâcher de les fléchir par leur soumission; mais Tibius Virius, l'un des principaux auteurs de la révolte, leur montra ce qu'ils devaient attendre de la haine des Romains. « Examinez, leur dit-il, ce que cette haine leur a fait entreprendre, et jugez par là ce que vous en devez espérer. Voyant actuellement l'Italie en proie à l'étranger, obligés de soutenir dans le cœur de leur empire les assauts d'un ennemi venu des extrémités de l'univers, et d'un ennemi tel qu'Annibal, les Romains

quittent tout, et Annibal lui-même, pour envoyer les deux consuls avec deux armées consulaires mettre le siège devant Capoue. Il y a près de deux ans que, nous tenant étroitement enfermés de toutes parts, ils s'acharnent à nous mater par la faim, souffrant eux-mêmes beaucoup, s'exposant aux derniers périls et aux plus rudes travaux, taillés souvent en pièces autour de leurs retranchements, et à la fin presque entièrement forcés dans leur camp. » Comme preuve de cette haine implacable, il leur rappelle la diversion d'Annibal sur Rome, qui n'a pu faire lâcher prise aux assiégeants. « A-t-on jamais vu, dit-il, un pareil acharnement ? Il n'y a point de bête si furieuse et si enragée à qui l'on ne fit lâcher sa proie, si l'on allait vers son antre pour lui enlever ses petits. Mais les Romains, rien n'a pu les arracher de devant Capoue, ni Rome assiégée, ni les cris et les pleurs de leurs femmes et de leurs enfants, qui se faisaient presque entendre jusqu'ici, ni leurs autels, leurs temples, leurs dieux pénates, les tombeaux de leurs ancêtres profanés et détruits, tant ils sont avides de notre supplice et altérés de notre sang ? » Sa conclusion était qu'il valait mieux se donner la mort, avant de souffrir les outrages des vainqueurs et de voir Capoue livrée aux flammes. « Ceux d'entre vous, disait-il en finissant, qui veulent céder à leur mauvaise destinée plutôt que d'éprouver tant de malheurs, trouveront chez moi un repas qui les attend. Lorsque nos sens seront liés et suspendus par le vin et les viandes, je ferai servir à tous les conviés la

même coupe où j'aurai bu le premier. Ce breuvage préservera nos corps des tourments, nos esprits et nos courages des affronts et des insultes; il épargnera à nos yeux et à nos oreilles la cruelle nécessité de voir et d'entendre toutes les indignités qui sont le partage des vaincus. On allumera dans la cour de ma maison un grand bûcher, où nos corps seront jetés par des gens chargés de nous rendre ce dernier devoir : c'est la seule voie libre et honnête qui nous reste pour sortir de la vie. Nos ennemis mêmes admireront notre courage, et Annibal sentira qu'il a abandonné et trahi des alliés généreux et dignes de trouver en lui plus de fidélité. »

Beaucoup approuvèrent ce discours, mais peu se sentirent assez de courage pour passer à l'exécution. On envoya des députés aux Romains, et vingt-sept sénateurs seulement suivirent Tibius Virius à ce funeste repas. Là, ils tâchèrent, pendant qu'ils furent à table, de s'étourdir par le vin et la bonne chère sur leur cruelle situation. A la fin du repas, ils prirent tous le poison. Ensuite, s'étant donné les derniers embrassements, et pleurant sur leur malheur et sur celui de leur patrie, ils se séparèrent. Les uns restèrent pour être brûlés sur un même bûcher; les autres se retirèrent chez eux. La quantité du vin et des viandes qu'ils avaient prise recula l'effet du poison. Néanmoins, ils moururent tous avant que les Romains entrassent dans la ville.

Le châtement fut terrible; 80 des principaux séna-

teurs eurent la tête tranchée, plus de 500 nobles campaniens furent confinés dans des prisons, où ils périrent misérablement. Le reste des citoyens fut dispersé ou vendu. Au lieu de razer la ville, on aima mieux la réunir, avec son territoire, le plus beau et le plus fertile de toute l'Italie, au domaine du peuple romain; mais on lui ôta tous ses privilèges. On voulait en faire comme le grenier de Rome. Plus tard, un orateur appellera Capoue « le plus beau fonds du peuple romain, sa richesse la plus sûre, l'ornement de la paix, le soutien de la guerre, le plus important de ses revenus, le grenier des légions, et la ressource commune dans les temps de disette. »

† En Espagne, les victoires des Scipions et l'espoir d'une solde avantageuse avaient attiré la jeunesse celtibérienne sous les drapeaux des Romains. Mais Massinissa, après avoir battu Syphax en Italie, passa en Espagne. Les Scipions, menacés par trois armées, se séparèrent. Cnéus Scipion devait marcher contre Asdrubal; Publius Cornélius, contre Magon. Asdrubal, voyant qu'il y avait peu de Romains dans l'armée de Cnéus, et que toute son espérance était fondée sur le secours des Celtibériens, traita avec les chefs de ce peuple, dont il connaissait l'infidélité, et les Celtibériens quittèrent le camp romain. Scipion dut songer à la retraite.

Pendant ce temps, l'armée de son frère succombait enveloppée par les Numides de Massinissa et les troupes de Magon et d'Asdrubal, fils de Giscon. Tout à coup

Cnéus Scipion vit arriver l'armée que devait combattre son frère. Obligé de tenir tête à trois armées réunies, il fut enveloppé et succomba comme son frère.

Il semblait que la province était perdue pour Rome, quand un jeune chevalier, L. Marcius, échappé à la défaite, ramassa les débris des légions, y joignit tout ce qu'il put tirer des garnisons et en forma un corps d'armée assez considérable, dont il fut nommé chef. Attaqués par les Carthaginois avant d'avoir même pu respirer, ils étonnent leurs ennemis par une charge imprévue. Les Carthaginois ne purent soutenir leur choc et prirent la fuite. Marcius, au lieu de s'acharner à les poursuivre, alla tomber sur un autre camp carthaginois et remporta une seconde victoire, et rétablit les affaires au moment où elles semblaient perdues. Le sénat admira ses exploits, mais ne put consentir à se soumettre au choix d'une armée, et Claudius Néron fut envoyé en Espagne pour prendre le commandement des troupes. A peine arrivé, il se laissa duper par Asdrubal, qui, enfermé dans le défilé des Pierres-Noires, lui échappa en feignant une négociation. Le sénat chercha un autre général plus capable de remplacer les deux Scipions. Personne ne se présentait. L'affaire fut portée devant le peuple. Les citoyens, les yeux fixés sur les magistrats et sur les premiers de la ville, qui se regardaient tristement les uns les autres, étaient dans la dernière désolation de voir les affaires de la république si désespérées, que personne n'osât accepter le commandement des armées d'Es-

pagne. Le jeune P. Scipion, fils de celui du même nom qui avait été tué en Espagne, s'avança alors et se présenta pour accepter le commandement, si on voulait le lui confier. Il fut accueilli par des cris de joie et nommé à l'unanimité. Cependant, quand le premier moment de la joie fut passé, on s'effraya de voir sortir d'une famille en deuil le général qui allait combattre entre les tombeaux de son père et de son oncle. Mais Scipion, par son éloquence, ralluma l'ardeur qui s'était éteinte, et remplit toutes les âmes d'une telle espérance, qu'il semblait appuyer ses promesses de quelque chose de surnaturel. En effet, ce jeune homme savait déjà rehausser des talents véritables par des dehors frappants. Il feignait d'avoir commerce avec les dieux; il laissait croire volontiers aux prodiges que l'on racontait sur sa naissance. Tout cela lui valait, de la part des Romains, une estime et une admiration qui approchaient du respect et de la vénération. Le jeune général savait que son père avait été battu à cause de la trahison des Celtibériens, et il avait en partant la même confiance, qu'il cherchait à inspirer à ses concitoyens.

Dès qu'il fut arrivé, il médita une entreprise qui attira sur lui tous les regards. Évitant les armées carthaginoises, il marcha sur Carthagène, la seule ville d'Espagne sur la Méditerranée qui eût un port propre à recevoir une flotte. C'est là qu'était le trésor des Barca, là qu'étaient les équipages de l'armée et les otages de toute l'Espagne. La ville, défendue par une

citadelle et par de hautes murailles, couverte par la mer et par un étang, semblait imprenable; mais Scipion avait appris que la garnison était peu nombreuse, qu'en général cet étang était marécageux, guéable en beaucoup d'endroits, et que fort souvent la marée se retirait sur le soir. Résolu à enlever cette place d'emblée, il partit, n'ayant confié son secret qu'à Lélius, qui devait amener la flotte devant Carthagène et entrer dans le port, tandis que l'armée de terre paraîtrait devant la ville. L'attaque fut donnée en plein jour. Les Carthaginois, repoussés dans une sortie, furent écrasés en cherchant à rentrer dans la ville; les habitants furent si effrayés, qu'ils abandonnèrent les murailles. Peu s'en fallut que les Romains ne pénétrassent dans la ville avec les fuyards. La hauteur seule des murs défendait Carthagène. Au plus fort de l'escalade, la mer commença à se retirer et les eaux à quitter les bords de l'étang. Les Romains ignoraient la cause de cet écoulement. Scipion commanda aux troupes d'y entrer. Bientôt l'eau se trouva si basse, que les soldats n'en avaient plus que jusqu'à la ceinture et aux genoux. Toute l'armée crut reconnaître là le secours de Neptune, que Scipion leur avait promis dans sa harangue. Et persuadés que le dieu était à leur tête, ils emportèrent la ville et la citadelle.

Scipion, vainqueur, fit admirer son humanité. Dès qu'il se vit maître de la citadelle, il fit arrêter le carnage.

Toutes les richesses de Carthagène tombèrent aux

mains des vainqueurs. Il fit rassembler tous les bourgeois et les gens distingués de Carthagène, avec leurs femmes et leurs enfants, et, après les avoir exhortés à s'attacher aux Romains et à ne jamais perdre le souvenir de la grâce qu'il allait leur accorder, il les renvoya chacun chez eux. Ils se prosternèrent devant lui et se retirèrent fondant en larmes de joie. Ils étaient 8,000. Aux artisans il promit la liberté, s'ils servaient avec fidélité le peuple romain.

Quelques soldats lui avaient amené une jeune fille d'une beauté remarquable. Il voulut savoir qui elle était. Ayant appris qu'elle était sur le point d'être mariée à Allucius, prince des Celtibériens, il le manda avec les parents de cette jeune prisonnière, et la remit entre ses mains. « Je vous l'ai réservée, dit-il, pour vous en faire un présent digne de vous et de moi. La seule reconnaissance que j'exige de vous pour ce don, c'est que vous soyez ami du peuple romain, et que, si vous me jugez homme de bien, tel que mon père et mon oncle ont paru aux peuples de cette même province, vous sachiez qu'il y en a dans Rome beaucoup qui nous ressemblent, et qu'il n'est point de peuple dans l'univers que vous deviez plus craindre d'avoir pour ennemi, ni souhaiter davantage d'avoir pour ami. » Les parents avaient apporté une grande somme d'argent pour la rançon de leur fille. Scipion l'accepta; puis, s'adressant à Allucius : « J'ajoute, dit-il, à la dot que vous devez recevoir de votre beau-père cette somme, que je vous prie de recevoir comme un présent de noces. »

Avant de sortir de la ville, le jeune vainqueur forma par des exercices la garnison qu'il devait y laisser, et ne se retira que lorsque la ville lui parut en sûreté.

Ainsi Rome reprenait partout l'avantage, à force d'énergie et de sacrifices. En 210, pour remonter les flottes de matelots, on ne trouvait plus assez d'argent dans le Trésor. Sur une motion du consul Livinus, les sénateurs firent porter tout leur or, leur argent et leur cuivre monnayé dans le Trésor. Les chevaliers imitèrent l'ardeur des sénateurs, et le peuple, celle des chevaliers.

Les affaires d'Espagne nous ont fait oublier pour un moment Annibal. Il s'était retiré au fond de l'Italie, mortifié de ne pouvoir soutenir Capoue, et voyait les populations défiâtes s'éloigner de son parti. Le consul Marcellus lui enleva Salapie, où était une forte garnison. Annibal y perdit une bonne partie de ses cavaliers, qui faisaient la force de son armée. Mais, tandis que Marcellus s'emparait de quelques places dans le Samnium, le proconsul Fulvius se faisait battre près d'Herdonée par Annibal et restait sur le champ de bataille avec 11 tribuns légionnaires et 15,000 hommes. Marcellus ne put venger cette défaite par une action décisive : Annibal évitait le combat.

L'année 209 ramena encore une fois au consulat le Temporisateur. On prorogea le commandement à Marcellus, qui était à la poursuite d'Annibal. Fabius résolut d'arracher à Annibal sa dernière place en lui en-

levant Tarente. Pendant ce temps, son collègue Fulvius et Marcellus devaient occuper Annibal. Une fois Tarente reprise, il serait obligé de quitter l'Italie, où il se trouverait sans alliés. Marcellus, battu près de Canouse, mène ses troupes à une seconde bataille, après leur avoir fait promettre de laver leur affront dans le sang des Carthaginois. « Ce Marcellus, dit Annibal, est un homme étrange ! Il ne peut supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune. Vainqueur, il nous pousse l'épée dans les reins ; vaincu, il revient au combat avec plus de fierté qu'auparavant. » Les Romains remportèrent la victoire, mais elle fut sanglante. Annibal se retira dans le Brutium. Dans le même temps, le consul Fulvius recevait la soumission des Hirpiniens, des Lucaniens et des Tolscentes, qui lui livrèrent les garnisons carthaginoises.

Dans sa fuite, Annibal apprit que Tarente était attaquée ; pour aller à son secours, il marcha jour et nuit, sans donner de repos à ses troupes. Il était trop tard : une trahison avait livré la ville aux Romains. Annibal ayant reçu cette nouvelle en chemin : « Les Romains, dit-il, ont aussi leur Annibal. Nous avons pris Tarente par ruse, ils l'ont reprise par la même voie. » Pour la première fois, il avoua, dans cette occasion, à ses amis, « qu'il voyait depuis longtemps qu'il lui serait très-difficile de se rendre maître de l'Italie avec les forces qu'il avait ; mais qu'alors il le trouvait absolument impossible. »

Marcellus, accusé à Rome pour s'être laissé battre,

sortit vainqueur de cette poursuite, et les centuries le nommèrent consul, à l'unanimité, pour l'an 208. Il était décidé à livrer bataille à Annibal et le poursuivait avec son collègue Crispinus ; mais à leur bouillante ardeur le Carthaginois opposa la ruse, et triompha. Les deux consuls tombèrent dans un piège. Marcellus s'y fit tuer. Crispinus et le jeune Marcellus s'échappèrent blessés. Annibal fit donner la sépulture à son ennemi mort. Cet échec était fâcheux, car les alliés de Rome se fatiguaient d'une guerre qui ne finissait pas. Douze colonies venaient de se refuser aux levées. Cependant les plus grands efforts étaient nécessaires ; car une nouvelle armée carthaginoise arrivait au secours d'Annibal.

Le vainqueur de Carthagène, par sa clémence, attirait dans son parti tous les peuples de l'Espagne. Édécon, Mandonius et Indibilis, les principaux chefs espagnols, quittaient les Carthaginois pour se joindre à lui. Les Espagnols lui offraient le titre de roi ; mais Asdrubal, deux fois vaincu, lui échappait et passait les Alpes avec une nombreuse armée. En épuisant toutes ses ressources, le sénat parvint à donner 400,000 légionnaires aux deux consuls Livius et Claudius Néron, pour empêcher la jonction des deux frères. Néron devait occuper Annibal dans le Brutium, tandis que Livius courrait arrêter Asdrubal au nord de l'Italie.

Annibal ne se pressa pas assez de rejoindre son frère : il croyait, par ce qu'il avait souffert lui-même,

qu'Asdrubal mettrait à passer les Alpes plus de temps qu'il n'en mit. Mais depuis le passage d'Annibal, les routes étaient devenues praticables; les habitants du pays eux-mêmes, à force de voir passer du monde au milieu d'eux, depuis douze ans, étaient devenus moins farouches : ils comprenaient que les Alpes n'étaient qu'un passage, que deux nations puissantes, séparées l'une de l'autre par un espace immense de terres et de mers, disputaient ensemble de l'empire et de la gloire.

Asdrubal, ayant franchi les Alpes sans difficulté, perdit, au siège de Plaisance, tout l'avantage qu'il aurait pu tirer de sa diligence. Annibal, battu par Néron et contraint maintenant à fuir devant les armées romaines, n'avait de ressource que dans l'arrivée de son frère, et il en attendait des nouvelles avec impatience. Les lettres d'Asdrubal furent interceptées et envoyées au sénat.

Néron résolut alors de sauver Rome de cette double guerre par un coup de main. Son dessein était de tromper Annibal en laissant auprès de lui son camp toujours dans le même état, de manière qu'il pût croire que le consul était présent, de traverser lui-même toute la longueur de l'Italie, d'aller se joindre à son collègue pour accabler Asdrubal, et de revenir ensuite dans son camp avant qu'Annibal se fût aperçu de son absence. Ce projet hardi ne jeta pas moins de terreur parmi les Romains que la diversion d'Annibal sur Rome. Il semblait que le consul exposait Rome en proie à

Annibal. Cependant Néron arrivait au camp de Livius. Pour mieux tromper l'ennemi, il fut résolu que l'on ne donnerait point au camp de Livius plus d'étendue qu'il n'en avait auparavant. Les troupes de Néron y entrèrent en silence à la faveur des ténèbres. Le lendemain, cette double armée sortit en ordre de bataille.

Asdrubal remarqua de vieux boucliers qu'il n'avait point encore vus, des chevaux plus fatigués et plus efflanqués que les autres; à l'œil même, il jugea que le nombre des ennemis était plus grand que de coutume. Quand il apprit qu'on avait donné deux fois le signal dans le camp de Livius, il ne douta plus que les deux consuls ne fussent réunis. Dès lors il entra dans une terrible inquiétude. Son frère avait donc reçu quelque échec considérable? Peut-être venait-il trop tard à son secours. Tout préoccupé de ces tristes pensées, il ordonna à ses troupes de décamper et de continuer leur marche le long du Métaure. Il ne trouva point de gué pour le traverser, comme il avait dessein, et donna aux armées consulaires le temps de l'atteindre. Il fallut livrer bataille. Asdrubal commença l'attaque, bien résolu de vaincre ou de mourir dans cette occasion. Après avoir tout mis en œuvre pour échapper à une défaite, voyant que la victoire se déclarait pour les Romains, et ne pouvant survivre à tant de milliers d'hommes qui avaient quitté leur patrie pour le suivre, il se jeta au milieu d'une cohorte romaine, où il périt en digne frère d'Annibal. Ce combat fut le plus sanglant de toute cette guerre, et, soit par

la mort du général, soit par le carnage qui fut fait des troupes carthaginoises, il servit comme de représailles pour la journée de Cannes. Les vainqueurs étaient si las de tuer et de répandre du sang, que le lendemain, comme on vint dire à Livius qu'il était aisé de tuer un gros d'ennemis qui s'enfuyait : « Non, non, répondit-il, il est bon qu'il en reste quelques-uns pour porter la nouvelle de la défaite des ennemis et de notre victoire. »

Néron partit la nuit suivante, et en six jours il rentra dans le camp qu'il avait laissé près d'Annibal.

Il est aisé de comprendre quelle joie cette nouvelle apporta dans Rome. Toute la ville se précipita au-devant des envoyés des consuls. Ils eurent de la peine à pénétrer jusqu'au sénat, et peu s'en fallut que le peuple entier n'y entrât avec eux et ne se confondît avec les sénateurs. Dès ce jour, la confiance revint dans tous les esprits, et les affaires reprirent leur cours interrompu.

La tête d'Asdrubal jeté dans le camp des Carthaginois apprit à Annibal le sort de son frère. Deux des prisonniers que le consul fit passer dans son camp l'instruisirent en détail de ce qui s'était passé à la journée du Métaure. « Je reconnais, s'écria-t-il, à ce coup cruel, la fortune de Carthage ! » Et il s'enfuit au fond du Brutium.

En Espagne, Scipion avait encore à combattre trois généraux carthaginois : Asdrubal, fils de Giscon, Magon et Hannen, qui était venu d'Afrique avec une

nouvelle armée, pour succéder au fils d'Amilcar. Scipion envoya contre ce dernier Silanus, qui le battit en deux rencontres et le fit prisonnier, tandis que lui-même allait chercher au fond de l'Espagne Asdrubal, le seul ennemi qui restait à vaincre. Magon s'était réuni à lui, et les deux généraux carthaginois campaient auprès de Silpia, dans une vaste plaine, afin d'accepter la bataille, si les Romains la leur présentaient. Elle fut meurtrière pour les Carthaginois; à la fin, ce fut une véritable boucherie. Asdrubal, exhortant lui-même ses soldats à fuir, se sauva sur les montagnes voisines avec une troupe de 6,000 hommes à moitié désarmés; tout le reste fut tué ou pris. Voyant que ses troupes passaient, d'un moment à l'autre, dans le camp des ennemis, il abandonna son armée, gagna le bord de la mer et se jeta dans des vaisseaux qui le portèrent à Cadix. En même temps, Massinissa, passant dans le parti des Romains, allait en Afrique, dans le dessein d'attirer au même parti toute sa nation.

Magon ayant rejoint Asdrubal à Cadix, la fuite ou la désertion dispersèrent les restes du parti carthaginois, et l'Espagne parut soumise. Lucius Scipion vint en porter la nouvelle à Rome.

Quant à P. Scipion, tandis qu'à Rome on exaltait sa sagesse et sa valeur, il méditait déjà de porter la guerre jusque sous les murs de Carthage, et, monté sur deux vaisseaux, il osa aller chercher en Afrique l'alliance de Syphax. Asdrubal et lui se rencontrèrent à la cour du roi numide; mais Scipion n'eut pas de

peine à entraîner Syphax dans le parti romain, et Asdrubal comprit dès lors que le véritable but de Scipion dans ce voyage était de se frayer un chemin pour attaquer Carthage.

Scipion ne retourna à Carthagène qu'après avoir fait une ligue offensive et défensive avec Syphax contre les Carthaginois. Il prit Castulon, Illiturgis et Astapa, apaisa une sédition de 8,000 légionnaires, qui s'étaient soulevés au faux bruit de sa mort, reçut la soumission de Mandonius et d'Indibilis, qui s'étaient révoltés, et, après que la dernière ville qui fût encore au pouvoir des Carthaginois, Cadix, eut ouvert ses portes aux Romains, il retourna à Rome, où le consulat lui fut décerné comme une ovation (205). Toute la ville se pressait autour de sa maison pour le voir.

Dès lors Scipion annonça hautement son projet, qui était d'arracher Annibal de l'Italie en portant la terreur des armes romaines jusqu'aux murs de Carthage. Les premiers des sénateurs désapprouvaient ce dessein, et le vieux Fabius le représenta comme une témérité de jeune homme. Son autorité entraîna la plus grande partie des sénateurs. L'application qu'il mit dans son discours à rabaisser les heureux succès de Scipion, à diminuer la gloire de ses belles actions, à relever avec une malignité affectée ses prétendues fautes, ressemblait au langage de la jalousie et de l'envie. Fabius était un grand homme certainement, mais il était homme, et la vue d'un mérite naissant dont l'éclat pouvait obscurcir la réputation qu'une longue suite

d'années et de services lui avait acquise, semblait lui donner une inquiétude dont il n'était pas le maître. N'ayant pu réussir à empêcher qu'on ne permît à Scipion de passer en Afrique, s'il le jugeait à propos pour le bien de la république, il employa tout son crédit à le traverser dans l'exécution de ce projet. Il lui fit refuser de nouvelles levées; et quand Scipion demanda qu'il lui fût permis au moins d'emmenner les volontaires qu'il pourrait attirer dans son armée, son rival alla criant dans les assemblées, soit du sénat, soit du peuple, « qu'il ne suffisait pas à Scipion de fuir Annibal, s'il n'emmenait aussi toutes les forces qui restaient en Italie, repaissant la jeunesse de vaines espérances et leur persuadant d'abandonner leurs pères, leurs femmes, leurs enfants, et leur ville, aux portes de laquelle on voyait un puissant ennemi jusque-là toujours invincible. » Malgré cette vive opposition, Scipion obtint du peuple et des Italiens la flotte et l'armée qu'il lui fallait; 7,000 volontaires se joignirent à lui. Les excès de son lieutenant Pléminius à Locres et les accusations portées contre sa conduite à Syracuse faillirent l'arrêter. Il partit enfin du port de Lilybée. Après les prières d'usage, la flotte s'éloigna sous les yeux des Siciliens qu'attirait à ce spectacle le bruit des desseins hardis de Scipion.

Il ne fallait pas moins que cette entreprise audacieuse pour arracher Annibal du Brutium, où il se maintenait, malgré ses défaites, par la terreur de son nom et la fidélité de ses troupes. Magon avait reçu

l'ordre de recommencer l'expédition d'Asdrubal en Italie, mais il s'était fait battre sur le territoire des Insubres, et il ne put dépasser Gênes.

Scipion comptait beaucoup sur l'alliance des deux rois numides, Syphax et Massinissa. Mais en épousant la fille d'Asdrubal, Syphax avait oublié les promesses qu'il avait faites à Scipion et s'était retourné du côté de Carthage; il envoya même des députés à Scipion pour lui annoncer que, s'il passait en Afrique, il le trouverait combattant pour Carthage. Scipion cacha cette mauvaise nouvelle à ses soldats et partit sans se rebuter. Longtemps le brouillard l'empêcha d'aborder. Enfin on découvrit le rivage. On était près d'un promontoire appelé *Le Beau*. « Ce nom est d'un bon présage, dit Scipion; abordez en cet endroit. »

Le débarquement des troupes romaines jeta la consternation dans les campagnes et dans les villes. 500 cavaliers envoyés près du rivage en éclaireurs se firent battre, et Scipion reçut dans ses rangs la cavalerie de Massinissa, contre lequel Asdrubal avait déchaîné Syphax. Massinissa était détrôné et fugitif. Mais ce fugitif était le meilleur cavalier de l'Afrique, et dans les deux Numidies il n'était bruit que de son éclatante bravoure. Scipion l'accueillit avec honneur, comptant sur lui pour faire bientôt une importante diversion. La campagne ne commença sérieusement qu'à la seconde année. On prorogea le commandement à Scipion. Les autres consuls partirent pour leurs départements. Mais tous étaient principalement occupés de

l'Afrique, comme si le sort la leur eût donnée pour province.

Asdrubal et Syphax avaient réuni 50,000 hommes et campaient en face de Scipion. Celui-ci amusa le Numide par des promesses d'accommodement, et ses envoyés lui apprirent que les deux camps ennemis étaient formés de huttes de jonc et de paille. Une nuit, Scipion y fit mettre le feu. Les Numides, attribuant cet incendie au hasard, accoururent sans armes et presque nus pour l'éteindre, et tombèrent entre les mains des ennemis. Tandis que les Carthaginois sortaient pour porter secours aux Numides, l'incendie commençait à dévorer leurs premières tentes; bientôt il embrassa leur camp tout entier. Les hommes et les animaux, à demi brûlés, gagnaient les portes pour se sauver; mais elles furent bientôt fermées par la foule même de ceux qui, s'y jetant confusément, tombaient tous ensemble et demeuraient entassés les uns sur les autres. Presque en une seule heure, les deux camps d'Asdrubal et de Syphax furent détruits. Scipion fit un sacrifice à Vulcain, qui venait de lui rendre un si bon service.

A la nouvelle de ce désastre, la consternation fut grande à Carthage. On s'attendait à voir Scipion arriver sous les murs de la ville. Beaucoup de sénateurs étaient d'avis de traiter avec Scipion. La faction des Barca l'emporta, et l'on fit de nouvelles levées, tandis que des envoyés allaient auprès de Syphax s'assurer de sa fidélité. Scipion laissa le siège d'Utique pour aller

écraser la nouvelle armée qu'avaient rassemblée Asdrubal et Syphax. Sans la résistance opiniâtre des Celtibériens, un bien petit nombre aurait échappé. Syphax se sauva dans ses États, et Asdrubal regagna Carthage avec les débris de son armée.

Ce second coup ôta tout espoir aux Carthaginois. Trois avis furent réunis et mis sur-le-champ à exécution. Une flotte se mit en mer pour délivrer Utique; des députés partirent pour l'Italie avec ordre de rappeler Annibal et Magon; enfin, on se mit à travailler aux fortifications de la ville avec une ardeur incroyable. La nouvelle d'un léger avantage remporté sur la flotte romaine rendit un peu de courage aux habitants. Mais pendant le même temps ils perdaient l'appui de Syphax. Toujours excité par sa femme et par son beau-père, il avait ramassé tout ce qu'il avait de gens capables de servir, et, à la tête de cette armée improvisée, il s'était cru en état d'aller chercher les Romains. Elle ne put soutenir le choc des légions romaines, et Syphax tomba au pouvoir de Lélius, lieutenant de Scipion, et de Massinissa.

Celui-ci courut à Cirta s'emparer de la capitale et du palais de son rival. Sophonisbe le reçut dans le vestibule, et, se jetant à ses pieds, le supplia de la sauver des Romains. Massinissa avait aimé la fille d'Asdrubal. Son amour mal éteint se réveilla, et, vaincu par les charmes de sa prisonnière, il s'engagea à ne la point livrer au pouvoir des Romains; pour mieux tenir sa promesse, il l'épousa le jour même. Mais Scipion,

instruit par Syphax de l'ascendant que cette femme carthaginoise avait exercé sur son premier époux, craignit qu'elle ne détachât Massinissa de l'alliance romaine, et exigea que Sophonisbe lui fût livrée. Le Numide, pour s'acquitter à la fois de ce qu'il devait à Sophonisbe et à sa gloire, lui fit porter par un officier fidèle une coupe de poison, l'engageant à mourir avec courage : « J'accepte, dit-elle, ce présent nuptial, et même avec reconnaissance, s'il est vrai que Massinissa n'ait pu faire davantage pour sa femme. Dis-lui pourtant que je quitterais la vie avec plus de gloire et de joie, si je ne l'avais pas épousé la veille de ma mort. » Et elle prit le poison avec autant de constance qu'il paraissait de fierté dans sa réponse. Scipion calma, par des honneurs et des présents, la douleur de Massinissa.

Quand on sut à Carthage la prise de Syphax, personne n'osa plus parler de continuer la guerre, et on envoya des députés à Scipion demander la paix. C'était un moyen de donner à Annibal et à Magon le temps de revenir. Celui-ci avait perdu deux ans dans les montagnes de la Ligurie, et s'était fait battre dans le pays des Insubres. Il était malade d'une blessure quand il reçut l'ordre de son rappel; il mourut dans la traversée. Pour Annibal, il n'écouta les députés de sa patrie qu'en frémissant de colère et de rage, et eut bien de la peine à retenir ses larmes. Prévoyant depuis longtemps que les choses en viendraient là, il avait eu soin de tenir des vaisseaux tout prêts. Il partit, fai-

sant à l'Italie de sanglants adieux. Tous les mercenaires italiens qui refusèrent de le suivre furent égorgés. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal qu'Annibal en sortant d'une terre étrangère et ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes d'Italie, accusant les dieux et les hommes de son malheur, et prononçant mille imprécations contre lui-même.

Pendant ce temps, Carthage, dont les députés imploraient la paix, et qui avait obtenu de Scipion une trêve, la violait en faisant main basse sur des vaisseaux romains que la tempête avait jetés sur ses côtes, et insultait les députés de Rome.

Annibal était près d'aborder, lorsqu'un des matelots à qui il avait ordonné de monter au haut d'un mât pour reconnaître la terre, lui dit que la proue du vaisseau-amiral était tournée vers un tombeau ruiné. Ce fut pour lui un mauvais présage, et il alla débarquer plus loin.

A mesure que l'heure fatale et décisive approchait, l'inquiétude redoublait à Rome comme à Carthage. Tout le monde redoutait l'événement du combat qui allait se livrer. Annibal, avant d'en venir aux mains, voulut avoir une entrevue avec Scipion, et tenter lui-même une négociation. La conférence eut lieu près de Zama, sur une petite éminence entre les deux camps. Les deux généraux demeurèrent quelque temps sans rien dire, se regardant l'un l'autre attentivement, et saisis d'une admiration réciproque. Annibal parla le

premier. « Je suis, disait-il, cet Annibal qui, devenu, par la bataille de Cannes, maître de presque toute l'Italie, allai quelque temps après à Rome même, et, campé à quarante stades de cette ville, me regardais déjà comme l'arbitre absolu du sort des Romains et de leur patrie. Et aujourd'hui, de retour en Afrique, me voici obligé de venir traiter avec un Romain des conditions auxquelles il voudra bien m'accorder mon salut et celui de Carthage. Que cet exemple vous apprenne à ne pas vous élever d'orgueil et à faire réflexion que vous êtes homme. »

Mais Scipion, irrité de la perfidie toute récente des Carthaginois, et comptant déjà sur le succès, était peu disposé à traiter. « Après que le sénat et le peuple romain, dit-il, ont donné leur consentement, les Carthaginois manquent à leur parole et nous trompent. Que faire après cela? Prenez ma place, je vous prie, et répondez-moi.... Mais, direz-vous, s'ils obtiennent ce qu'ils demandent, ils n'oublieront jamais un si grand bienfait. On en peut juger par leur conduite récente. Ce qu'ils ont demandé avec d'humbles supplications, ils l'ont obtenu; et cependant, sur la faible espérance que votre retour leur a fait concevoir, ils ont commencé par nous traiter en ennemis. Si, aux conditions qui vous ont été proposées, on en ajoutait quelque autre encore plus rigoureuse, en ce cas on pourrait porter encore une fois notre traité devant le peuple romain; mais puisqu'au contraire vous retranchez de celles dont on était tombé d'accord, il n'y a plus de rapport à lui en

faire. Si vous me demandez donc à mon tour ma conclusion, c'est, en un mot, qu'il faut que vous vous rendiez, vous et votre patrie, à discrétion, ou qu'une bataille décide en votre faveur. »

Ils se séparèrent donc, et, le lendemain, les deux plus grands généraux des deux peuples les plus puissants du monde s'avancèrent en pleine campagne pour combattre.

Annibal déploya dans cette dernière bataille toutes les qualités d'un grand capitaine; surtout il fit paraître une adresse singulière et une prudence consommée dans l'ordonnance de la bataille et dans la disposition de ses troupes. C'est un éloge qu'il reçut de la bouche même de Scipion. Mais la fortune « sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience et son bon sens. » Il se retira du champ de bataille de Zama, laissant sur la place plus de 20,000 morts, et s'enfuit à Adrumetum avec quelques cavaliers, et de là à Carthage, où il rentra trente-cinq ans après en être sorti. Il avoua en plein sénat qu'il avait été entièrement vaincu, que la bataille qui venait de se donner terminait absolument la guerre, et que Carthage ne pouvait plus maintenant espérer de salut qu'en obtenant la paix des Romains.

Scipion s'apprêtait à marcher sur Carthage, quand il aperçut une galère carthaginoise, ornée de banderoles, qui venait à sa rencontre. Elle portait dix ambassadeurs, tous des premiers de la ville, qui venaient implorer la paix et recevoir les conditions. « Carthage

reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître. Elle s'obligea de payer 10,000 talents (52,166,550 fr.) en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux et ses éléphants, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple romain. Et pour la tenir humiliée, on augmenta la puissance de Massinissa, son ennemi éternel. »

Giscon, sénateur carthaginois, cherchait à détourner ses concitoyens d'accepter de pareilles conditions, et se faisait écouter d'une multitude également incapable de faire la guerre et de souffrir la paix. Annibal le prit par le bras et le jeta à bas de la tribune, et, s'excusant d'un procédé qui avait excité un murmure général, fit comprendre à tous que le temps de discourir était passé, et qu'il n'y avait plus qu'à rendre grâces aux dieux de ce que Scipion voulait bien traiter si favorablement Carthage, et à leur demander que le peuple romain ratifiât le projet de son général.

Scipion reçut 4,000 prisonniers, d'assez nombreux transfuges qu'il fit mettre en croix ou périr sous la hache, et 500 vaisseaux qu'il fit brûler en pleine mer. Quand on procéda à l'imposition d'une taxe sur les particuliers, pour le premier paiement des tributs réglé par le traité, comme cette contribution paraissait bien onéreuse aux Carthaginois, épuisés par une si longue guerre, la tristesse fut grande, et plusieurs dans le sénat ne purent retenir leurs larmes. On dit qu'Annibal se mit à rire; et comme on lui reprochait d'insulter ainsi à l'affliction publique, lui qui en était

la cause, il répondit qu'il riait de douleur et de pitié de les voir pleurer sur leur argent, lorsqu'on enlevait à Carthage vaincue ses dépouilles, lorsqu'on la laissait sans armes et sans défense au milieu de tant de peuples d'Afrique puissants et armés.

Avant de partir, Scipion donna à Massinissa le titre de roi avec les États de ses pères, la forte ville de Cirta, et tout ce qui avait été enlevé à Syphax (201). Il traversa l'Italie entre deux haies de peuples qui accouraient de toutes parts pour voir leur libérateur. Arrivé à Rome au milieu de cette joie publique, il y entra en triomphe, avec plus de pompe et de magnificence que l'on n'en avait jamais vu. Il portait au Trésor 125,000 livres d'argent, et chaque soldat avait reçu 400 as. Syphax suivait le char avec quelques-uns des premiers de sa cour. « Duilius n'avait eu qu'une inscription sur une colonne rostrale; Scipion prit le surnom d'*Africain*, et le peuple lui offrit le consulat et la dictature à vie. Ainsi, Rome oubliait ses lois pour mieux honorer son heureux général; elle offrait à Scipion ce qu'elle laissera prendre à César : c'est que Zama n'était pas seulement la fin de la seconde guerre punique, mais le commencement de la conquête du monde. »

VII.

Troisième Guerre punique. — Réduction de l'Afrique (149-146).

Carthage, depuis sa dernière défaite et le traité de paix qui en fut la suite, sentit bien ce qu'elle avait à craindre des Romains, en qui elle remarqua toujours beaucoup de mauvaise volonté toutes les fois qu'elle s'adressa à eux dans ses démêlés avec Massinissa. Elle succombait lentement sous les coups de ce prince numide. En 195, il lui avait enlevé le riche territoire d'Emporie; onze ans après, des terres considérables; en 174, soixante-dix villes. Cette fois, les Carthaginois réclamèrent à Rome. Une députation envoyée en Afrique fut chargée de décider entre Massinissa et les Carthaginois. Caton était du nombre des commis-

saires. Au lieu de rien décider, ils visitèrent tout le pays, qu'ils trouvèrent en fort bon état, surtout la ville de Carthage, et ils furent étonnés de la voir presque rétablie au même point de grandeur et de puissance où elle était avant sa dernière défaite. Cette nouvelle, rapportée à Rome, aigrit les esprits; les sénateurs comprirent que Rome ne serait jamais en sûreté tant que Carthage subsisterait, et on chercha un prétexte pour renouveler la guerre. Massinissa le fournit bientôt.

Carthage était divisée entre trois partis : le parti national, ayant pour chefs Asdrubal et Carthalon; le parti aristocratique ou romain, dirigé par Hannon; le parti royal ou de Massinissa. Chassé par le peuple, ce dernier se retira auprès du prince numide, qui vint à main armée demander sa réintégration dans la ville. Les Carthaginois, battus, craignirent la vengeance des Romains, car ils avaient osé attaquer leurs alliés. Pour prévenir leur colère, ils déclarèrent Asdrubal et Carthalon coupables de crime d'État, comme auteurs de la guerre contre le roi de Numidie; puis ils députèrent à Rome pour savoir ce qu'on pensait de leur conduite. On leur répondit froidement que c'était au sénat et au peuple de Carthage à voir quelle satisfaction ils devaient aux Romains. Cependant, au sénat, Caton insistait pour qu'on détruisît Carthage. Il jeta en plein sénat des figues d'Afrique qu'il avait dans le pan de sa robe; et comme les sénateurs en admiraient la beauté et la grosseur, il leur

dit : « Sachez qu'il n'y a que trois jours que ces fruits ont été cueillis. Telle est la distance qui nous sépare de l'ennemi. » Depuis ce temps, sur quelque affaire qu'on délibérât dans le sénat, il ajoutait toujours : « Et je conclus de plus qu'il faut détruire Carthage. » Son avis l'emporta. Il fut décidé que Carthage avait violé le traité, et que la guerre lui serait déclarée. Pendant qu'on délibérait, arrivèrent les députés d'Utique qui venaient se mettre, eux, leurs biens, leurs terres et leur ville, entre les mains des Romains. Rien ne pouvait arriver plus à propos. Utique était la seconde place d'Afrique, fort riche et fort opulente, qui avait un port spacieux et commode; n'étant éloignée de Carthage que de soixante stades (douze kilomètres), elle pouvait servir de place d'armes pour l'attaquer. Dès lors on n'hésita plus, et les deux consuls L. Marcus Censorinus et M. Manilius partirent avec l'ordre secret de ne terminer la guerre que par la destruction de Carthage. La flotte portait 80,000 hommes d'infanterie et environ 4,000 de cavalerie.

Carthage, inquiète, avait envoyé une nouvelle ambassade, avec pleins pouvoirs. Elle devait, au besoin, déclarer que les Carthaginois s'abandonnaient, eux et tout ce qui leur appartenait, à la discrétion des Romains. On leur répondit que le sénat leur accordait la liberté, l'usage de leurs lois, toutes leurs terres, et tous les autres biens que possédaient, soit les particuliers, soit la république, à condition que dans l'espace de trente jours ils enverraient en otage à

Lilybée 500 des jeunes gens les plus distingués de la ville, et qu'ils feraient ce que leur ordonneraient les consuls.

Le silence gardé sur les villes dont il n'était pas fait mention dans le dénombrement de ce que Rome voulait bien leur laisser inquiétait singulièrement les sénateurs carthaginois; mais il fallait bien obéir. Ils ne crurent pas devoir attendre l'expiration du terme de trente jours qui leur avait été accordé; mais pour tâcher de fléchir l'ennemi par la promptitude de leur obéissance, ils firent partir sur-le-champ les otages. C'était l'élite et toute l'espérance des plus nobles familles de Carthage. Jamais spectacle ne fut plus touchant. Il fallut arracher ces enfants des bras de leurs mères, qui ne pouvaient consentir à cette cruelle séparation.

Quand ils furent arrivés en Sicile, on fit passer les otages à Rome, et les consuls dirent aux députés que, quand ils seraient à Utique, ils leur feraient savoir les ordres de la république. Ils s'y rendirent et témoignèrent de leur entière soumission. Le consul Censorinus leur demanda de livrer sans délai toutes leurs armes. L'ordre fut exécuté sur-le-champ. On vit arriver dans le camp une longue file de chariots chargés de tous les préparatifs de guerre qui étaient dans Carthage : deux cent mille armures complètes, un nombre infini de traits et de javelots, deux mille machines propres à lancer des pierres et des dards suivait les députés de Carthage, accompagnés de ce

que le sénat avait de plus respectables vieillards, et la religion de prêtres plus vénérables, pour tâcher d'exciter la pitié des Romains dans ce moment critique. Le consul se leva un moment à leur arrivée avec quelques témoignages de bonté et de douceur; puis, reprenant tout à coup un air grave et sévère : « Je ne puis pas, leur dit-il, ne point louer votre promptitude à exécuter les ordres du sénat. Il m'ordonne de vous déclarer que sa dernière volonté est que vous sortiez de Carthage, qu'il a résolu de détruire, et que vous transportiez votre demeure dans tel endroit qu'il vous plaira de votre domaine, pourvu que ce soit à quatre-vingts stades de la mer. »

Cet arrêt fut pour les députés comme un coup de tonnerre qui les étourdit sur-le-champ. Ni leurs prières ni leurs imprécations ne purent changer la résolution des Romains. Leur parti était bien pris. Les députés n'obtinrent même pas qu'on suspendît l'exécution de l'ordre jusqu'à ce qu'ils se fussent encore présentés au sénat romain pour tâcher d'en obtenir la révocation : il fallut porter immédiatement la nouvelle à Carthage.

On les y attendait avec une impatience et un tremblement qui ne se peuvent exprimer. Ils eurent bien de la peine à percer la foule qui s'empressait autour d'eux pour savoir la réponse qu'il n'était que trop aisé de lire sur leurs visages. Quand ils furent arrivés dans le sénat, et qu'ils eurent exposé l'ordre cruel qu'ils avaient reçu, un cri général apprit au peuple

quel était son sort; et dès ce moment, ce ne fut plus dans toute la ville que hurlements, désespoir, rage et fureur.

On ne peut passer outre sans flétrir l'odieux procédé du sénat romain. On n'y reconnaît point l'ancien caractère de Rome, cette grandeur d'âme, cette noblesse, cette droiture, cet éloignement déclaré des petites ruses, des déguisements, des fourberies, qui ne sont point, comme dit un auteur, du génie romain.

Les consuls ne se hâtèrent point de marcher contre Carthage, ne s'imaginant pas qu'ils eussent rien à craindre d'une ville désarmée. On y profita de ce délai pour se mettre en état de défense; car il fut résolu d'un commun accord de ne point abandonner la ville. On nomma pour général au dehors Asdrubal, qu'on pria d'oublier, en faveur de la patrie, une injustice causée par la crainte des Romains. Un autre Asdrubal, petit-fils de Massinissa, devait commander dans l'intérieur des murs. Puis on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable. Les temples, les palais, les places publiques furent changés en autant d'ateliers. Hommes et femmes y travaillaient jour et nuit. On faisait chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, mille traits, et des machines pour les lancer. Comme l'on manquait de matière pour faire des cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux et les donnèrent.

Les consuls ne s'attendaient pas à trouver une ré-

sistance sérieuse, et la hardiesse incroyable des assiégés les jeta dans un grand étonnement. Ce n'étaient que sorties fréquentes et vives pour repousser les assiégeants, pour brûler les machines, pour harceler les fourrageurs. Plus d'une fois, sans la valeur du jeune Scipion-Émilien, alors tribun, plusieurs corps se seraient trouvés dans un danger imminent.

L'année suivante, la campagne se passa sans que le siège avançât. Les assiégés avaient repris courage. Dans plusieurs occasions ils eurent l'avantage. Ces nouvelles causèrent de l'inquiétude à Rome. On était mécontent de la lenteur des généraux; mais tout le monde vantait le jeune Scipion. Caton lui-même, qui ne louait pas volontiers, lui appliquait ce que dit Homère du devin Tirésias, comparé aux autres morts : « Seul il a du sens et de la tête, les autres ne sont que des ombres. » Il était venu à Rome demander l'édition. Dès qu'il parut dans l'assemblée, son nom, son visage, sa réputation, la croyance commune que les dieux le destinaient pour terminer la troisième guerre punique, comme le premier Scipion, son grand-père, avait terminé la seconde, tout cela frappa extrêmement le peuple; et quoique la chose fût contre les lois, au lieu de l'édition qu'il demandait, le peuple lui donna le consulat, laissant dormir les lois pour cette année. On voulut qu'il eût l'Afrique pour département sans tirer au sort, comme c'était la coutume et comme son collègue le demandait.

Le premier soin de Scipion, à son arrivée, fut de

rétablir parmi les troupes la discipline, qu'il y trouva entièrement ruinée. Il rendit aux soldats l'habitude de l'obéissance, du courage et des travaux pénibles.

On distinguait trois parties dans Carthage : le port, qui était double ; la citadelle, appelée Byrsa : la ville proprement dite, où demeuraient les habitants, qui environnait la citadelle et était nommée Mégara.

Mégara succomba d'abord, et toutes les forces de Carthage se concentrèrent dans la citadelle. Carthage était située sur un isthme. Scipion le cerna d'un fossé et d'un mur. Pour affamer les habitants, il ferma le port avec une digue immense. Les Carthaginois creusèrent dans le roc une nouvelle sortie vers la haute mer, et une flotte bâtie avec les débris de leurs maisons faillit surprendre les galères romaines. Mais il était arrêté que Carthage serait détruite. Ils se contentèrent de faire comme une insulte et une bravade aux Romains, et rentrèrent dans le port.

Deux jours après, ils firent avancer leurs vaisseaux pour se battre sérieusement, et ils trouvèrent l'ennemi bien disposé. Ils furent repoussés, et, tandis que la famine faisait d'affreux ravages dans la ville, Scipion alla, durant l'hiver, forcer le camp de Néphéris, qui servait de retraite aux Carthaginois. Dans une dernière action, il périt du côté des ennemis plus de 70,000 hommes, tant soldats que paysans ramassés, et la place fut enlevée avec beaucoup de peine, après vingt-deux jours de siège. Cette prise fut suivie de la

reddition de presque toutes les places d'Afrique, et contribua beaucoup à la prise même de Carthage, ou, depuis ce temps-là, il n'était presque plus possible de faire entrer des vivres.

Au printemps suivant, Scipion attaqua en même temps le port et la citadelle. Il enleva la muraille qui environnait ce port ; mais pour arriver jusqu'à la citadelle, placée au centre de la ville, il fallut traverser de longues rues étroites, où les Carthaginois, retranchés dans les maisons, firent une résistance acharnée. Pour faciliter le passage aux troupes, on tirait avec des crocs les corps des habitants qu'on avait tués ou précipités du haut des maisons, et on les jetait dans des fosses encore vivants et palpitants. Ce travail dura six jours et six nuits. Les assiégés étaient aux abois, et le septième jour, on vit paraître des hommes en habits de suppliants qui demandaient, pour toute composition, qu'il plût aux Romains de laisser la vie sauve à ceux qui voudraient sortir de la citadelle ; ce qui leur fut accordé. Les transfuges seuls furent exceptés, et 50,000 habitants, hommes et femmes, en sortirent. Les transfuges, au nombre d'environ 900, n'espérant pas de quartier, se retranchèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme et ses deux enfants. Quoiqu'en petit nombre, ils s'y défendirent pendant quelque temps, parce que le lieu était fort élevé et assis sur des rochers ; on y montait par soixante degrés. Mais enfin, pressés par la famine, accablés de lassitude, il fallut succomber, et, abandon-

nant l'enceinte du temple, ils s'enfermèrent dans le temple même, résolus de ne le quitter qu'avec la vie.

Cependant Asdrubal, songeant à sauver la sienne, descendit secrètement vers Scipion, portant en main une branche d'olivier, et se jeta à ses pieds. Scipion le fit voir aussitôt aux transfuges, qui, transportés de fureur et de rage, vomirent contre lui mille injures, et mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumait, la femme d'Asdrubal se para le mieux qu'elle put, et, se mettant en vue de Scipion avec ses deux enfants, lui dit : « Je n'invoque pas contre toi, ô Romain, la vengeance des dieux, car tu ne fais qu'user des droits de la guerre; mais puissent les dieux de Carthage, et toi, de concert avec eux, punir comme il le mérite ce perfide qui a trahi sa patrie, ses dieux, sa femme et ses enfants! » Puis, s'adressant à Asdrubal : « Infâme, lui cria-t-elle, le plus perfide et le plus lâche de tous les hommes, ce feu va nous ensevelir, moi et mes enfants. Pour toi, indigne capitaine de Carthage, va orner le triomphe de ton vainqueur, et subis, à la vue de Rome, le supplice dû à tes crimes. » Après ces reproches, elle égorgea ses enfants, les jeta dans le feu, puis s'y précipita elle-même; tous les transfuges en firent autant.

En face de cet immense désastre, Scipion lui-même se sentit ému, et, au milieu de l'ivresse de la victoire, il se mit à songer aux révolutions qui em-

portent les plus beaux empires, et ne put refuser des larmes à la malheureuse destinée de Carthage, et il répéta ces deux vers d'Homère : « Il viendra un temps où la ville sacrée de Troie et le belliqueux Priam et son peuple périront; » désignant par là le sort futur de Rome, comme il l'avoua à Polybe, qui le pria de lui expliquer sa pensée.

Caton ni Massinissa n'assistèrent à la chute de cet empire : ils étaient morts tous deux au commencement de la guerre.

Un navire paré des dépouilles ennemies alla porter à Rome la nouvelle de cette victoire. On s'y livra sans mesure aux transports de la joie la plus vive; et, pendant plusieurs jours, la ville ne fut occupée que de sacrifices solennels, de prières publiques, de jeux et de spectacles. Puis on envoya des commissaires, dont le premier soin fut de détruire tout ce qui restait de Carthage. Défenses furent faites, au nom du peuple romain, d'y habiter désormais, avec d'horribles imprécations contre ceux qui entreprendraient d'y rebâtir quelque édifice. Toutes les villes qui, dans cette guerre, avaient pris le parti des ennemis, devaient être rasées, et leur territoire donné aux alliés du peuple romain. Ceux d'Utique, en particulier, reçurent comme gratification tout le pays entre Carthage et Hippone. Tout le reste fut rendu tributaire. On en fit une province romaine, sous le nom de *province d'Afrique*.

torze jours et quatorze nuits, et Carthage s'enrichit des dépouilles de son ancienne rivale et de sa population. Triste victoire, qui ne la vengeait pas; car elle-même était esclave, et le vainqueur de Rome était aussi le sien. Après le renversement de l'empire des Vandales, elle fut soumise d'abord aux empereurs grecs de Constantinople, puis tomba entre les mains des Arabes, qui la détruisirent. Se relèvera-t-elle jamais, maintenant que l'Afrique reprend, grâce à nos armes, une nouvelle vie?

Mais combien est différente la destinée de Rome!
« Il faut vous découvrir, dit Bossuet, les secrets jugements de Dieu sur l'empire romain et sur Rome même : mystère que le Saint-Esprit a révélé à saint Jean, et que ce grand homme, apôtre, évangéliste et prophète, a expliqué dans l'*Apocalypse*. Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens, et le sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps qui demandait le rétablissement de ses idoles et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au nom romain. Ainsi, cette compagnie, composée de ce que l'empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvaient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvaient être retirées de leurs erreurs, ni par la

VIII.

Conclusion.

Carthage était abattue. Relevée cependant dès le temps des Gracques, elle ne tarda pas, grâce à son heureuse position, à renaître de ses cendres. Au iv^e siècle de l'ère chrétienne, du temps de saint Augustin, l'illustre évêque d'Hippone, l'Afrique était, selon l'expression d'un ancien, la merveille de l'univers. C'est alors que parurent de nouveaux conquérants. Les Vandales arrivèrent avec Genséric, et en peu de temps ils eurent converti tout ce pays en un désert. Chose curieuse, la flotte du roi de Carthage entra alors dans le Tibre et jeta sur ses rives une armée de pirates. Les Vandales pillèrent Rome pendant qua-

prédication de l'Évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion presque de tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes dont tous les décrets autorisaient le christianisme. Au contraire, ils continuèrent à charger d'opprobres l'Église de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire, toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses étaient encore en cet état au IV^e siècle de l'Église, cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglants décrets du sénat contre les fidèles, et des cris furieux dont tout le peuple romain, avide du sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre. Il livra donc aux barbares cette ville enivrée du sang des martyrs, comme parle saint Jean. Dieu renouvela sur elle les terribles châtimens qu'il avait exercés sur Babylone; Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux barbares, prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares n'épargne que les chrétiens.

« Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première; et c'est seulement après l'inondation des barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non-seulement détruits, mais encore oubliés. Rome a senti la main de Dieu, et a été comme les autres un exemple de sa justice. Mais son sort fut plus heureux que celui des autres villes. Purgée par ses désastres des restes de l'idolâtrie, elle ne subsiste plus que par le christianisme qui, de son sein, s'est répandu dans l'univers, le catholicisme, dont elle est la reine et la mère. »

FIN.

TABLE

	PAGES.
I. — Origine de Carthage	7
II. — Conquêtes des Carthaginois en Afrique et dans les îles de la Méditerranée.	13
III. — Guerres des Carthaginois en Sicile	26
IV. — Rome jusqu'à sa lutte contre Carthage. — Comparaison entre ces deux villes	66
V. — Première Guerre punique (264-241).	89
VI. — Seconde Guerre punique (218-202).	108
VII. — Troisième Guerre punique. — Réduction de l'Afrique (149-146).	175
VIII. — Conclusion.	186

FIN DE LA TABLE.